

SÉRIE LINGERIE : TOME 10

FÉLINE

en

LINGERIE



AUTEURE D'UN BEST-SELLER DU *NEW YORK TIMES*

P E N E L O P E S K Y

FÉLINE EN LINGERIE

LINGERIE #10

PENELOPE SKY

Hartwick Publishing

Foxy in Lingerie

Copyright © 2019 Penelope Sky

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit par des moyens mécaniques ou électroniques, ni archivée dans des systèmes de stockage ou de récupération de données, sans l'accord préalable de l'éditeur ou de l'auteur, sauf dans le cadre d'un compte-rendu de lecture, où de courtes citations sont autorisées.

TABLE DES MATIÈRES

1. [Crow](#)
2. [Vanessa](#)
3. [Crow](#)
4. [Bones](#)
5. [Crow](#)
6. [Bones](#)
7. [Vanessa](#)
8. [Conway](#)
9. [Bones](#)
10. [Vanessa](#)
11. [Conway](#)
12. [Mia](#)
13. [Carter](#)
14. [Mia](#)
15. [Bones](#)
16. [Vanessa](#)
17. [Bones](#)
18. [Vanessa](#)
19. [Crow](#)
20. [Bones](#)
21. [Mia](#)
22. [Carter](#)

[Du même auteur](#)

CROW

DÈS QUE J'EUS RACCROCHÉ AU NEZ DE BONES, J'APPELAI MON FRÈRE. BONES ne m'aurait pas menti. Cela n'avait pas de sens – pas après trois mois de silence. S'il voulait se venger parce que je l'avais chassé loin de Vanessa, il n'aurait eu aucune raison d'attendre si longtemps. Et même si c'était un piège, je ne pouvais pas prendre le risque de ne rien faire.

Pas quand mon fils unique était en danger.

Bones savait où se trouvait Conway ce soir. Il savait aussi où se trouvait ma belle-fille. C'était un assassin. Il avait de bonnes raisons de savoir ce qui allait se passer.

Et s'il avait décidé de nous tuer, ma famille et moi, il savait exactement où me trouver.

Il serait déjà passé à l'acte.

Cane décrocha enfin.

— Quoi ?

J'ignorai son insolence, parce que ce n'était pas le plus important en ce moment.

— Je ne vais le dire qu'une fois. Ne pose pas de questions.

— Merde... Qu'est-ce qui se passe ?

— Les Skull Kings ont embauché une équipe pour éliminer Conway. Ils vont s'en prendre à lui à la fin du gala. Ils ont aussi prévu d'éliminer

Sapphire chez eux, à Vérone. Prépare l'hélico, organise les hommes et l'artillerie à Milan. Je te retrouve dans sept minutes. Je dois appeler Conway.

Vu de l'extérieur, je semblais calme : je dictais à mon frère la marche à suivre d'une voix qui ne tremblait pas. Mais la vérité, c'était que j'étais terrifié. Quand ma fille avait été enlevée, j'en avais eu les mains tremblantes. Et maintenant que mon fils était en danger, j'avais encore plus peur. Je ne savais pas contre qui j'allais devoir me battre, ni ce qui avait provoqué cette situation, mais le savoir ne changerait rien. Il fallait que je sauve mon fils – même au péril de ma vie.

— Compris.

Cane raccrocha. J'appelai Conway, les mains de plus en plus tremblantes. Je tombai sur son répondeur...

— Putain, c'est une blague !

J'appelai trois fois et, chaque fois, n'entendis que le message automatique.

Je lui envoyai un texto pour que le message apparaisse sur son écran quand il regarderait son téléphone – à moins qu'il ne disparaisse entre les fils de conversation.

Merde.

Je me rendis dans mon arsenal et croisai Lars dans les escaliers. Je ne lui donnai pas la moindre explication quant à la terreur qui me serrait le cœur. J'enfilai un gilet pare-balles, attrapai deux pistolets, mon fusil et ma carabine, puis me préparai à partir.

J'avais presque oublié Bouton.

Je m'arrêtai dans l'entrée, ne sachant que dire à ma femme. Je ne voulais pas lui avouer la vérité – que son fils, sa belle-fille et son futur petit-enfant étaient en danger. J'étais tenté de partir sans lui donner la moindre explication, pour la protéger aussi longtemps que possible.

— Crow ?

En entendant sa voix derrière moi, je me retournai lentement.

Dès qu'elle vit mon visage, elle comprit qu'il se passait quelque chose de terrible.

— Lars m'a dit que tu courais dans toute la maison comme un fou...

Elle baissa les yeux vers les armes qui recouvraient presque mon torse. Aussitôt, ses yeux se couvrirent d'un voile humide.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je n'ai pas le temps, Bouton. Je dois y aller.

J'ouvris la porte et sortis.

— Crow ! insista-t-elle en me suivant. Laisse-moi...

— Non, la coupai-je en entrant dans la voiture et en fourrant les flingues dans le coffre. On n'a pas le temps. Je dois y aller.

— Qui est-ce ? murmura-t-il. S'il te plaît, ne me dis pas...

— Conway.

Elle couvrit son visage de ses mains, laissant couler ses larmes.

— Non...

Ma femme était une dure à cuire – solide comme l'acier. Mais, quand il était question de ses enfants, c'était différent.

— Mon Dieu, non. Qu'est-ce...

— Je n'ai pas le temps, répondis-je en fermant le coffre. Les Skull Kings ont mis sa tête à prix. C'est tout ce que je sais. Cane et moi partons à Milan immédiatement.

Elle continua de pleurer, mais n'essaya pas de m'empêcher de partir. Elle me suivit jusqu'à la portière.

— Ramène mon fils, Crow. Je t'en prie.

— Je te le promets, Bouton. Tu sais que je ferai tout mon possible.

Je ne l'embrassai pas, ni ne la serrai dans mes bras pour la réconforter. Je ne la regardai pas après avoir refermé la portière alors que je démarrais en trombe dans l'allée, atteignant cent kilomètres à l'heure en trois secondes. Je ne lui jetai pas un coup d'œil dans le rétroviseur, incapable de regarder la mère de mes enfants.

La mère de mon fils.

VANESSA

ANTONIO ET MOI AVIONS CONVENU D'Y ALLER DOUCEMENT.

Je ne l'avais toujours pas embrassé.

Il avait essayé plusieurs fois, après le dîner, en me disant au revoir.

Mais je n'avais jamais accepté.

Peu importe le temps qui passait, cela semblait toujours trop tôt. C'était comme si Bones venait juste de me dire adieu dans la petite villa que nous avions partagée. C'était comme s'il avait été dans mon lit seulement la nuit dernière. Parfois, quand je dormais, je croyais sentir son odeur sur mes draps... même si c'était impossible.

Pourrais-je un jour tourner la page ?

Peut-être n'était-ce pas possible.

J'étais assise devant mon chevalet dans mon appartement, examinant un tableau que j'avais peint ce matin-là. Ce n'était pas ma plus belle œuvre, et j'étais presque tentée de le jeter à la poubelle et l'oublier. J'avais vendu tant de pièces que je me précipitais pour les remplacer, mais le fait de me dépêcher avait des conséquences sur mon travail. La pression était un frein à ma créativité.

Mais ç'aurait pu être pire...

Mon téléphone sonna, et le nom de ma mère apparut à l'écran. Ce n'était pas son genre d'appeler si tard, donc je décrochai aussitôt.

— Salut, maman.

Son long silence me fit comprendre que quelque chose n'allait pas.

— Vanessa... Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais même pas très bien ce qui se passe pour le moment...

Sa voix était lourde de chagrin et de douleur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je d'une voix tremblante.

— Ton père et ton oncle sont partis il y a quarante minutes. Ils n'avaient pas le temps de s'expliquer. Mais, d'après ce que j'ai compris, des tueurs ont été embauchés pour assassiner Conway et Sapphire. Ils comptent passer à l'attaque ce soir, pendant que nous parlons...

Je couvris ma bouche, étouffant mon cri.

— Oh putain...

— Ton père est un homme puissant. Le plus fort que je connaisse. Il va ramener Conway à la maison... Mais j'ai tellement peur. Je ne sais plus quoi faire.

— On doit aller à Milan, maman. On doit partir maintenant.

— C'est à cinq heures de route. On n'y arrivera jamais à temps.

— Mais on doit y aller. Je passe te chercher, d'accord ?

— Je ne sais pas...

— Maman, je vais à Milan, que tu le veuilles ou non. Si papa sauve la vie de Conway, je veux être présente. S'il n'y arrive pas... Je les vengerai tous les deux. Tu dois venir avec moi.

Maman prit une grande inspiration au bout du fil.

— Tu as raison. Je sais où sont ses armes.

— J'arrive aussi vite que possible.

CROW

L'HÉLICO ATTERRIT À MILAN, AU POINT DE RENDEZ-VOUS AVEC NOS HOMMES, là où nous récupérâmes aussi les véhicules blindés et l'équipement dont nous avons besoin. Nous allions au-devant d'une situation hostile sans aucune information. Nous pouvions affronter quatre hommes ou quarante. Nous devions être prêts à tout.

Cane et moi entrâmes dans le Hummer, et nos hommes montèrent à l'arrière.

— Carter nous retrouve sur le site ?

Cane était habillé tout en noir, avec un blouson et un bonnet sur la tête.

— Je ne veux pas mêler mon fils à tout ça, Crow.

Quand nous avons voulu sauver Vanessa, nous avons tous participé. Même Bouton avait été présente. Mais c'était différent ce soir, car nous allions affronter les Skull Kings, l'organisation criminelle la plus meurtrière et impitoyable d'Italie. Cane et moi les connaissions bien. Ils étaient les monstres de l'ombre. J'aimais profondément ma femme, mais elle n'avait pas ce qu'il fallait pour affronter des barbares comme eux.

Il poursuivit :

— Si je meurs, je veux qu'il prenne soin d'Adelina et de Carmen... ainsi que de Pearl et de Vanessa.

Si nous y passions tous les deux, Carter serait le dernier homme de la

famille.

— Tu as raison.

— Merci.

Installé derrière le volant, je conduisais dans les rues tranquilles de Milan. Il n'était que neuf heures du soir, et il aurait dû y avoir des gens dans les rues, mais on aurait dit une ville fantôme. C'était inquiétant.

— Pourquoi est-ce si silencieux ?

Cane balaya les rues du regard, puis parla dans la radio.

Un de nos hommes lui répondit :

— Certaines rues sont bloquées par la police. Ce doit être à cause du banquet de Conway.

Cane me regarda en haussant un sourcil.

— Je me demande si c'est bien la police, dis-je à voix haute.

Cane hocha la tête.

— Peut-être... ou peut-être pas. Tu as réussi à contacter Conway ?

Je secouai la tête, puis me garai contre le trottoir.

— Son téléphone doit être en mode silencieux. Je lui ai envoyé un message. Il devrait l'avoir reçu.

Le téléphone de Cane sonna, et il répondit aussitôt sans regarder qui l'appelait.

— Cane.

J'entendis la voix de l'homme :

— On est à Vérone. Elle n'est pas là.

— Quoi ? siffla-t-il, les narines dilatées. Vous en êtes sûrs ?

— Ouais. Il y a des signes de lutte. La porte d'entrée était grande ouverte.

— Merde, dit Cane. Du sang ?

Ma poitrine se serra, une douleur m'étouffant de l'intérieur.

— Non, répondit l'homme. On ne sait pas trop ce qui s'est passé. On a l'impression de l'avoir juste ratée.

— Trouvez des indices et découvrez ce qui s'est passé, ordonna Cane

avant de raccrocher et de se prendre la tête à deux mains.

— Merde !

— Putain, on arrive trop tard.

Je gardai les mains sur le volant, mais je sentis une faiblesse momentanée dans mes doigts et mes jambes. Ma belle-fille avait été enlevée, et je n'avais pas pu la sauver. Je n'avais pas fait mon boulot. Je n'avais pas protégé mon petit-enfant. Même si je sauvais mon fils, il ne s'en remettrait jamais. Ma colère eut raison de moi, et j'enfonçai mon poing au milieu du volant, actionnant le klaxon.

— Arrête ! grogna Cane en retenant mon bras. On n'a pas le temps.

— Tu devrais peut-être y aller pour voir ce qui s'est passé, dis-je. C'est une Barsetti... Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. Je l'aime comme ma fille.

— Crow, dit-il en me prenant par l'épaule. On n'a pas le temps. Ce qui est fait est fait. Espérons que nos hommes retrouveront sa trace.

— Merde.

Je me pris le crâne dans la main, la colère me faisant trembler. Je trancherais la gorge de tous les hommes qui poseraient la main sur elle. Je ne m'arrêtera pas tant qu'elle n'aurait pas été vengée.

— Voilà le plan, dit Cane pour me calmer. On va d'abord chercher Conway. Il sait peut-être quelque chose.

— Il ne sait rien, sifflai-je. Il ne se rend compte de rien.

— Je veux dire à propos de Sapphire. Il lui a peut-être implanté un mouchard. Adelina a toujours le sien.

Et Bouton aussi. Je n'étais pas possessif, mais c'était utile dans des situations comme celles-ci. J'avais travaillé dur pour avoir une vie tranquille, et maintenant cela m'avait été arraché. Je voulais élever et protéger ma famille. Pourtant, mon ancienne vie continuait de me rattraper. Je m'étais débarrassé de Bones, mais j'étais toujours dans la même situation.

— Tu as raison.

— Je sais que j’ai raison. Maintenant, allons-y.

Il ouvrit la portière et sortit, armé de son fusil automatique.

Nous retrouvâmes le deuxième groupe d’hommes – nous étions donc douze. C’était toute l’équipe que nous avons pu réunir si rapidement. Les autres n’aimaient pas assez l’argent pour risquer leurs vies. Je ne leur avais pas menti à propos de la situation, et certains avaient refusé de venir.

Mais Cane et moi valions cinq hommes chacun.

Surtout si la vie de mon fils était en jeu.

Silencieux et furtifs, nous avançâmes dans la rue et nous rapprochâmes de la porte à l’arrière du bâtiment où se tenait le gala. Ils ne frapperaient pas à la vue de tous, mais par derrière. Ils attireraient probablement Conway vers une porte dérobée, utilisant n’importe quel prétexte.

À moins qu’il ne vérifie ses messages.

Nous nous arrê tâmes au coin et jetâmes un coup d’œil dans la rue. Comme je m’y attendais, il y avait des voitures noires garées de manière à quadriller le terrain. Nous étions encerclés. Le seul moyen d’y arriver était de nous séparer en trois équipes et de passer à l’action en même temps.

— Putain, dit Cane. Ils se fichent de faire un carnage...

— Ouais.

Ces types étaient prêts à abattre une célébrité alors que des hordes d’invités se rassemblaient devant l’entrée, de l’autre côté du bâtiment. Ils se croyaient visiblement au-dessus des lois – et pensaient pouvoir disparaître impunis dans la nuit.

À qui avons-nous affaire ?

— Bones a dit qui étaient ces hommes ?

— Non.

À sa décharge, je ne lui en avais pas laissé le temps.

— On va se séparer en trois équipes. Je ne vois pas d’autre solution.

— Moi non plus, dit Cane. Mais je dois dire... La chance ne joue pas en notre faveur. On a traversé beaucoup d’épreuves, mais celle-là... J’ai un

mauvais pressentiment.

Il fixa la rue du regard, les mâchoires serrées.

— Tu n'es pas obligé de faire ça, Cane. Je sais que tu dois te soucier avant tout de ta propre famille.

Je ne lui reprocherais pas de se retirer. Il avait une femme et deux enfants – une famille qui serait bouleversée s'il lui arrivait quelque chose.

— Mais je dois tenter le coup... même si je n'en sors pas vivant.

Je préférerais mourir pour sauver mon fils plutôt que de vivre sans lui.

Cane se tourna vers moi, l'air peiné.

— Non. Conway est comme un fils pour moi. Je serai là jusqu'au bout. C'est juste que je n'ai pas beaucoup d'espoir, cette fois... Cela dit, je n'en ai jamais vraiment eu.

Je hochai la tête, heureux de le lui entendre dire plus que je n'aurais su l'exprimer. Je lui tendis la main.

Il la prit et m'attira contre lui pour m'enlacer avec un bras.

— Si on ne s'en sort pas...

— Je sais, dis-je en lui tapotant la nuque. Je t'aime aussi.

BONES

QUAND MAX ET MOI ARRIVÂMES SUR PLACE, ON ENTENDAIT DÉJÀ DES COUPS de feu.

La police restait en retrait, comprenant que ce n'était pas de leur ressort et qu'ils feraient mieux de regarder ailleurs s'ils voulaient rentrer chez eux, même si les médias se demandaient certainement ce qui se passait.

Des hommes se cachaient derrière leurs voitures, et on échangeait des tirs dans la rue. Quand Max et moi arrivâmes, lourdement armés et avec l'intention de tuer tout le monde, trois groupes différents s'étaient déjà formés. À droite, au coin, deux camps se tiraient dessus entre les Hummer.

Une autre voiture était garée dans l'allée et, quand nous tournâmes au coin, nous vîmes deux hommes tirer Conway par les bras. Conway avait pris des coups : il saignait du nez et de la bouche, et il avait deux coquards. Il avait dû se débattre avant qu'ils ne parviennent enfin à le traîner dehors.

Max s'accroupit à côté de moi, observant la scène de derrière une poubelle.

— On dirait qu'ils l'ont eu.

— Et on ne peut pas les laisser s'en aller.

Je les regardai pousser Conway à l'arrière d'un SUV, ses bras menottés derrière son dos comme un criminel. Quand ils seraient partis, ces types seraient impossibles à retrouver.

— Où sont les Barsetti ?

— Aucune idée.

Soit ils avaient été tués, soit ils étaient retenus par un autre affrontement. Il y avait de nombreux hommes des deux côtés, qui se battaient jusqu'à la mort. Des cadavres jonchaient déjà la rue, leur sang coulant dans les caniveaux.

Juste au moment où la voiture retenant Conway allait démarrer, Crow surgit. Armé d'un fusil semi-automatique, il émergea de l'autre bout de la rue et tira sur la portière du côté passager, endommageant le verre blindé. Complètement vulnérable, à découvert, il pouvait se faire tirer dessus à tout moment.

— Qu'est-ce qu'il fiche ? demanda Max.

— Il fait ce qu'il peut, répondis-je en me préparant à courir. Il sait qu'il va y rester. Mais il préfère mourir plutôt que de les laisser prendre Conway.

— Quand même...

— Couvre-moi.

— Tu es dingue ?

J'étais déjà parti.

La voiture s'arrêta, les pneus crissant sur l'asphalte. Le conducteur ouvrit la portière et pointa son fusil au-dessus du capot de la voiture, en direction de Crow. Mais Crow tira le premier.

Dans la tête.

Le type s'écroula.

Crow se précipita vers la voiture pour en faire sortir Conway.

Une autre portière s'ouvrit à la volée, et un homme donna un coup de pied dans le torse de Crow, le faisant chuter. Le fusil lui échappa des mains.

Crow rampa pour le récupérer, mais il ne fut pas assez rapide.

L'homme repoussa le fusil du pied, puis pointa son flingue sous le nez de Crow, prêt à presser la détente.

Au lieu de trembler, Crow fixa du regard le canon, acceptant la mort avec

dignité. Sa vie devait défilier devant ses yeux. Il pensait sûrement à sa femme et à ses enfants. Mais pas une fois il ne supplia qu'on lui laisse la vie sauve. Il ne fit pas même une grimace.

L'homme sourit avant de presser la détente.

Mais j'arrivai le premier.

La balle me transperça l'épaule à bout portant, et cela me fit un mal de chien. Je sentis mon corps pivoter sous l'effet du coup. La puissance de cette arme était formidable et, même si j'avais déjà reçu plusieurs balles, celle-ci m'avait fait le plus mal. C'était la première fois que je prenais une balle destinée à quelqu'un d'autre.

C'était peut-être pour cela que ça faisait si mal.

Je m'en remis rapidement, l'adrénaline étant plus forte que la douleur. Je sentis le sang gicler de ma plaie et mes muscles faiblir. Je pointai mon arme vers le corps de l'homme et tirai, le tuant de trois balles qui le firent s'écrouler.

Je n'avais pas le temps d'aider Crow à se relever ou de ramasser le fusil qu'il avait lâché. Je tirai mon pistolet de son étui et le lui lançai sans le regarder.

Je l'entendis l'attraper.

J'ouvris la portière et trouvai Conway à l'intérieur, à peine conscient. Je me tournai vers Crow.

— Faites-le sortir de là.

Crow leva le pistolet et tira sur l'homme qui surgissait du bâtiment. Un autre survint, mais Max le tua. Mon ami se tourna vers moi, ne m'accordant qu'une attention distraite alors qu'il observait le chaos autour de nous.

— Tu vas te vider de ton sang...

Deux hommes se précipitèrent vers nous, et nous tirâmes en même temps. Un autre groupe d'hommes surgit, cette fois armés de fusils semi-automatiques.

Je refermai la portière d'un coup de pied, protégeant Conway avec la vitre

blindée.

La rage avec laquelle j'étais venu au monde m'aida à tenir le coup. Je venais de prendre une balle pour un homme que je haïssais, mon meilleur ami, mon frère, risquait sa vie pour sauver une famille qui me voyait comme une ordure, et la douleur dans mon épaule était insupportable. La balle avait dû toucher une artère, parce que j'étais de plus en plus affaibli.

Et je détestais me sentir faible.

Je les descendis tous moi-même, éloignant d'un coup de pied l'arme d'un type à genoux et lui tranchant la gorge avec mon couteau. Je pris plaisir à l'entendre hurler, son cri étouffé par les gargouillis de son sang.

Je continuai, abattant jusqu'au dernier les connards qui nous avaient entraînés là-dedans.

Crow resta avec moi, tirant sur les hommes de l'autre côté de la rue. Max et lui me couvrirent pour que je puisse mutiler tous ceux qui étaient assez bêtes pour m'affronter.

Quand il ne resta que quelques survivants, je ne les écoutai pas supplier qu'on leur laisse la vie sauve. Je ne leur accordai pas la pitié qu'ils réclamaient. Maintenant que j'avais tout perdu, je ne comprenais plus ce qu'était la compassion.

Je brisai le cou de l'un d'entre eux, prenant plaisir à entendre craquer les os.

Je regardai les cadavres à mes pieds, vis la boucherie dont j'étais responsable. J'avais tué plus d'hommes que tous les autres, simplement parce que j'y avais pris plus de plaisir. Rien d'autre ne me faisait vivre. Que je vive ou que je meure n'avait aucune importance.

Ma faiblesse me rattrapa, et je sentis mes genoux flancher sous moi. Au lieu de tomber comme un soldat, je m'agenouillai. Ma vue commença à se brouiller. Le sol semblait sur le point de me sauter au visage.

— Cane ! entendis-je Crow héler. Aide-moi à le porter.

— Non, répondit Cane. Laisse-le crever...

— Aide-moi, siffla Crow. Maintenant.

Je tombai face contre terre, le tee-shirt imbibé de sang. Avant que mon visage ne heurte le sol, je sentis quelqu'un me rattraper.

Je sentis Crow me rattraper.

CROW

CANE M'AIDA À HISSER ET À ALLONGER BONES SUR LA BANQUETTE ARRIÈRE de la voiture, à côté de Conway.

— Bones ! s'exclama son ami en le secouant vigoureusement. Ne meurs pas maintenant ! Réveille-toi !

Il le gifla plusieurs fois.

— Son cœur bat, dis-je en prenant son pouls. Mais on doit le transporter à l'hôpital.

— Putain, grogna son ami avec un chagrin soudain. Non... Je refuse de te perdre. Putain, non, c'est pas possible.

Je n'avais pas encore eu l'occasion d'examiner Conway.

— Cane, démarre.

Cane suivit mes ordres et se mit au volant. Le moteur de la voiture tournait toujours.

L'ami de Bones sauta sur le siège passager.

Je m'installai à l'arrière avec Conway et Griffin.

— Conway...

— Je ne suis pas au top, mais ça ira, dit-il en parvenant à peine à ouvrir ses yeux endoloris. Sapphire... Elle va bien, pas vrai ?

Je n'eus pas la force de lui dire la vérité, que sa femme avait été enlevée et que nous ne savions pas où elle était... ainsi que le bébé.

Comme je ne lui donnais pas la réponse qu'il attendait, Conway me dévisagea en ouvrant grand les yeux.

— Papa ? Dis-moi qu'elle va bien.

Max se retourna vers nous.

— Elle est avec nous. Les gars l'ont conduite en lieu sûr.

Je tournai brusquement la tête dans sa direction.

— Vous l'avez ?

— Oui.

Il se retourna un peu plus pour voir Bones, dont le corps bougeait au rythme des cahots de la voiture.

— Putain. S'il meurt, je vous le ferai payer, dit-il en se tournant vers moi, l'air menaçant. C'est le mec le plus génial que je connaisse, et il n'a jamais été assez bien pour vous. Et pourtant, il vous a tous sauvés, ce soir. J'espère que vous vous ferez tout petit quand il sera sur pieds.

Il se retourna vers la route.

— Bones a envoyé deux hommes chercher Sapphire et le majordome pour les emmener au nord. Elle s'est débattu tout le long, alors ils ont fini par lui faire une piqûre dans le cou pour l'endormir. Ça ne fera pas de mal au bébé. Elle va bien.

Conway poussa un soupir si profond que sa voix trembla.

— Putain, merci.

Il referma les yeux et avala la boule qu'il avait dans la gorge.

Je me tournai vers Bones – l'homme qui m'avait sauvé la vie... et celle de mon fils. Il respirait encore, mais sa peau commençait à pâlir. Je me débarrassai de ma veste et déchirai un bout de mon tee-shirt pour le nouer autour de la blessure. Je fis pression sur la plaie et l'empêchai de bouger, posant la main sur la vitre de la portière pour qu'il ne s'y cogne pas la tête. Il était énorme et il pesait bien vingt kilos de plus que moi, mais je m'en sortis. J'avais méprisé cet homme si longtemps, j'avais été si soulagé quand il était enfin parti, mais maintenant... Il n'y avait pas de mots pour décrire ce que je

ressentais.

J'avais une dette envers lui.

Rien ne l'avait obligé à me parler de la menace qui pesait sur la vie de Conway.

Rien ne l'avait obligé à risquer sa vie pour sauver mon fils.

Rien ne l'avait obligé à sauver Sapphire.

Mais il l'avait fait.

Maintenant, je lui devais tout.

BONES FUT EMMENÉ au bloc dès que nous arrivâmes à l'hôpital. On ne nous donna aucune information sur ce qu'on allait lui faire. La priorité était de le garder en vie et, étant donné la quantité de sang qu'il avait perdu, je ne savais pas ce qui allait se passer. Je n'y aurais pas réfléchi en temps normal.

Mais maintenant, je voulais qu'il vive.

Conway fut examiné à son tour. On lui fit passer des radiographies et des examens sanguins, mais les médecins ne le considéraient pas dans un état critique.

Putain, merci !

Une fois la situation sous contrôle, nous nous assîmes dans la salle d'attente et j'eus enfin un instant pour parler à mon frère.

— Je n'arrive pas à croire qu'on soit tous les deux en vie.

Il avait une coupure au bras, qui avait été bandé. Son œil gauche virait au violet, comme si quelqu'un l'avait frappé avec la crosse d'un pistolet.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que Bones faisait là ?

Je regardai par-dessus son épaule l'ami de Bones. C'était un homme épais de l'âge de Bones, et il parlait au téléphone d'un air agité. Il se frottait la tempe, visiblement bouleversé par ce qui venait de se passer.

— Je suis sorti à découvert pour tirer sur le conducteur de la voiture. Si

Conway m'échappait, je savais que je ne le reverrais jamais. C'était stupide et suicidaire, mais je ne voyais pas quoi faire d'autre. Je devais les arrêter. C'est là qu'un homme m'a désarmé et poussé par terre.

Je détournai les yeux, me rappelant parfaitement ce moment, parce que le temps m'avait paru ralentir. J'avais imaginé ma femme veuve, passant le reste de sa vie seule à me pleurer. J'avais imaginé les enfants de ma fille – des petits-enfants que je ne connaîtrais jamais. J'avais pensé à la fin de ma vie que je ne vivrais pas, parce qu'un homme s'apprêtait à me l'arracher.

— Je me suis dit que c'était la fin, Cane. Bones a fait barrage de son corps... et il a pris la balle.

Cane croisa les bras sur son torse, les yeux plissés, sous le choc.

— Il a tué le mec, m'a tendu une arme et... il a massacré tout le monde.

Cane n'eut pas l'air impressionné, mais il aurait été stupide de ne pas l'être. Les Barsetti étaient têtus, mais pas à ce point.

— Il a sauvé la vie de mon fils. Et la mienne.

— Putain...

Je pris une grande inspiration, le ventre noué par la culpabilité.

— Alors il doit survivre.

— Je ne sais pas quoi dire. Je ne m'attendais pas à ce qu'il fasse une chose pareille...

— Et ses hommes sont allés chercher Sapphire chez elle avant que ces connards ne puissent s'en prendre à elle. Ça me coûte de le dire, Cane, mais on serait tous morts à l'heure qu'il est, s'il n'avait pas été là.

Il hocha légèrement la tête, acceptant la gravité de la situation.

— Ouais, je crois que tu as raison. Quand je l'ai vu pour la première fois, je n'ai pas su quoi penser. Vanessa et lui ont rompu il y a des mois, et je ne l'ai jamais aimé. C'est assez incroyable qu'il ait mis sa vie en jeu comme ça... surtout qu'on ne le lui avait pas demandé.

J'avais visé Bones à la tête avec un flingue en lui ordonnant de quitter mon bureau à cause de ce qu'il avait fait à ma fille. Ses nobles actions ne

changeaient pas le passé, mais elles changeaient ma perception de lui. Je l'avais vu en action. C'était un monstre qu'on ne pouvait abattre. Il n'existait pas de meilleur homme pour protéger ma fille.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je n'en suis pas encore sûr.

— Ils ont rompu depuis un moment, et elle voit un autre homme maintenant...

Dans mon cœur, je savais que ça n'avait pas d'importance. Je n'avais jamais remis en cause l'amour de ma fille pour lui. Maintenant, je savais que je n'aurais pas dû remettre en cause son amour pour elle.

— Ouais... Mais je pense que ça n'a pas d'importance pour eux, dis-je en m'éloignant et en sortant mon téléphone. Je dois appeler Pearl et lui dire que Conway va bien.

— Moi aussi. J'ai à peine dit trois mots à Adelina avant de partir.

Il sortit son téléphone et se dirigea vers le couloir.

J'appelai Bouton, qui décrocha à la première sonnerie. J'entendis une voiture rouler et devinai qu'elle était en route pour Milan. Elle avait dû partir quelques minutes après moi.

— Conway va bien. Je vais bien. Tout le monde va bien.

Bouton ne répondit pas, prenant sans doute le temps de se calmer, de respirer lentement et de laisser les larmes couler sur ses joues.

La voix de Vanessa retentit :

— Je suis tellement soulagée que tu ailles bien, papa. Maman est très secouée, mais elle va bien.

Mon cœur se brisa quand j'imaginai ma femme en pleurs. Elle avait fait la même chose quand j'avais été enlevé. J'avais pensé que c'était à cause des hormones, mais je savais à présent que ses émotions venaient de son cœur.

— Oncle Cane va bien ? demanda Vanessa de sa voix douce.

— Tout le monde va bien, répondis-je. Nous sommes à l'hôpital. Conway a pris des coups, mais il va s'en remettre. Pas d'inquiétude.

J'aurais dû lui parler de Bones, mais j'en étais incapable – pas maintenant, alors qu'elle se trouvait encore à plusieurs heures de route, dans la campagne. Je n'étais toujours pas certain de savoir quoi faire de lui. J'allais devoir me décider avant qu'elle n'arrive.

Bouton trouva enfin sa voix.

— Notre fils va bien ?

— Il va bien, Bouton, répondis-je d'une voix douce. Il a quelques hématomes, mais tout le reste est intact.

— Merci..., murmura-t-elle d'une voix encore faible. C'est mon bébé...

— Je sais.

Mon fils faisait plus d'un mètre quatre-vingt-dix de muscles, et je le considérais comme un homme depuis dix ans, mais Bouton ne le voyait pas comme ça. Il serait toujours pour elle le petit garçon qui tenait autrefois dans ses bras.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle d'une voix plaintive.

Je ne lui racontai pas que j'avais failli prendre une balle dans la tête. Je le lui dirais plus tard, quand je lui révélerais le rôle de Bones dans toute cette histoire. Je demanderais à Cane de ne rien dire pour le moment. Et j'enverrais Max chercher Sapphire pour que Conway puisse la voir.

— Pas une égratignure. Tout le monde va bien. Nous les avons tous tués. C'est fini.

— Qu'est-ce qu'on ferait sans toi, papa ? demanda Vanessa d'une voix pleine d'émotions. Tu nous protèges toujours...

Un violent élan de culpabilité me serra la poitrine à l'idée de m'attribuer une victoire que je ne méritais pas.

— On se voit à l'hôpital.

— On est à deux heures de route, dit Vanessa.

— D'accord. À tout à l'heure.

— Je t'aime, lâcha brusquement Bouton, prononçant les mots très vite, comme si elle avait besoin de les dire plutôt que de m'entendre lui répondre,

comme si c'était une occasion qu'elle ne pouvait pas rater.

— Je t'aime aussi, Bouton.

QUELQUES HEURES PLUS TARD, Bouton et Vanessa étaient dans la chambre de Conway, à l'hôpital. Il dormait à cause des médicaments, enfin détendu maintenant qu'il savait Sapphire saine et sauve, et en route pour le voir.

Adelina, Carmen et Carter passaient du temps avec Cane. Même si Cane allait très bien, Adelina pleurait comme s'il était mort. Carter avait le plus mal réagi en apprenant ce qui s'était passé. Très pâle, il parlait à peine, les yeux baissés vers le sol.

Je n'avais pas encore compris pourquoi tout cela était arrivé. Mon fils et mon neveu étaient allés plusieurs fois à l'opéra acheter des femmes, mais ils avaient arrêté des mois plus tôt. Conway m'avait promis qu'il ne recommencerait pas, et je savais que mon fils ne manquerait jamais à sa parole. Mais ils avaient dû faire des affaires dans mon dos, et quelque chose avait mal tourné.

C'était la seule explication.

Max n'était pas là, donc ce fut à moi que le médecin vint parler de Bones.

— Nous avons arrêté l'hémorragie, nous lui faisons une transfusion... Il va s'en remettre. Il doit juste rester ici en observation quelques jours. Nous allons surveiller son état pour nous assurer qu'il n'y ait pas de complications.

— Il est réveillé ?

— Non, il est endormi depuis un moment. Mais vous pouvez lui rendre visite quand vous voulez.

Il s'éloigna et me laissa seul dans le hall. Heureusement, personne n'avait surpris notre conversation. Je n'avais pas à expliquer la situation à qui que ce soit.

Quand j'entrai dans la chambre de Bones, je sentis que notre rapport avait

changé. Je l'avais considéré comme inférieur à moi, mais ce n'était plus le cas. Il avait fait ses preuves. Et il n'avait pas seulement prouvé son amour pour ma fille, mais aussi sa puissance. Il m'avait prouvé qu'il pouvait protéger ma fille. Il m'avait prouvé qu'il était digne d'elle.

Je n'avais donc plus d'autre choix que de lui donner la récompense qu'il méritait.

BONES

COMME LA DERNIÈRE FOIS QUE JE M'ÉTAIS RETROUVÉ À L'HÔPITAL, JE ME réveillai aux bips des machines.

J'entrouvris les yeux et remarquai immédiatement que je ne ressentais aucune douleur. Mon épaule m'avait fait terriblement souffrir, mais je ne sentais plus rien. J'ouvris un peu plus les yeux et vis les murs blancs, ainsi que la télévision sur le mur. L'écran était noir, car elle était éteinte.

Les stores étaient partiellement ouverts, et je pouvais voir de la lumière jeter des ombres diffuses sur le sol. Le soleil devait être en train de se coucher, et la lumière baissait progressivement. La dernière fois que j'avais eu les yeux ouverts, il faisait nuit noire. Je me revis tuant des hommes et leur arrachant la vie à mains nues. J'avais brisé le cou de l'un d'entre eux, et c'était mon dernier souvenir.

J'ignorais combien de temps s'était écoulé depuis.

Je tournai la tête vers la porte, m'attendant à voir Max assis sur une chaise, à mon chevet. Mais il n'était pas là.

Crow Barsetti, en revanche, était là.

Je clignai des yeux plusieurs fois en le fixant du regard, détaillant ses bras musclés et sa mâchoire ciselée. Il portait son alliance noire à la main gauche. Il avait les coudes posés sur les genoux et les mains jointes. Il semblait perdu dans ses pensées, son esprit très loin de moi et de cette chambre d'hôpital.

— Conway va bien ?

Ma voix était rauque, parce que je n'avais pas parlé depuis longtemps. Elle était râpeuse, et ma gorge me grattait. Crow ne serait pas à mon chevet si son fils avait été à l'article de la mort.

Crow leva lentement la tête et me regarda, la consternation disparaissant dans son regard. Il se redressa et s'appuya au dossier du fauteuil. Il posa les mains sur ses cuisses, et ses épaules se raidirent de malaise.

— Il va bien. Quelques côtes fêlées et le nez cassé, mais rien de très grave.

Crow regardait droit devant lui, incapable de tourner la tête vers moi.

C'était la première fois que je voyais Crow comme ça. Je ne pensais pas que c'était possible. J'avais vu des hommes puissants céder à la peur quand je les avais défiés. Crow Barsetti ne s'était jamais laissé intimider par moi, même si je faisais la moitié de son âge et que j'étais deux fois plus costaud. Je l'avais vu regarder le canon dans les yeux en attendant que son ennemi presse la détente. Mais désormais, la dynamique de notre relation avait changé.

Parce que j'avais sauvé toute sa famille.

Sans moi, il serait mort – ainsi que son frère et son fils.

Je le savais.

Il le savait.

Il frotta ses paumes l'une contre l'autre et poussa un soupir empli de frustration et d'autre chose. Quand il eut rassemblé son courage, il se tourna vers moi.

— Nous savons tous les deux ce que je devrais vous dire, même si je vais avoir du mal.

— J'ai toute la journée.

Il esquissa un sourire du coin de la bouche, appréciant mon sarcasme.

Je gardai la tête sur l'oreiller, mes bras le long du corps. L'intraveineuse envoyait des fluides dans mon corps. Le lit était petit pour mon corps

imposant. J'étais même étonné qu'il ne cède pas sous mon poids.

— Pour commencer... Merci de m'avoir sauvé la vie.

Je le regardai dans les yeux, écoutant chaque mot, certain de mériter sa gratitude. La plupart des gens auraient haussé les épaules et répondu que ce n'était rien. Mais ce n'était pas le cas. Je voulais que mon sacrifice soit reconnu. Je voulais le respect que je méritais. Je voulais effacer les torts de ma famille et laisser un bon souvenir à leur place.

— Je vous en prie.

Il se racla la gorge, comme si les mots suivants seraient les plus difficiles à dire. Il se frotta les mains et ferma les yeux un bref instant, luttant pour prononcer les mots.

— Et merci d'avoir sauvé la vie de mon fils.

Même s'il voulait baisser les yeux, il n'en fit rien. Il soutint mon regard, m'accordant le respect qu'il n'avait jamais voulu me donner.

— Je vous en prie.

— Et pour ma belle-fille... et mon futur petit-enfant... merci.

— Je vous en prie, dis-je pour la troisième fois, appréciant le fait d'être honoré pour toutes les vies que j'avais sauvées.

Si les gars n'étaient pas arrivés les premiers, Sapphire aurait été violée et assassinée. Même si Conway avait survécu, il ne s'en serait jamais remis.

Crow croisa les bras sur son torse et fixa la fenêtre du regard, réfléchissant un long moment. Le silence s'étira, mais il était évident que la conversation n'était pas terminée, parce qu'il était toujours là.

— Vous savez pourquoi les Skull Kings voulaient la mort de mon fils ?

— Non.

Je ne savais pas du tout ce qui avait provoqué leur colère. Conway semblait être un homme prudent, surtout depuis qu'il avait une épouse à protéger.

— Mais je suis sûr qu'il y a une raison... et votre fils doit la connaître, ajoutai-je.

— Je ne lui ai pas demandé. Nous n'avons pas eu un seul moment d'intimité.

Cela signifiait que sa famille était là. Ils devaient être au chevet de Conway. Aussitôt, une dague invisible me transperça le cœur à l'idée que Vanessa soit là. Elle était dans le même bâtiment que moi, mais pas avec moi. Après tout ce que j'avais fait pour sa famille, j'avais pensé la trouver en train de me tenir la main, les yeux pleins de larmes.

— Je ne lui ai rien dit, expliqua Crow. Je vais le faire... mais j'ai besoin de temps.

Après tout ce que j'avais fait, il ne lui avait rien dit ?

— Vous plaisantez !?

Il leva la main pour me signifier de garder le silence.

— Je voulais d'abord vous parler.

— Pourquoi ?

Si je n'avais pas été coincé dans ce lit, je me serais levé pour le dominer de toute ma force, de tout mon corps.

— Vous vouliez savoir si j'allais accepter de garder le secret ?

Il plissa les yeux, comme offensé.

— Pas du tout.

— Alors pourquoi ?

— Il semblait évident que nous devions d'abord en discuter.

Je ne voulais plus lui parler. Je voulais Vanessa – la femme qui m'avait tant manqué ces trois derniers mois.

— Et qu'est-ce que vous allez me dire, Crow ? grognai-je sans dissimuler ma colère. Que je ne serai jamais assez bien pour elle ?

Il se leva de sa chaise, ses yeux sombres posés sur moi avec agressivité.

— Non.

Il s'approcha lentement de mon lit, ses semelles claquant sur le sol dallé. Il s'arrêta juste à côté et baissa les yeux vers moi, les mains dans les poches.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier pour ce que vous avez fait...

surtout après la manière dont je vous ai traité.

— Je ne l’ai pas fait pour vous, dis-je sans lui laisser prendre l’avantage, malgré sa position dominante. Elle peut vivre sans moi. Elle ne peut pas vivre sans vous.

Pour la première fois, je vis le regard de Crow s’adoucir. Il me montra la même vulnérabilité qu’il laissait voir à sa fille. Il me regarda différemment, pas avec dégoût comme autrefois.

— Vous avez ma gratitude éternelle. Si je peux faire quelque chose pour vous...

— Je veux votre fille, aboyai-je d’un ton agressif, aussi vif qu’un chien enragé.

Je me cramponnai aux bords du lit pour me stabiliser. Mes machines bipèrent soudain plus vite quand mon cœur s’emballa.

— Je l’ai méritée. Je la veux. Donnez-la-moi.

Je parlais d’elle comme d’un objet, mais c’était ce qu’elle était à mes yeux – mon bébé.

— Vos sentiments n’ont pas changé, à ce que je vois.

Je fouillai son regard d’un air de défi.

— Ils ne changeront jamais, Crow.

Il hocha la tête, mais ce fut si bref que je le ratai presque.

— Elle fréquente un autre homme.

Cela ne signifiait rien pour moi.

— Elle ne l’aime pas. C’est moi qu’elle aime.

Il n’essaya pas de me donner tort.

— Depuis le début, je n’ai pas su ignorer ma haine. Tout comme mon frère. Même ma femme, pourtant aussi brillante que le soleil, a eu du mal. Je pense que j’ai toujours cherché une raison de me débarrasser de vous. J’avais promis à ma fille que je ferais des efforts pour vous accepter, mais je n’en ai pas fait assez. Je n’ai pas pu ignorer notre histoire – celle de votre père et de ma famille. Vous dites que nous sommes très similaires... Et vous avez

raison. Je n'ai jamais été meilleur que vous. J'avais tort de vous juger. Quand cela concerne ma fille, je n'ai pas les idées claires. J'avais des attentes très précises pour sa vie... Et maintenant, je comprends que je ne peux pas tout contrôler. Je ne devrais pas tout contrôler. Je devrais lui faire confiance... Me fier à son instinct.

Il avait des mois de retard, mais cela m'apaisa de l'entendre dire toutes ces choses. J'étais enfin reconnu pour ce que j'étais. Je recevais enfin les excuses que je méritais.

Il s'interrompit pour me regarder.

— Griffin, j'espère que vous acceptez mes excuses.

J'aurais pu être amer, mais ce serait vain. J'avais pris une balle pour cet homme, qui mettait enfin de côté son orgueil et reconnaissait ses erreurs. Je ne pouvais pas demander mieux.

— Je les accepte.

Il sortit la main droite de sa poche et me la tendit.

La première fois que j'avais essayé de lui serrer la main, il l'avait perçu comme une menace au lieu de me saluer comme un homme. Je fixai sa main du regard, n'y croyant pas, comme si j'assistais à un miracle.

— Tu es un homme bon, Griffin.

Je tendis enfin la main pour serrer la sienne – la main de Crow Barsetti.

— Et ma fille a de la chance de t'avoir.

VANESSA

— VANESSA ? DIT PAPA EN ENTRANT DANS LA CHAMBRE DE CONWAY.

Je venais juste d’y retourner après avoir dormi quelques heures dans un hôtel. Mon frère serait hospitalisé pendant quelques jours. En ce moment, il dormait, son visage si tuméfié qu’il était à peine reconnaissable.

Sapphire était censée arriver ce matin, et j’avais hâte de la voir.

Je me tournai vers mon père, le trouvant debout sur le seuil.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

Il indiqua le hall de la tête, me signalant de l’accompagner pour que nous puissions discuter.

Je le suivis dans la salle d’attente, qui était vide. Il était encore tôt et les gens n’étaient pas encore arrivés.

— Qu’est-ce qui se passe ?

Il resta debout, les mains dans les poches de son jean, l’air épuisé. Même si tout le monde allait bien, il semblait stressé.

— Il y a quelque chose dont je dois te parler. Ça ne va pas être facile.

— OK... Tu me fais peur.

— Il n’y a rien à craindre.

Je croisai les bras sur mon torse, les poils soudain hérissés.

— Alors que se passe-t-il ?

Il soupira avant de parler, comme s’il cherchait les mots justes pour

répondre à ma question.

— Quand ton oncle et moi sommes partis sauver Conway, nous nous sommes retrouvés dans une situation impossible. Nous étions en sous-nombre et, quand ils ont emporté Conway vers leur voiture, j'ai compris que je n'avais plus le choix. Je me suis exposé pour tirer sur le chauffeur. Je ne suis pas allé très loin avant qu'un homme ne me désarme et ne pointe son flingue sur moi.

J'en eus immédiatement les larmes aux yeux.

— Papa, s'il te plaît, arrête. Je ne veux pas...

— J'ai survécu grâce à Griffin.

Cela faisait des mois que je n'avais pas entendu mon père prononcer son nom. Je me raidis, absorbant les mots comme une éponge sans rien y comprendre.

— Quoi ?

— Le type a tiré, mais Griffin a pris la balle à ma place. Ensuite, il a tué tout le monde... et il nous a sauvé la vie.

Sous le choc, je restai bouche bée et cessai de respirer.

— Je... Quoi ?

— C'est lui qui m'a prévenu. Sans lui, je n'aurais rien su. Ses hommes sont allés chercher Sapphire avant qu'elle ne soit tuée. Il a sauvé ton frère et ton oncle. Sans lui, on serait tous morts.

Je vis l'émotion dans son regard – un regard que seul mon père était capable d'exprimer. Le jour où j'avais déménagé, il avait eu le cœur brisé. Je revois à présent le même chagrin dans son regard.

— Il a sauvé mon fils... Et je ne pourrai jamais l'en remercier assez.

— Oh là là... Il va bien ?

— Je l'ai ramené à l'hôpital en même temps que Conway. Il est passé au bloc opératoire, mais il va bien. Il se repose dans sa chambre.

— Il est ici ? demandai-je, sentant mon cœur tambouriner dans ma poitrine.

— Oui. On a discuté. Je l’ai remercié pour tout ce qu’il a fait. Je lui ai présenté mes excuses pour la manière dont je l’ai traité par le passé. Et quand je lui ai dit qu’il pouvait tout me demander, il m’a répondu qu’il ne voulait qu’une seule chose.

Moi.

Je savais que c’était moi.

J’eus les larmes aux yeux et j’enfonçai mes doigts dans la chair de mes bras.

— Je lui ai serré la main et je lui ai dit que tu avais de la chance de l’avoir, dit mon père avec un regard également humide. Je suis désolé de te l’avoir arraché, *tesoro*. Je suis désolé de t’avoir causé tant de douleur. Je suis désolé... de n’avoir pas su tourner la page et oublier ma haine. Je pensais que Griffin n’était pas assez bien pour toi... mais c’est moi qui n’étais pas assez bien pour toi.

— Papa..., soufflai-je en sentant mes larmes couler sur mes joues. Ce n’est pas vrai. Ce ne sera jamais vrai.

Il posa les mains sur mes bras et les serra doucement.

— Je n’ai jamais voulu te laisser partir. Cela avait déjà été difficile quand tu as déménagé. C’était encore plus dur de te donner à un homme. Mais si je dois te laisser vivre ta vie... Griffin est le meilleur homme auquel je puisse te donner. Je sais qu’il te protégera, t’aimera et te chérira comme tu le mérites. Un vrai homme fort veut une femme forte, et il ne sera jamais intimidé par ta force. Il a supporté mes conneries pendant des mois. Il m’a laissé l’insulter et il n’a jamais renoncé à toi. Et quand il a eu l’occasion de regarder ailleurs et de m’abandonner à mon sort, il ne l’a pas fait. Il vaut mieux que moi.

J’avais toujours voulu que mon père aime Griffin, et l’entendre parler de lui en ces termes était un rêve devenu réalité.

— Je sais que tu sors avec Antonio...

Dès qu’il avait parlé de Griffin, c’était comme si Antonio avait cessé d’exister.

— Je n’aime que Griffin. Ça a toujours été lui. Ce sera toujours lui.
Mon père baissa les mains.

— C’est ce qu’il a dit.

J’essayai mes larmes du bout des doigts pour sécher mon maquillage : je ne voulais pas avoir une sale tête quand je le verrais enfin.

— Je veux le voir.

— Bien sûr, dit mon père en me conduisant dans le couloir, sur la droite.

Il s’arrêta devant une porte ouverte.

— C’est là.

Au lieu d’entrer dans la chambre, je restai dans le couloir, mon cœur battant la chamade. Tout mon corps tremblait sous l’effet des émotions qui déferlaient sur mon esprit. Cet homme était tout ce que j’avais toujours désiré... et maintenant, j’allais enfin l’avoir. Il était l’amour de ma vie, et je n’aurais plus jamais à vivre sans lui. Mes draps auraient toujours son odeur. Ses lèvres auraient toujours ma saveur. Ses yeux seraient toujours sur moi. C’était presque trop beau pour être vrai.

Papa me regardait, attendant que j’entre.

Je n’étais pas prête. C’était tout ce que j’avais toujours voulu, mais je n’étais pas prête.

Mon père posa la main sur mon épaule, la serra doucement, puis s’éloigna.

Je fis de mon mieux pour ne pas pleurer, mais je ne pus m’en empêcher. Je couvris ma bouche de ma main pour étouffer mes sanglots, mais c’était inutile. Mon cœur saignait, et mes yeux laissaient échapper un flot continu de larmes. En fait, mon cœur battait si fort que j’en avais le vertige. Je me sentais faible, les genoux prêts à flancher.

Je ne cessais d’essayer d’arranger mon maquillage, même si cela ne changeait rien.

Puis j’entendis sa voix masculine, grave, profonde et pleine de l’amour qu’il m’avait montré chaque jour.

— Bébé.

Je me raidis, et mes pleurs redoublèrent, car l’entendre m’appeler comme ça tous les jours m’avait manqué. Il m’appelait comme ça en me faisant l’amour. Il m’appelait comme ça quand il était fâché sur moi. C’était un petit nom que tous les couples utilisaient, mais il avait beaucoup plus de signification à mes yeux – à nos yeux.

— Bébé, répéta-t-il. Viens là.

Je m’approchai enfin de la porte, sans avoir honte de mes larmes. Dès que je vis son visage, je fixai du regard l’homme de mes rêves – l’homme que je n’avais pas pu oublier. Je m’approchai lentement, les doigts tremblants tant je voulais toucher sa peau. Mes lèvres brûlaient de s’écraser sur les siennes.

Quand je croisai son regard, j’y vis une émotion qui reflétait la mienne. Comme le jour de nos adieux, des larmes brillaient dans ses yeux. Il avait dû m’entendre pleurer dans le couloir et, comme ma douleur était aussi la sienne, il avait compris ce que je ressentais.

— Griffin...

Je rampai sur son torse, bien que ce ne soit peut-être pas une bonne idée. Je passai mes bras autour de son cou et l’embrassai comme si nous n’avions jamais été séparés.

Il plongea les doigts dans mes cheveux, comme il en avait l’habitude, doux et agressif à la fois. Son autre bras se posa sur ma taille, et il me serra contre lui si fort que sa machine commença à biper plus vite. Il arracha son intraveineuse, ne laissant pas les avertissements sonores le freiner. Il continua de m’embrasser sans plus s’arrêter.

— Tu m’appartiens. Tu m’appartiens enfin...

LE LIT d’hôpital était petit pour un homme de cette taille, et il ne restait pas beaucoup de place pour moi. La plus grande partie de mon corps reposait sur

lui, mais je ne touchais pas sa blessure à l'épaule gauche, préférant me coucher à sa droite.

Je me relevai sur un coude pour le regarder – regarder le visage de l'homme qui hantait mes rêves chaque nuit. Ma main glissa sur son torse, sentant les muscles encore plus durs qu'autrefois. Sa peau était lisse et douce sous mes doigts – cette peau que j'avais griffée si souvent. Je posai la paume sur son cœur pour le sentir battre fort.

J'avais du mal à croire qu'il était juste là, sous mes yeux et mes doigts. Depuis que ma mère m'avait expliqué ce qui était en train de se passer, je n'avais pas pensé à Bones une seule fois. J'avais eu tellement peur pour ma famille, pour mon frère et ma belle-sœur... Cela avait été une des rares fois où j'avais oublié Bones.

J'examinai la ligne dure de sa mâchoire – les traits sculptés qui lui donnaient l'air si viril. Sa peau claire était exactement la même, et ses grands yeux bleus étaient aussi beaux que dans mon souvenir. C'était sa seule douceur – cette belle couleur bleue. Elle m'évoquait une mer peu profonde capable de tout purifier.

Ma main glissa sous sa blouse d'hôpital, et je tâtai le bandage épais qui recouvrait son épaule. Une balle avait percé sa peau – une balle destinée à la tête de mon père. Elle avait pénétré profondément dans la chair de Bones et lui avait fait perdre beaucoup de sang. Il aurait pu mourir, et c'est probablement ce qui serait arrivé s'il n'était pas arrivé à l'hôpital à temps. Mon père l'avait remercié pour tout ce qu'il avait fait, mais je savais que je devais le remercier aussi.

Bones gardait la tête sur l'oreiller et me fixait avec la même intensité, comme s'il avait peine à croire que j'étais vraiment couchée sur lui. Clignant peu des yeux, très concentré, il me dévisageait comme autrefois – comme s'il ne s'était rien passé. Comme si Antonio n'avait jamais acheté mon tableau. Comme si les femmes que Bones avaient baisées n'avaient jamais touché son lit. Tout était exactement comme trois mois plus tôt.

— Merci d’avoir sauvé ma famille...

Je ne pleurais plus depuis trente minutes, mais les larmes perlèrent à nouveau entre mes cils, menaçant de rouler sur mes joues.

Il en essuya une avec son pouce.

— Tu es la seule personne qui n’a pas à me remercier, bébé.

Sa main se posa sur mon autre joue pour chasser une larme au coin de ma bouche. Il baissa les yeux pour examiner mes lèvres, qu’il caressa avec le pouce.

— Après tout ce qu’ils t’ont fait, je suis quand même surprise.

— Je ne l’ai pas fait pour eux. Je l’ai fait pour toi, expliqua-t-il en croisant mon regard. Ta famille est tout pour toi. Je te protégerai toujours de ma vie. Parce que vous ne faites qu’un, eux et toi.

Son pouce calleux effleura ma lèvre inférieure.

— Griffin...

Il posa la main sur ma nuque et approcha mon front du sien, nos crânes se touchant presque. Il ne m’embrassa pas, mais il poussa un soupir léger, comme si ce contact était tout ce dont il avait besoin. Il n’avait besoin que de moi – pas de mon baiser ou de mon corps.

Ses doigts étaient à leur place sur mon corps, comme s’ils avaient toujours été là. Je tournai la tête dans sa main et lui embrassai le pouce, sentant la chaleur de son corps sur mes lèvres. Je pris une grande inspiration et savourai le feu du désir qui m’avait tant manqué. Je n’avais jamais connu une si longue période d’abstinence, et cela ne m’avait pas suffi de penser à lui en me caressant. Ce n’était rien comparé à la réalité.

— Combien de temps les médecins veulent-ils te garder ? demandai-je, mon front contre le sien.

— Jusqu’à demain.

Je ne voulais pas rester allongée sur ce petit lit avec des fils et des tubes partout. Je voulais notre intimité. Je voulais le toucher exactement comme j’en avais envie, lui dire des choses que je ne pouvais pas lui dire maintenant,

avec la porte ouverte.

— Où veux-tu aller vivre ? demandai-je.

Il se dégagea pour pouvoir me regarder, le coin de sa bouche esquissant un sourire.

— Je peux choisir ?

— Bien sûr.

— Je pensais qu'on avait décidé de vivre en Toscane.

Après tout ce qui s'était passé, Bones n'avait plus à faire ce sacrifice. Il avait fait ses preuves et il n'était plus obligé de faire plaisir à ma famille.

— On peut vivre où tu veux. Et le lac de Garde ? C'est joli, là-bas.

Il posa la main sur ma taille, caressant ma cage thoracique avec ses grands doigts. Il serra le tissu de ma robe d'été, comme s'il voulait me l'ôter pour voir mon corps.

— C'est trop loin.

— Tant que tu es avec moi, ça me va.

Il pencha légèrement la tête, son visage toujours aussi beau.

— Maintenant que j'ai enfin reçu la bénédiction de ton père, je ne veux pas vous éloigner. Je voulais juste qu'il m'accepte dans la famille. On peut vivre à Florence.

Après tout ce qu'il avait fait, il était encore prêt à faire des sacrifices.

— Vraiment... ? demandai-je, les larmes aux yeux. Tu n'es pas obligé...

— C'est ce que je veux, répondit-il en posant sa grande main sur ma joue pour caresser ma peau douce. Tant que tu m'appartiens, je me fiche de savoir où nous vivons. L'appartement au-dessus de ta galerie est petit, mais c'est bien pour nous deux.

C'était exactement ce que je voulais – avoir l'homme que j'aimais et ma famille en même temps. Je voulais vivre auprès de mes parents, de mon frère et de mes cousins. Je voulais voir mon oncle et ma tante. Je voulais que nous élevions nos enfants près de ma famille.

— Merci.

— Tu sais que je suis un homme égoïste, bébé. J'attends quelque chose en retour.

— Tout ce que tu veux.

Il me donnait mon rêve. Il n'y avait rien que je ne pouvais lui donner en échange.

— Toi. Je veux tout de toi. Quand j'en aurai envie. Comme j'en aurai envie. Pas de discussion.

J'esquissai un sourire.

— Ce n'était pas comme ça avant ?

Il plissa les yeux, son regard animé d'émotions contradictoires et intenses.

— Tu n'as encore rien vu.

CONWAY

LES MÉDECINS ÉTAIENT EN TRAIN DE CONSULTER MON DOSSIER MÉDICAL POUR décider si je pouvais sortir. J'étais là depuis quelques jours et, à part quelques hématomes et douleurs, j'étais en parfaite santé. J'étais pressé de rentrer à la maison et de laisser ce cauchemar derrière moi.

Sapphire était assise à mes côtés, sa main constamment posée sur la mienne. Sa grossesse était trop avancée pour qu'elle puisse s'allonger sur le lit avec moi. Son ventre était si gros qu'elle se dandinait comme un canard. Comme ma mère, elle me couvait d'un regard inquiet. Quand elle m'avait vu pour la première fois, elle avait éclaté en sanglots. Quelques semaines plus tôt, nous avions profité de notre lune de miel romantique et, maintenant, j'étais étendu sur un lit d'hôpital.

Un homme en costume m'avait entraîné à l'écart à la fin du gala en me disant que Nicole avait besoin de moi. Quand je l'avais suivi dans un couloir sombre, j'avais été aveuglé. Trois hommes s'étaient jetés sur moi et m'avaient traîné dans le couloir en me tabassant. Ils auraient pu m'injecter un tranquillisant, mais ils avaient pris plus de plaisir à me rouer de coups.

Tout cela n'avait pas d'importance pour moi, parce que je ne me souciais que de ma femme. Tant qu'elle allait bien, le reste m'importait peu. Mon inquiétude pour elle me faisait bien plus mal que quelques côtes fêlées.

Sapphire me regardait avec la même expression pleine d'émotion. Son

alliance brillait de mille feux sous les néons et, malgré sa tristesse, elle était toujours belle. Elle s'inquiétait pour moi depuis des heures, même si les médecins lui avaient répété que j'irais bien.

— Muse, tu devrais rentrer à la maison et te reposer.

— Non, refusa-t-elle en serrant ma main plus fort. On ne te laissera pas tant que tu ne pourras pas rentrer avec nous.

Maintenant, elle parlait d'elle au pluriel, parce qu'elle sentait le bébé donner des coups de pied, la nuit, quand nous essayions de dormir.

— Les médecins disent que tu devrais bientôt pouvoir sortir. Nous t'attendrons.

Sans raison, elle commença à pleurer.

— Muse..., dis-je en lui caressant le bras pour la réconforter.

— Les hormones de grossesse... Je ne me contrôle pas, en ce moment.

— Muse, tout va bien. Arrête de t'inquiéter.

— Je sais... Mais je déteste te voir comme ça.

Je lui serrai la main.

— Dans quelques semaines, tout sera rentré dans l'ordre. Je serai de nouveau l'homme fort que tu as épousé.

— Ce n'est pas que tu es moins fort. Je déteste penser à ce qui t'est arrivé, c'est tout.

Ce n'était rien comparé à ce qui aurait pu lui arriver, à elle, si Bones n'était pas intervenu. Je n'avais pas eu l'occasion de le remercier... ou de lui dire que je serais à jamais son débiteur. Il avait sauvé ma femme et mon bébé. Comment pourrais-je jamais l'en remercier ?

— C'est du passé. Nous avons tout l'avenir devant nous. Arrête d'y penser.

— Et s'ils reviennent... ?

— Mon père m'a dit qu'ils avaient tué tout le monde.

Je ne savais pas ce que l'avenir me réservait. Les Skull Kings avaient embauché une autre équipe de mercenaires pour faire leur sale boulot. Cela

signifiait-il qu'ils continueraient à me poursuivre ? Ou se feraient-ils oublier maintenant qu'ils avaient vu de quoi les Barsetti étaient capables ? Je n'en avais aucune idée. Mais j'espérais qu'ils auraient d'autres chats à fouetter.

Sapphire hocha la tête, comme si cela la réconfortait.

Tout ce que je voulais, c'était qu'elle aille mieux. Je la protégeais donc de la réalité. Elle ne devait se soucier que de notre bébé. Je m'occuperais du reste.

— Tes parents ont proposé de nous héberger chez eux. Comme ça, tu pourras te reposer : ils veilleront sur nous.

— On n'a pas besoin de ça, Muse. On va...

— J'ai dit oui.

Je n'insistai pas, préférant la rassurer plutôt que d'imposer ma vision des choses.

— Ton père et ton oncle seront là. On ne sera jamais seuls...

— Je pourrais embaucher des gardes du corps pour surveiller la maison.

— Mais les hommes ne sont pas vraiment loyaux quand ils sont payés. Ils ne sont loyaux qu'envers leurs familles.

C'était bien dit.

— Je serai plus à l'aise avec tes parents, murmura-t-elle. Jusqu'à ce que tu te sentes mieux.

Je ferais tout pour qu'elle soit rassurée.

— D'accord, Muse.

Carter toqua à la porte avant de passer la tête dans la chambre.

— Salut, mon pote. Je tombe mal ?

— Non, entre, répondis-je. Sapphire et moi venons de décider de passer quelque temps chez mes parents, en attendant que je sois remis sur pieds.

En temps normal, Carter se serait moqué de moi, mais il était distant, en ce moment. Il s'approcha de moi, de l'autre côté du lit.

— On peut discuter une minute ? Si ça ne vous dérange pas ?

Sapphire ne lâcha pas ma main, comme si elle refusait de partir.

— Muse, va manger un morceau avec ma mère, dis-je en portant sa main à ma bouche pour l’embrasser. Tu n’as rien avalé depuis un moment.

Elle fouilla mon regard d’un air hésitant mais, au bout d’un long silence, elle se leva et quitta la pièce.

Carter referma derrière elle, signalant que ce serait une conversation privée. Cela ne pouvait vouloir dire qu’une chose. Il se rapprocha du lit et tira une chaise afin que nous soyons le plus près possible l’un de l’autre.

— Elle est très loyale envers toi.

— Je sais, dis-je avec fierté. J’ai beaucoup de chance.

J’avais adoré qu’elle reste si longtemps à mon chevet et qu’elle refuse de partir ne serait-ce qu’un instant.

— Tu as beaucoup de chance pour plusieurs raisons, continua-t-il en soupirant.

Il détourna les yeux vers le mur, perdu dans ses pensées.

— Mon père ne m’a pas prévenu de ce qui se passait. Il a fait exprès de me laisser dans l’ignorance. Je voulais juste que tu le saches, parce que je serais venu...

— Je sais, mon pote. Il m’a dit qu’il voulait être sûr qu’un homme reste pour s’occuper de la famille s’ils n’en revenaient pas vivants.

Carter hocha la tête.

— J’aurais dû être là. Tu es comme mon frère.

— Je sais ça aussi. Pas la peine de pleurnicher.

Il se tourna enfin vers moi, le regard plein de honte.

— Tout est ma faute... Putain, grogna-t-il en serrant les dents, le regard sombre. Je suis tellement désolé... Je ne saurais même pas expliquer ce que je ressens...

— On ne sait pas si c’est lié.

— Oh si, on le sait, siffla-t-il. C’est le fait que je sois allé à l’opéra qui les a fait tiquer. Peut-être qu’ils ont commencé à faire des recherches. Peut-être qu’ils ont compris ce qu’on bidouillait.

C'était la seule explication logique.

— Mais ils ne s'en sont pas pris à toi.

Carter se tourna vers moi, haussant les sourcils d'un air étonné.

— C'est vrai, ça...

— Où étais-tu ?

— Chez moi.

— Alors on dirait qu'ils ne voulaient que moi. Peut-être que ça n'a aucun rapport avec toi.

— Mais comment est-ce possible ? répliqua-t-il. Ça ne peut pas être une coïncidence.

— Peut-être que c'en est une. Peut-être qu'ils ont appris qu'une des filles que j'ai achetées a retrouvé sa famille.

— Peut-être..., dit Carter en secouant la tête. Mais j'aimerais connaître la vérité.

— On ne la saura peut-être jamais.

— Tu penses qu'ils pourraient réessayer quelque chose ? demanda Carter.

— Aucune idée. Mais je pense que je vais devoir limiter les dégâts, quoi qu'il arrive. Je pourrais peut-être leur parler, leur payer la dette qu'ils pensent que je leur dois. Je ne veux pas être obligé de surveiller mes arrières, surtout maintenant que j'ai une famille.

— Tu as raison.

— Mais Sapphire ne me laissera pas échapper à sa surveillance pendant un moment.

— Je ne le lui reproche pas, murmura-t-il.

— Je vais devoir communiquer avec eux d'une autre façon. J'imagine que je pourrais les appeler...

J'avais peur de les provoquer sans le vouloir.

— Je pourrais leur parler, suggéra Carter.

— Non, dis-je vivement. Le problème ne concerne que moi. Il faut que ça reste ainsi.

— On pourrait demander à Bones de nous aider. Il est en relation avec eux.

Bones était un allié incroyable, un homme que tous les hommes craignaient et respectaient.

— Il en a assez fait. Je ne peux pas lui en demander davantage.

Carter hocha la tête en signe d'assentiment.

— C'est juste.

— On trouvera quelque chose. Maintenant que toute l'équipe a été massacrée, les Skull Kings ne seront pas pressés de repasser à l'attaque. Même eux seront un peu impressionnés.

— Espérons-le.

J'étais allongé sur un matelas fin qui n'était pas aussi confortable que celui que j'avais à la maison. Après tout ce qui s'était passé, je voulais me coucher dans un vrai lit aux côtés de ma femme. Je voulais poser la main sur son ventre et sentir mon bébé en elle. C'était mon passe-temps préféré – ça et baiser. Ce n'était pas une si mauvaise idée de séjourner chez mes parents, parce qu'elle était enceinte jusqu'aux yeux. Je ne pouvais pas m'occuper d'elle dans cet état, et mes parents seraient ravis d'être aux petits soins avec elle. Et si elle accouchait plus tôt que prévu, il y aurait quelqu'un pour l'emmener à l'hôpital.

— Je n'ai rien dit à nos pères, tu sais.

Carter me regarda avec une immense gratitude.

— Et maintenant que nous savons que ça n'a probablement aucun rapport avec toi, je suis content de l'avoir gardé pour moi. Mais tu devrais te débarrasser de la fille et rester loin de l'opéra. Où est-elle, d'ailleurs ?

— Enchaînée à la maison. Une de mes bonnes la surveille de près.

— Un témoin ? demandai-je froidement.

— Je n'avais pas le choix, répliqua-t-il. Ça fait trois jours que je suis ici. Je n'aurais pas pu l'emmener avec moi.

Je détournai les yeux, comprenant qu'il avait raison.

— Débarrasse-toi d'elle et oublie-la.

— Tu as raison. Et essayons de savoir ce qui se passe avec les Skull Kings. Ils sont tarés, mais ils ne refuseront pas un marché intéressant.

— Ouais.

— Et quand on en saura plus, on pourra le dire à la famille.

— D'accord.

— Je ne veux pas que nos pères en sachent plus sur la situation, parce qu'ils seraient impliqués. Et après tout ce qu'ils ont traversé, je ne veux pas leur imposer ça.

— Je suis d'accord.

Carter s'adossa à sa chaise, enfin détendu maintenant que cette conversation difficile était derrière nous. Il posa les mains sur ses cuisses.

— Je n'arrive pas à croire que Bones ait fait ça. On serait tous morts sans lui.

— Je sais.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant, à ton avis ?

Je savais que ma sœur l'aimait, même après tout ce temps. Et si Bones avait mis sa vie en jeu pour des connards qui l'avaient traité comme une merde, cela signifiait qu'il l'aimait aussi.

— Je pense que Bones est parti pour rester dans les parages... pendant très longtemps.

BONES

VANESSA S'ÉTAIT ENDORMIE DANS MES BRAS, ÉPUISEE PAR SES SANGLOTS. Elle était blottie contre moi comme avant, même dans ce petit lit inconfortable. Sa joue était posée sur mon torse, alors que son bras était passé autour de ma taille. Je la serrais contre moi, m'assurant que son corps ne touche pas le métal froid du sommier.

Je la contemplai pendant une heure, admirant le visage qui avait hanté mes nuits. Ses lèvres étaient entrouvertes comme autrefois, montrant l'éclat de ses dents blanches. De petites taches de rousseur piquaient sa peau olive. Son beau visage, ses pommettes hautes et ses lèvres pleines étaient exactement comme dans mes souvenirs.

Je bandais rien que de savoir qu'elle était vraiment là.

J'avais tant fantasmé sur elle que j'avais presque l'impression de rêver.

Mais mes doigts pouvaient sentir son corps, mes yeux pouvaient voir sa poitrine se soulever à chaque inspiration. Je sentais même son pouls contre ma peau.

Elle était réelle.

Et elle était mienne.

J'avais traversé l'enfer pour l'avoir, risqué ma vie pour un homme que je n'appréciais même pas, et cela en avait valu la peine.

Crow m'avait enfin donné sa fille.

On frappa doucement à la porte, puis Max entra. Il était à l'hôpital depuis que j'y avais été amené et portait toujours les mêmes vêtements. Il n'avait pas une égratignure, et je fus soulagé que mon ami n'ait pas été blessé par ma faute.

Il s'approcha du lit, puis baissa les yeux vers Vanessa. Il la regarda dormir pendant une seconde avant de relever les yeux vers moi, un sourire aux lèvres. La joie dansait dans ses yeux. Il leva le pouce pour me féliciter.

— Je suis content pour toi.

Elle était aussi petite que dans mon souvenir : elle tenait parfaitement au creux de mon bras. Elle faisait la moitié de mon poids, mais elle était deux fois plus agressive – la femme idéale à laquelle donner mon cœur.

— Merci, dis-je à voix basse pour ne pas la réveiller. Je suis content de voir que tu vas bien.

— Moi ? fit-il en étouffant un rire. Pas une égratignure. C'est toi qui es presque mort.

— Je préfère que ce soit moi plutôt que toi.

Il plissa les yeux, une lueur d'affection dans le regard.

— Je suis content qu'on aille bien tous les deux. Les gars aussi.

— On dirait qu'on a tous eu de la chance.

— Oui, beaucoup. Et maintenant ?

— Je ne sais pas encore. Je veux juste sortir d'ici.

— Oui, je m'en doute. Tu n'as jamais été du genre à rester immobile très longtemps.

Ma seule raison de rester immobile, c'était pour ne pas déranger la femme dans mes bras. Je prenais plaisir à la serrer contre moi. Cela m'avait terriblement manqué.

— Le petit ami a dégagé ?

Je haussai les épaules.

— S'il ne part pas, je le ferai partir.

— Ça, c'est sûr, dit-il en me tapotant l'épaule. Je vais y aller. J'ai grand

besoin d'une douche.

— Je suis d'accord, le taquinai-je.

Il me tapota l'épaule, mais un peu plus fort, cette fois, ce qui me fit mal.

— Je viens de risquer ma peau pour toi.

— Et je suis prêt à risquer la mienne pour toi.

— Appelle-moi quand tu te sentiras mieux. Je sais que tu ne travailleras pas pendant un moment. Prends ton temps.

Je soutins son regard, hésitant à répondre. Vanessa et moi avions à peine échangé quelques mots, mais nous n'avions pas besoin d'une longue conversation pour savoir ce qui était déjà évident. C'était elle et moi – pour toujours. Je ne pouvais plus risquer ma vie pour le boulot. Je devais y renoncer, comme la dernière fois.

Mais Max ne l'avait pas deviné.

— Je t'aime, mon pote.

— Je t'aime aussi, Max.

Je regardai mon ami s'éloigner et vis Conway entrer immédiatement à sa suite. Il était sur pied et en forme, mais son visage était très tuméfié. Ses deux yeux étaient gonflés, violets, et le reste de son visage paraissait décoloré après les coups qu'il avait reçus. Il ne marchait pas comme à son habitude, avec les épaules et le dos droits. Il était un peu plus raide et il bougeait en faisant attention à ce qui avait été cassé ou fêlé dans son corps.

Il s'arrêta à mon chevet et baissa les yeux vers sa sœur. Il la contempla pendant plusieurs secondes – cette jolie peluche à mon bras. Après ce qui me sembla être une éternité, il croisa enfin mon regard.

— Ça fait trois mois que je n'ai pas vu ma sœur heureuse.

Moi, c'était la première fois que je ressentais ce qui ressemblait à du bonheur.

— Comment ça va ? lui demandai-je.

Il ignora sa sœur et se concentra sur moi.

— Je suis en vie.

— On est deux.

Il referma le poing sur la barrière du lit, debout à mon chevet comme son père avant lui.

— Mon père m’a expliqué tout ce que vous aviez fait. Que nous serions tous morts sans vous.

Je ne répondis pas, ne sachant que dire. Je n’essayais pas d’être humble. En fait, j’étais gêné. Conway avait toujours été froid avec moi, comme son père, même s’il avait péché, lui aussi.

— Et vous avez sauvé la vie de ma femme..., dit-il d’une voix qui se brisa sous l’effet de l’émotion. Si vos hommes n’étaient pas arrivés les premiers... Je ne l’aurais jamais revue. Je n’aurais pas connu mon enfant.

Il détourna les yeux, incapable de me regarder alors que cette horrible pensée lui traversait l’esprit.

— Je veux vous remercier pour ce que vous avez fait. Je ne sais même pas par où commencer. Mon père et mon oncle sont très importants pour moi. Mais ma femme... Ce que je ressens pour elle... Je n’aurais pas pu continuer à vivre si je m’en étais sorti et pas elle.

Je ressentais la même chose pour Vanessa. Je préférerais mourir plutôt que de laisser quoi que ce soit lui arriver, parce qu’il serait trop difficile de vivre sans elle.

— Donc merci.

— Je t’en prie, Conway, répondis-je sans le regarder.

— Je t’ai mal jugé, dit-il à voix basse. Je ne t’ai jamais donné la moindre chance.

— Je ne te le reproche pas. Le passé nous colle à la peau, parfois. Tu veillais simplement sur ta sœur et ta famille. Je respecte ça.

— Ça ne change rien au fait que je me trompais. J’aurais dû écouter ma sœur. Elle est la personne la plus intelligente que je connaisse. Au lieu de faire confiance à son instinct et de l’écouter, j’ai encouragé mon père à se débarrasser de toi. Les trois derniers mois n’ont servi à rien. C’est du temps

perdu à jamais.

— Mais je vais passer le restant de mes jours avec elle. Donc ça en valait la peine. Je referais tout pareil.

Conway lâcha la rambarde du lit et mit les mains dans ses poches.

— Tu aurais pu mourir.

— Ça ne m'aurait pas fait reculer. Quand j'ai appris ce qui se passait, je n'ai pas réfléchi à tout ce que vous m'aviez fait endurer. Ce n'était pas le plus important. J'ai pensé à ce que Vanessa ressentirait si elle perdait son frère et son père. Je ne pouvais pas laisser ça arriver. Elle vous aime tous les deux de tout son cœur, et si elle t'aime... eh bien... je ne pouvais pas te laisser mourir.

Son regard s'emplit soudain de gratitude, et il abandonna son attitude glaciale. Conway Barsetti se donnait toujours l'air impitoyable, comme s'il se moquait de tout et de tout le monde. Il semblait froid, intouchable. Mais il mettait son indifférence de côté pour avoir une conversation sincère avec moi et me montrer ses émotions.

— Tu es un meilleur homme que moi. Si la situation avait été inversée, je ne pense pas que je t'aurais aidé.

Au moins, il était honnête.

— Mais maintenant, oui. Tout ce que tu veux, je suis là. S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour toi, n'hésite pas à me le demander. Tu as ma loyauté. Je sais que je ne pourrai jamais rembourser ma dette auprès de toi... Mais j'aimerais essayer.

La famille de Vanessa ne comprenait pas qu'ils ne me devaient rien. Je ne l'avais pas fait pour eux. Je l'avais fait pour elle.

— Il y a quelque chose que tu peux faire pour moi.

— Tout ce que tu veux, dit-il vivement.

Je lâchai Vanessa et lui tendis le bras.

— Serre-moi la main.

Un sourire étira lentement son visage.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Conway tendit le bras, puis me serra la main avec un large sourire.

— Pour un nouveau départ.

— Oui. Pour un nouveau départ.

QUAND LES MÉDECINS me laissèrent partir, je fus soulagé de pouvoir sortir du lit et marcher un peu. Je ne me sentais pas très viril, allongé comme ça, impuissant, relié à des machines par des tubes.

Quand je posai les pieds sur le carrelage, je pus enfin me redresser et prendre une grande inspiration. Le dernier souvenir que je gardais de la fusillade, c'était d'avoir brisé le cou d'un homme avant de m'écrouler à genoux.

Vanessa me regarda avec méfiance, comme si je pouvais tituber et tomber à tout moment. Elle serait incapable de me rattraper, parce que je l'écraserais sous mon poids.

— Tu vas bien ?

J'éprouvais toujours une douleur à l'épaule, mais cela ne partirait pas de sitôt.

— Oui.

Je pris sa main dans la mienne, sentant la chaleur de ses doigts. Je les serrai plus fort, comme pour m'assurer qu'ils étaient bien réels. Ces trois derniers mois, je n'avais tenu dans ma main que des bouteilles de gnôle.

— Allons-y.

Nous quittâmes la chambre et nous dirigeâmes vers la salle d'attente, où toute sa famille était réunie. Ses parents étaient là, ainsi que son oncle et sa tante. Ma Barsetti préférée était là aussi – Carmen. Carter était également présent – je n'avais pas souvent eu l'occasion de le voir. Ils me fixaient tous

du regard mais, cette fois, ce n'était pas avec haine et dégoût.

Ils me regardaient avec gratitude et respect.

Crow s'approcha le premier.

— Tu as l'air en forme.

— On m'a déjà tiré dessus. Ce n'est rien.

J'avais de multiples cicatrices en souvenir de toutes les fois où mon corps avait été transpercé par une balle. Mon tatoueur avait l'habitude de les recouvrir pour les rendre invisibles. Maintenant, j'aurais une nouvelle marque à cacher sur mon épaule quand je serais guéri.

Crow ne réagit pas, même si cette information aurait choqué n'importe qui.

— Y a-t-il quelque chose qu'on puisse faire pour toi ? Et si on te ramenait chez toi ?

— Je vais conduire, dit Vanessa. Je vais m'occuper de lui pendant un moment. Quand il se sentira mieux, on reviendra à Florence pour rendre visite à Conway.

J'aurais pu aller à Florence dès maintenant, et je n'avais certainement pas besoin qu'elle s'occupe de moi. Tout ce que je voulais, c'était être seul avec elle, abaisser enfin mes murailles et m'ouvrir à la femme que j'aimais. Je voulais la sentir entre mes bras, embrasser son corps nu, lui faire l'amour comme j'en rêvais. Je ne voulais que ma femme – mon bébé. J'avais mis ma vie en jeu pour sauver ses proches. Maintenant, c'était à mon tour d'être récompensé. Et tout ce que je voulais, c'était cette femme dans mon lit, cul nu, les cuisses écartées. Elle m'appartenait désormais. J'avais le droit de profiter d'elle. Quand je serais satisfait, je la laisserais rendre visite à sa famille.

Pas avant.

Crow enlaça Vanessa et l'embrassa sur le front.

— À très bientôt, *tesoro*. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, murmura-t-elle.

Crow s'approcha ensuite de moi et, au lieu de m'ignorer comme à son habitude, il me serra la main en me regardant dans les yeux et dit :

— Préviens-nous si tu as besoin de quoi que ce soit, Griffin.

Il me tapota l'épaule comme il le faisait avec Conway.

Les mots me manquèrent, et je me contentai de hocher la tête.

Pearl étreignit sa fille avant de se tourner vers moi. C'était la première fois que je la voyais depuis que tout cela était arrivé. Elle n'était pas venue me rendre visite dans ma chambre. Tout le monde la regarda me faire face dans un silence de cathédrale. Soudain, elle éclata en sanglots.

Je n'avais jamais été à l'aise face à une femme en pleurs et je ne sus que dire. Heureusement, Vanessa ne pleurait presque jamais. J'évitai le regard de Pearl, gêné d'assister à une telle scène de désespoir.

Puis elle se jeta sur moi et me prit dans ses bras.

Elle me serra contre elle.

Sa famille n'avait jamais voulu me serrer la main, encore moins me prendre dans leurs bras. Je restai immobile, gêné, tandis qu'elle se cramponnait à moi, et il me fallut quelques secondes pour lui rendre son geste affectueux. J'entourai sa frêle stature de mes bras épais.

Vanessa sourit en regardant sa mère sangloter contre moi.

— Tu as sauvé la vie de mon fils, dit Pearl contre mon torse. Tu as sauvé la vie de mon mari... de mon frère... de ma fille. Merci beaucoup.

Elle resta dans cette position un long moment, m'ouvrant son cœur.

Je lui tapotai le dos, gêné de la toucher de manière aussi intime.

— Je voulais te rendre visite dans ta chambre, mais j'étais tellement bouleversée... Et maintenant, c'est pire.

Elle se dégagea et me dévisagea à travers ses larmes.

— Ma famille est tout pour moi. Si je les perdais... si je perdais n'importe lequel d'entre eux... je me perdrais moi-même. Grâce à toi, je peux encore dormir aux côtés de mon mari. Merci, Griffin. Je suis désolée de la manière dont je...

— J’accepte vos excuses, Mme Barsetti. Et je vous en prie.

Je lui donnai une petite tape dans le dos avant de reculer, mettant de la distance entre nous. Son émotion était difficile à supporter. Vanessa parlait toujours de sa mère en des termes élogieux : elle disait qu’elle était la personne la plus forte qu’elle connaissait. Cela ne lui ressemblait pas de pleurer, et cela rendait la situation encore plus intense.

— Maintenant, je veux recommencer à zéro et avancer.

Pearl se frotta les yeux, essuyant les traces de mascara étalé du bout des doigts.

— Oui, bien sûr. Tu es un homme très courageux, et cela me rassure de savoir que ma fille est auprès de toi. Je sais que tu ferais tout pour elle.

Ces mots comptaient beaucoup à mes yeux, parce que c’était tout ce que j’avais toujours voulu – prouver à sa famille que j’étais l’homme idéal pour m’occuper d’elle. Je l’avais dit à son père bien souvent, mais il avait toujours trouvé le moyen de me donner tort.

— Je ferais tout pour elle et pour vous tous.

Les Barsetti me dévisagèrent, étonnés et touchés par ce que je venais de leur dire.

— Tu peux nous rendre visite quand tu veux, dit Pearl. Les portes de notre maison sont grandes ouvertes.

Quel soulagement de me sentir le bienvenu pour une fois – d’être accepté par la famille Barsetti. Ils ne m’invitaient pas parce qu’ils y étaient obligés, mais parce qu’ils tenaient vraiment à moi. Pour la première fois, j’étais devenu un allié. Chaque fois que j’étais venu à l’exploitation, ils avaient passé leur temps à me surveiller d’un air méfiant. J’avais échangé quelques mots avec Carmen, et Cane avait réagi comme si je l’avais violée. À présent, j’avais été accepté par tous... C’était ce que j’avais toujours voulu.

— Merci, Mme Barsetti.

LES ARMES et les munitions étaient toujours sur la table basse, là où je les avais laissées. Un verre de scotch à moitié vide était également posé sur la table, et la condensation avait laissé un rond humide sur le bois après tout ce temps. Les lumières étaient allumées, parce que je n'avais pas pris la peine de les éteindre avant de partir en trombe sauver Conway.

Vanessa entra et balaya la pièce du regard, à la recherche de changements notables. Mais elle ne trouverait rien, car rien n'avait changé. Je n'avais touché à rien, pas même à la pièce dont elle avait fait son atelier. J'avais été trop pathétique pour jeter quoi que ce soit.

Je restai derrière elle, contemplant sa silhouette gracile dans mon salon. Elle portait une robe bleue qui donnait à son teint olive une couleur délicieuse. Les bras le long du corps, elle respirait calmement.

Je m'approchai lentement d'elle, les mains tremblantes au moment de la serrer contre moi. Ces trois derniers mois, j'étais resté à me morfondre dans cet appartement tout seul, à boire du scotch et à essayer d'oublier la femme qui m'avait rendu si heureux. Je pensais que je ne la reverrais jamais – encore moins dans cet appartement.

Et maintenant, elle était devant moi, aussi belle que jamais.

Je m'arrêtai quand mon torse toucha son dos. Mes mains se refermèrent sur ses bras, et je sentis son pouls sous mes doigts calleux. Je la serrai plus fort que je n'en avais eu l'intention. Ce n'était pas pour lui faire du mal, mais parce qu'elle m'avait tant manqué. J'avais besoin de la sentir physiquement pour m'assurer qu'elle était vraiment là.

Avec moi.

Je posai le front contre sa nuque, le visage enfoui dans ses cheveux bruns. Je reconnus son odeur – celle qui avait imprégné mes draps. Ce parfum me rappelait l'hiver et les merveilleux mois pendant lesquels je lui avais tenu chaud dans mon appartement. Il me rappelait les moments où j'avais essayé de lutter contre mes sentiments, mais en vain, car j'étais tombé désespérément amoureux d'elle, incapable de lui résister. Cette femme

m'avait changé. Elle avait transformé le monstre que j'étais en homme sincère. J'avais encore de la rage en moi, mais celle-ci s'enflammait uniquement quand je la croyais en danger... ou une personne qu'elle aimait.

Elle avait été la première personne à me faire pleurer, à me briser le cœur. Je me rappelais cette étrange sensation, l'impression que chaque inspiration me brûlait les poumons. J'en avais eu mal à la gorge. Mes yeux s'étaient recouverts d'un voile humide. C'était arrivé si vite et si violemment que je n'avais pas compris ce qui se passait.

Vanessa était la seule à m'avoir mis à genoux.

Vanessa était la seule à me donner l'impression d'être aimé.

Vanessa était la seule à faire l'amour aussi intensément qu'elle se battait.

Vanessa était la seule à me faire pleurer.

J'entendis mon souffle s'accélérer, devenir plus profond, plus rauque, plus fort. J'entendis aussi le sien s'amplifier à mesure que nos émotions tempêtaient et se muaient en tornade dévastatrice. Mes mains ne la lâchaient plus. Mon torse se dilatait contre son dos, en même temps que sa cage thoracique.

Son souffle rauque se brisa soudain, et elle commença à pleurer.

C'était à peine audible. Je le remarquai uniquement parce que son souffle perdit soudain son rythme régulier. Bientôt, ses gémissements emplirent mon appartement silencieux. Elle n'avait jamais été du genre à pleurer, pas même sous la menace, mais elle était en train de se décomposer entre mes bras.

Je lui lâchai enfin les bras et serrai sa poitrine, la recouvrant de mes membres aussi larges que des troncs d'arbre. Je l'attirai contre moi, l'emprisonnant entre mes bras pour qu'elle ne puisse plus jamais fuir.

Elle avait été ma prisonnière autrefois. Elle avait retrouvé sa place.

Cette fois, elle ne m'échapperait pas.

Je la serrai encore plus fort. Même si elle voulait partir, je ne la laisserais pas faire.

— Tu m'as tant manqué..., dit-elle en se cramponnant à mes bras.

Elle tourna légèrement la tête, me montrant sa joue. Des larmes gouttaient de son menton. Son maquillage impeccable s'était mis à couler.

— Je n'avais jamais rien vécu d'aussi difficile. Je ne mangeais plus... Je ne faisais plus rien. Je me moquais de tout. La vie n'avait plus aucun sens. J'ai essayé de discuter avec mon père pour qu'il change d'avis. Ça n'a pas marché et ça m'a fait encore plus souffrir.

Je n'avais pas besoin de savoir à quel point elle avait souffert. Je savais que cette femme m'aimait complètement, avec mes bons et mes mauvais côtés. Elle m'acceptait exactement comme j'étais et voyait le meilleur en moi, même dans mes pires moments. Je n'avais jamais rien fait de plus difficile que de la quitter. Elle m'aimait comme je l'aimais, donc elle n'avait pas besoin de me dire à quel point les trois derniers mois avaient été durs.

Je le savais déjà.

— Et maintenant, je peux te sentir, dit-elle en agrippant mes bras plus fort. Je sens battre ton cœur à nouveau. J'inspire ton odeur. Je me tiens debout à l'endroit où je t'ai sauvé la vie. Cet appartement était ma maison... Et je suis enfin de retour. C'est réel, mais j'ai l'impression qu'on va m'arracher mon bonheur à tout moment.

Rien ne viendrait plus jamais nous séparer. Si quelqu'un essayait de me la reprendre, je la serrerais plus fort.

— Jamais.

J'enfouis mon visage au creux de son cou, les lèvres posées sur son pouls.

— Ta famille me doit tout. Je ne leur ai demandé qu'une seule chose, parce qu'il n'y avait qu'une seule chose que je voulais. Ma récompense est dans mes bras. Maintenant, tu m'appartiens encore plus qu'avant. Tu es mienne de manière permanente et irrévocable. Pour l'éternité.

Je me forçai à me détendre pour ne pas l'étouffer. J'avais tellement envie d'elle que je n'avais pas peur de lui faire un peu mal. Mes lèvres effleurèrent son cou, puis remontèrent vers la conque de son oreille. Je l'avais embrassée à l'hôpital, mais je n'avais pas pris le temps de chérir le goût de sa bouche.

Ses larmes se mêlèrent aux miennes et, emporté par l'euphorie, j'en voulus plus.

— Je veux t'appartenir... pour l'éternité.

Elle se tourna lentement dans mes bras jusqu'à me faire face, une larme unique roulant sur sa joue. Ses yeux humides reflétaient la lumière du plafonnier, ce qui les faisait briller de mille feux. Elle me fixa du regard, caressant mon torse par-dessus mon tee-shirt. Elle se lécha les lèvres, goûtant le sel de ses propres larmes.

Je posai les mains sur ses joues et la regardai dans les yeux, mon torse se soulevant au rythme de mes profondes inspirations. Ses cheveux étaient emmêlés entre mes doigts, et son odeur se mêlait à la mienne. Tout ce que je désirais, c'était profiter du bonheur que j'avais enfin mérité, mais je voulais aussi savourer cet instant, que je n'oublierais jamais. Un souvenir qui me serait très précieux dans mes vieux jours.

Elle posa les mains sur mes poignets et le serra fort, ses lèvres pleines attendant mon baiser.

J'aurais pu l'emporter dans mes bras dès que nous avons passé la porte. J'aurais pu la porter jusqu'à mon lit et entrer en elle sans même lui retirer sa robe. Mais, au lieu de me précipiter, j'avais envie de prendre mon temps. J'avais envie de savourer, de nous donner à tous les deux l'occasion de recoller nos cœurs brisés.

Je posai le front contre le sien et fermai les yeux un bref instant avant d'enfin l'embrasser.

De la chérir.

À la seconde où nos lèvres se touchèrent, je sentis l'étincelle, la chaleur entre nos bouches et dans nos bas-ventres. Son baiser était exactement comme dans mes souvenirs, délicieux et sexy. Elle m'embrassa lentement, savourant ma bouche, avant de me laisser mordiller sa lèvre inférieure. Le bruit de nos souffles mêlés emplit la pièce, témoignant de notre émotion et de notre impatience.

Nos lèvres bougèrent plus vite, et je pris son visage entre mes mains, rapprochant son corps du mien à mesure que nous retrouvions notre ancienne passion. C'était comme si cette femme ne m'avait jamais quitté. Son absence n'avait pas émoussé mon désir pour elle. Elle était mon fantasme, mais je n'avais pas envie d'elle uniquement parce qu'elle me faisait bander. J'avais envie d'elle parce qu'elle touchait mon cœur.

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour m'embrasser plus facilement, pour avoir un meilleur accès à ma bouche. Elle se cramponna à mes épaules pour garder l'équilibre. Comme ses larmes avaient séché sur ses joues, je goûtai leur sel sur ma langue.

Je ne l'avais pas embrassée comme ça depuis longtemps.

Je n'étais même pas sûr que ce soit bien réel.

Mes mains agrippèrent sa taille fine, et je la soulevai sans effort. Je ramenai ses jambes autour de ma taille, l'emportant dans le couloir vers ma chambre. Ma blessure à l'épaule ne me faisait plus mal du tout, maintenant que j'avais une si belle femme dans les bras.

Mes pas résonnèrent sur le parquet, et le bruit de nos respirations lourdes emplit le couloir étroit. Elle m'embrassa plus passionnément à mesure que nous nous rapprochions du lit, pressée de me sentir entre ses jambes, comme elle en avait pris l'habitude tous les matins et toutes les nuits.

Je la couchai sur le lit, dos contre le matelas, mes lèvres ne quittant pas les siennes. J'avais dormi dans ce lit seul après son départ, sans jamais recevoir de visiteuses pour combattre la solitude. Je m'étais contenté de ma main pour seule compagnie – ce qui était loin d'être aussi bon.

Je passai la main sous sa robe jusqu'à toucher son string. La dentelle fine et agréable était exactement comme dans mes souvenirs. Celui-ci était noir – un de mes préférés. Je le tirai sur ses fesses rebondies et le long de ses longues jambes.

Le simple fait de toucher sa culotte, de la déshabiller pour profiter d'elle, me fit bander. Elle était un présent que j'avais le droit d'ouvrir. Au lieu de me

précipiter, je prenais mon temps. Je lui retirai ensuite sa robe, révélant son teint olive. Mate et sans défaut, sa belle peau lisse était aussi douce que du miel. Quand je me caressais, je visualisais ses courbes sublimes qui m'avaient donné tant de plaisir chaque nuit. Avec ses petits seins ronds, son ventre plat et ses courbes interminables, elle n'avait pas changé. Elle avait perdu un peu de poids, mais cela ne gâchait pas la beauté qui se trémoussait sous moi.

Mes lèvres brûlaient de l'embrasser partout, de me délecter de son goût. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas couché avec une femme, que je ne m'étais pas enfoui entre les jambes d'une beauté pareille. Il s'était écoulé une éternité, et le simple fait de la regarder me rendait impatient. Ma bouche lécha la vallée de ses seins, et je fis traîner ma langue partout, goûtant sa peau exquise. Je dévorai ses seins avec agressivité, embrassant ses courbes féminines et suçant ses tétons jusqu'à les faire rougir.

Elle se cambra, plantant ses ongles dans ma peau à travers mon tee-shirt et gémissant comme si elle n'avait jamais été touchée. La main posée sur ma nuque, elle attira ma bouche vers ses seins comme si elle était impatiente de sentir mon désir pour elle. Son excitation égalait la mienne, et elle serra mes hanches entre ses cuisses.

— Griffin... Mon Dieu...

Je n'étais même pas encore en elle, et elle semblait déjà prête à jouir.

J'effleurai son ventre du bout des lèvres, jusqu'à son entrejambe. Avec le même enthousiasme, elle attira mon visage entre ses cuisses, et sa tête roula sur le matelas sous l'effet de l'extase.

Je dévorai sa chatte avec ferveur, me délectant de sa saveur unique qui m'avait tant manqué. Ses jus s'accumulaient entre ses jambes, et elle n'avait pas du tout besoin que je la lèche pour être prête, mais j'en avais envie. Je voulais posséder chaque centimètre d'elle, effacer le souvenir de ceux qu'elle avait pu connaître pendant notre séparation. Je fis tourner ma langue sur son clitoris plusieurs fois, la faisant frissonner et gémir. Je voulais la faire jouir,

lui faire hurler mon nom, mais je voulais aussi la sentir serrer ma queue au moment de l'orgasme.

Dès que j'éloignai ma bouche, elle tira brutalement mon tee-shirt par-dessus ma tête. Elle s'y agrippa avec les ongles, griffant ma peau. Elle s'attaqua ensuite à mon jean, secouant la tête avec impatience. Elle parvint enfin à le baisser, ainsi que mon boxer.

Elle fixa ma queue du regard sans la moindre honte, comme si c'était la chose la plus excitante qu'elle ait jamais vue. Elle se lécha les lèvres et gémit comme si je m'étais déjà enfoui en elle.

— Putain... Prends-moi.

Elle m'attira au-dessus d'elle et écarta les jambes pour me faire de la place.

Je savais qu'elle avait envie de moi, mais je ne l'avais jamais vue me regarder comme ça. Après m'être positionné et appuyé sur les mains, j'orientai mon gland enflé vers l'entrée de son vagin, puis je poussai.

Si humide...

Et si étroite.

En fait, elle était si étroite que je devais progresser lentement.

Nous n'avions pas discuté de nos partenaires respectifs et de maladies transmissibles. Cela n'avait pas d'importance en cet instant : rien ne nous empêcherait d'être ensemble.

Elle griffa mon torse tout en me serrant en elle.

— Oui... Oui... Oui...

Elle leva les yeux vers moi, la bouche ouverte et gémissante.

— Putain... Oui.

Ma queue lui avait manqué autant que la baiser m'avait manqué.

Je continuai de m'enfoncer, me réappropriant sa chatte. Je ne me rappelais pas qu'elle ait été si étroite. La première fois que je l'avais baisée, j'avais eu l'impression de déflorer une vierge mais, après ça, sa chatte s'était habituée à mon gabarit. Maintenant, je devais tout recommencer. Cela ne

pouvait signifier qu'une chose.

Elle n'avait baisé personne.

Cela n'avait pas d'importance à mes yeux qu'elle ait eu d'autres partenaires. Elle avait toujours été mienne, même si un autre homme avait profité de son corps. J'effacerais son souvenir. Avec moi, elle oublierait jusqu'à son nom.

Je m'enfonçai jusqu'à heurter son col.

— Griffin ! s'écria-t-elle en nouant ses chevilles sur mes reins, plantant ses talons dans mes fesses tout en m'attirant en elle.

Elle me griffa le dos, marquant ma peau. Je sentis son entrejambe palpiter, et son vagin me serra tel un serpent étouffant sa proie.

— Oh là là...

Elle me regarda droit dans les yeux, jouissant sur ma queue et l'inondant de ses jus. Nous ne bougions même pas. Immobiles, nous absorbions chacun le désir de l'autre. J'aurais pu commencer à me déhancher, mais il était beaucoup plus agréable de la regarder jouir à peine une seconde après que je l'eus pénétrée.

Son orgasme parut durer des heures. Elle continua de se cramponner à mon dos, son beau visage déformé par une grimace de plaisir que je n'oublierais jamais. Elle se tortillait d'excitation. Le simple fait de sentir ma queue en elle l'avait fait jouir.

J'attendis qu'elle ait fini, que ses cris se taisent.

La vague de plaisir passa lentement, mais ses yeux restèrent fixés sur moi. Elle relâcha son étreinte sur mon dos et me dévisagea tout en reprenant son souffle. Il n'y avait aucune honte dans son regard, aucune excuse d'avoir joui sans m'attendre.

Et c'était comme ça que je l'aimais – comme une femme qui vivait sans regrets.

Ma queue trempée, je commençai à me déhancher en elle. Je glissai facilement dans son tunnel lubrifié par ses jus et sa chair humide. Cela faisait

si longtemps que j'avais oublié à quel point sa chatte était incroyable. Quand nous étions seuls, comme ça, peau contre peau, c'était une expérience à nulle autre pareille. Je sentais toujours l'étroitesse de sa chatte, ainsi que son cœur battant, son âme et les innombrables émotions qui tourbillonnaient dans son corps. Nous étions liés à un niveau primal, comme pouvaient l'être un homme et une femme. Je la regardai dans les yeux tout en me déhanchant en elle, lui faisant l'amour à un rythme lent mais régulier.

— Griffin..., souffla-t-elle contre ma bouche, son souffle lourd de désir. Je t'aime... tant.

Je ne m'arrêtai pas, ne cessai pas de l'enfoncer dans le matelas sous mon poids. Je bandais plus fort que je ne l'avais fait ces trois derniers mois. Ma libido avait souffert de mon état dépressif. Même les photos que j'avais gardées d'elle ne m'avaient pas apporté autant de plaisir.

— Bébé, je t'aime.

Lui dire que je l'aimais m'avait manqué. C'étaient des mots que nous n'avions pas souvent échangés parce que notre amour était évident. Mais leur rareté leur donnait encore plus de sens et de saveur.

— Sentir ta semence en moi me manque, dit-elle en m'attrapant par les fesses et en m'attirant plus profondément en elle à chaque coup de reins. Griffin, j'en ai envie.

Elle écarta les cuisses pour moi afin de me faire de la place.

Je plongeai la main dans ses cheveux, que j'empoignai avec agressivité, tirant fort pour diriger son regard vers moi. Je n'avais couché avec personne d'autre pendant notre séparation, parce que j'avais eu cette idée ridicule que j'allais la retrouver. Je n'avais rien fait, parce que cela n'aurait jamais été aussi bien que ça – aucune femme ne lui serait arrivée à la cheville. Si j'avais baisé une autre femme, c'était Vanessa que j'aurais imaginée sous moi. Je n'aurais pas pu me la sortir de la tête. Si j'avais pu me la représenter mentalement, j'aurais apprécié le sexe. Mais aucune femme ne serait aussi bien que Vanessa, que sa beauté ou que son attitude. Je serrai donc le poing

un peu plus fort, la dominant et la revendiquant comme mienne. Il n’y avait rien que je désirais plus que de lui donner ma queue tous les soirs et de tacher les draps de ma semence. Sa chatte était la seule que je voulais baiser.

— Jouis en moi, supplia-t-elle contre ma bouche.

Je passai les bras derrière ses genoux pour la prendre à un angle plus profond, la pilonnant fort à chaque coup de reins. J’écrasai mon pubis contre son clitoris et fis claquer la tête de lit, la baisant comme elle me l’avait demandé. J’avais envie de décharger ma semence dans cette femme, mais je n’allais pas laisser cela arriver tant qu’elle n’aurait pas joui avec moi.

Elle commença à griffer mon dos, signe que son orgasme approchait. C’était caractéristique dans cette position. Je le savais, parce que je me rappelais tous les détails que des hommes moins scrupuleux auraient oubliés. Je savais comment faire jouir ma femme. Elle blottit son visage contre mon torse et planta les dents dans ma clavicule. Puis elle prit feu, hurlant et griffant en même temps. Elle ondula sous moi, sa chatte comprimant mon sexe. Elle jouit aussi fort que quelques minutes plus tôt – peut-être encore plus fort.

N’y tenant plus, je laissai exploser ma queue. Mon orgasme naquit dans mon bas-ventre, puis frappa mes bourses. Juste avant l’explosion, le plaisir fut si intense que je grognai dans sa bouche. Il était tellement plus agréable de jouir dans ma femme plutôt que dans un mouchoir. Sa chatte étroite était bien mieux que ma main calleuse. Mon gland explosa, et je déchargeai ma semence en elle – plus que je n’en avais jamais produit. Je lui donnai tout ce que j’avais, profondément, les muscles de mon dos contractés sous l’effet du plaisir.

— Putain de bordel de merde !

Une seule femme était capable de me faire ressentir cela, de me paralyser de plaisir. J’empoignais toujours ses cheveux, parce que je n’étais pas prêt à la laisser partir. J’étais satisfait comme je ne l’avais pas été depuis des mois. Ma queue commença immédiatement à ramollir après ce puissant orgasme,

mais je n'en avais pas terminé.

Elle non plus. Elle passa les bras autour de mon cou et noua à nouveau ses chevilles sur mes reins. Ses lèvres s'écrasèrent sur les miennes, et elle m'embrassa comme si c'était la première fois.

— Encore.

VANESSA

JE REVINS LENTEMENT À MOI QUAND LA LUMIÈRE MATINALE ENTRA DANS LA pièce et me caressa la joue. Je sentis le soleil réchauffer mon visage tandis que le reste de mon corps était refroidi par la climatisation.

Les draps étaient doux, et les oreillers l'étaient plus encore. Tout était exactement comme dans mes souvenirs, même dans mon demi-sommeil. C'était le lit dans lequel j'avais dormi si souvent, et mon corps s'en rappelait malgré nos trois mois de séparation.

J'ouvris lentement les yeux et regardai l'homme à mes côtés.

Bones.

Il était bien réveillé, et son regard sévère posé sur moi m'évoquait le canon d'un flingue visant sa cible. Ses cheveux blonds étaient très courts, car il les avait fait couper récemment, et sa barbe était un peu plus épaisse que la nuit dernière. Peu importe la longueur de sa barbe et de ses cheveux, il était toujours l'homme beau et terrifiant dont j'étais tombée amoureuse.

Son épaule était toujours enveloppée d'un bandage épais, et une tache de couleur commençait à apparaître sous la gaze blanche, comme s'il saignait. Je soupirai et m'étirai, me réveillant en paix, comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps.

Son visage était tout près du mien, mais il ne me toucha pas. Ses épaules étaient encore plus larges qu'autrefois. Il n'avait pas pris du poids, mais du

muscle. Ces trois derniers mois, il avait visiblement fait plus de musculation.

La ligne de sa mâchoire était aussi aiguisée qu'un couteau. Il semblait taillé dans la pierre – une statue dédiée à un dieu. Homme de peu de mots, il était aussi fort et silencieux qu'autrefois. C'était comme s'il ne s'était rien passé. Tout était exactement pareil.

Comme si nous n'avions pas perdu trois mois.

J'essayai de ne pas penser aux autres femmes qui avaient défilé dans son lit pendant mon absence. Combien avaient roulé entre ces draps ? Combien avaient hurlé son nom ? Je savais qu'elles n'avaient aucune importance, car il ne les avait pas aimées. J'étais la seule femme qu'il désirait vraiment. Comme s'il ne les avaient jamais connues, il les avait déjà oubliées.

Je les oublierais, moi aussi.

Je sentais encore sa semence couler entre mes cuisses. Je la sentais aussi encore en moi. C'était comme cela que j'avais pris l'habitude de me réveiller. J'avais l'impression de voyager dans le passé.

Je le fixai du regard un long moment, gravant dans ma mémoire son visage, même si j'aurais le privilège de le voir tous les jours pour le restant de ma vie. Je voulais l'absorber en moi pour compenser le temps perdu. J'avais l'impression que le temps avait suspendu son vol depuis qu'il m'était revenu. J'avais ignoré tout le reste – mon téléphone, ma famille... Antonio m'avait appelée plusieurs fois, mais je n'avais pas eu l'occasion de le rappeler. Maintenant que j'étais de nouveau avec Bones, que je partageais son lit et tout le reste avec lui, je n'étais pas certaine de vouloir lui téléphoner. Si je le pouvais, je me contenterais de lui envoyer un message pour lui dire que tout était terminé. Il avait été un vrai gentleman avec moi mais, depuis que j'avais retrouvé l'homme que je voulais vraiment, c'était comme s'il n'existait plus. Je me sentais horrible de penser ça.

Mais c'était vrai.

Bones continuait de me fixer du regard sans ciller. Son torse musclé se soulevait au rythme de sa respiration, et le matelas ployait sous son poids. Au

lieu de me toucher ou de me couvrir de baisers, il m'examinait comme un tableau plutôt qu'une personne.

Mais son regard était si intime que j'avais l'impression qu'il me touchait de partout.

Quand il parla, sa voix était profonde, comme un puits sans fond.

— Bonjour, bébé.

J'avais pris l'habitude de porter ce surnom comme une couverture, de m'y envelopper avec joie. Ce mot doux m'avait tenu chaud pendant les nuits froides et avait soulagé ma solitude.

— J'adore quand tu m'appelles comme ça... Ça m'avait manqué.

Il ne cilla même pas.

— Il ne te manquera plus jamais.

— Même maintenant, tu me manques...

Il s'immobilisa, soutenant mon regard quelques secondes, avant d'enrouler son gros bras autour de ma taille et de m'attirer contre lui. Il me tira sans effort, écrasant mes seins contre son torse et passant ma jambe par-dessus sa hanche. Il me fit rouler sur le dos et se positionna au-dessus de moi, sa queue déjà en érection depuis un moment.

Je regardai à nouveau son épaule, voyant la tache s'étendre à travers la gaze.

— Tu saignes...

Je le repoussai sur le dos et chevauchai ses hanches. Il posa la tête sur l'oreiller, ses larges épaules prenant presque toute la place dans le lit.

— Laisse-moi faire.

Il empoigna mes hanches avant de serrer mes seins.

— Je vais bien. Mais mon bébé peut me chevaucher quand elle en a envie.

APRÈS AVOIR CHANGÉ SON PANSEMENT, j'allai à la douche. Sa salle de bain était exactement comme dans mes souvenirs, des flacons de shampoing sur l'étagère au savon qu'il utilisait chaque matin. Il avait toujours le même tapis de bain par terre, devant la douche, et tout était organisé de la même façon.

Quand j'ouvris le tiroir, j'y retrouvai certaines de mes affaires, comme mon rasoir, ma brosse à dents et de l'eye-liner. Je les fixai du regard un moment avant de refermer le tiroir et d'utiliser plutôt sa brosse à dents. Je me séchai les cheveux et mis un peu d'eye-liner, puis enfilai un de ses tee-shirts. Quelques-unes de mes affaires traînaient encore, mais je préférais les siennes.

J'entrai dans le salon et le trouvai assis sur le canapé, en jogging mais torse nu, exhibant ses formidables pectoraux. Il était une force de la nature, une combinaison de muscles épais formant une muraille impénétrable. Il avait une tasse de café devant lui, et la télévision allumée diffusait les informations.

Cela semblait une journée ordinaire. C'était comme si les trois derniers mois étaient passés sans que nous ayons eu besoin d'en parler, comme si ce terrible déchirement n'était jamais arrivé. Nous n'avions changé ni l'un ni l'autre.

Il but une gorgée avant de me parler sans détourner les yeux de l'écran.

— Ton téléphone n'arrête pas de sonner.

— Mon téléphone ?

Je ne me rappelais pas où je l'avais laissé. Une fois entrée dans l'appartement, j'avais tout abandonné. Je n'avais plus pensé qu'à Bones, à réunir nos corps autant que nos âmes. Je n'avais pas baisé depuis si longtemps qu'au moment de la pénétration, j'avais joui violemment, et les muscles de mon dos s'étaient contractés spasmodiquement. J'avais encore des courbatures, surtout après avoir chevauché sa grosse queue pendant quarante-cinq minutes.

Il montra de la tête le petit sac à main que j'avais jeté par terre, la nuit dernière, mais toujours sans me regarder.

Je ramassai mon sac et farfouillai jusqu'à trouver mon téléphone. Il y avait quelques textos de ma mère me disant qu'ils étaient bien rentrés à la maison avec Conway. Mais il y avait aussi quelques messages d'Antonio, ainsi que des appels manqués. Il s'inquiétait pour moi, et je ne pouvais plus attendre quelques jours pour l'appeler. Je devais le faire maintenant.

— Je dois passer un coup de fil.

Bones ne quitta pas la télévision des yeux, même si je ne l'avais jamais vu regarder le journal. Il se contenta de me faire un bref signe de tête.

Je savais qu'il n'était pas très bavard, mais il me regardait toujours, au moins. Il pensait savoir de quoi il s'agissait. Soit il avait regardé mon téléphone, soit il avait deviné.

Merde.

Conway avait dit à Bones que je voyais quelqu'un, donc il devait savoir. Mais il était étrange d'appeler Antonio alors que j'étais toujours ici. Je me dirigeai vers mon ancien atelier, m'attendant à le trouver vide.

Mais il était exactement comme je l'avais laissé.

Le dernier tableau sur lequel j'avais travaillé était toujours là, à moitié achevé.

Il avait tout gardé.

Je m'étais attendue à ce qu'il jette tout, après notre séparation. Bones n'était pas un homme sentimental. Il ne montrait pas ses émotions, parce qu'il n'en ressentait pas, la plupart du temps. Mais il avait tout gardé dans mon atelier, soit parce qu'il n'avait pas supporté de tout jeter, soit parce qu'il avait cru que je reviendrais un jour.

Je repris le contrôle de mes nerfs et composai le numéro.

Antonio décrocha immédiatement.

— Enfin ! Je t'appelle comme un dingue depuis des jours. J'ai vu dans le journal que ton frère avait été agressé par un gang et qu'il était à l'hôpital. Tu n'étais pas chez toi ou dans ta galerie, donc j'ai pensé que tu étais à Milan, mais je ne pouvais pas quitter Florence. Je voulais juste savoir si tu allais

bien.

Je me sentis coupable quand j'entendis l'inquiétude sincère dans sa voix.

— Je suis désolée de ne pas t'avoir rappelé plus tôt. Tout s'est passé si vite, et puis on est tous allés à l'hôpital... C'était un cauchemar.

— Il va s'en remettre ?

— Ouais. Il a quelques côtes fêlées et le visage tuméfié, mais il va s'en remettre.

— Oh, c'est une bonne nouvelle, dit-il en poussant un soupir de soulagement. Et tu vas bien aussi ?

J'allais plus que bien. J'allais mieux que jamais. J'avais perdu la source de mon bonheur, puis je l'avais retrouvée. Depuis que Bones était revenu dans ma vie, je n'avais pas pensé à Antonio une seule fois. Il était devenu une pensée en l'air, même pas un souvenir.

— Je vais bien. Je suis soulagée.

— Moi aussi, dit-il. Je suis désolé d'avoir assailli ton téléphone, mais j'étais inquiet.

— Ne t'excuse pas. Merci de m'avoir demandé des nouvelles.

— Alors... Quand est-ce que tu vas rentrer ? Tu me manques.

Comme si j'avais reçu un coup de poing dans la figure, je sentis quelque chose se briser en moi. Ces mots vidèrent mes poumons de tout air. Je ne pus lui répondre, pas même pour lui faire plaisir. Ce serait mal – une trahison envers l'homme que j'aimais. Et cela donnerait de faux espoirs à Antonio.

— Écoute...

Je lui racontai tout ce qui s'était passé, mais une version censurée pour taire le passé criminel de ma famille et de Bones.

— On est de nouveau ensemble, maintenant. Je ne veux pas te faire de mal, Antonio, mais je ne veux pas non plus te mentir et te faire croire qu'il y a encore une chance pour nous deux.

Antonio resta silencieux pendant un long moment, digérant le coup qu'il venait d'encaisser. Il venait de recevoir beaucoup d'informations en très peu

de temps. Il était pris de court, et je ne lui en voulais pas d'être bouleversé.

— Je suis désolée...

Il soupira dans le combiné, mais resta muet.

— Antonio...

— Je comprends, Vanessa. On ne choisit pas qui on aime. Parfois, c'est hors de notre contrôle. Mais je pense vraiment qu'il y a quelque chose entre nous. La manière dont on s'est acheté nos tableaux... Le lien qui nous unit. Je ne suis pas fâché qu'un autre homme m'ait volé une fille. Mais je suis triste de te perdre... Parce que je crois que nous avons quelque chose de spécial, quelque chose que tu n'as pas avec cet homme.

— Je sais... Mais je l'aime. Nous n'avons rien en commun. Notre relation demande beaucoup de travail. La plupart du temps, il est obstiné et agressif. Mais... je l'aime tant. Si je t'avais rencontré en premier, je suis sûre qu'on aurait été heureux ensemble et qu'on se serait mariés. Mais... je suis tombée amoureuse de cet homme, et notre amour est si fort qu'il ne tremblera jamais.

Antonio resta silencieux un long moment, acceptant ce deuxième coup en silence.

— Dans ce cas, il n'y a rien d'autre à dire.

— Non...

— Bonne chance, Vanessa.

— Toi aussi...

Je voulus en dire plus, terminer notre dernière conversation sur une note positive. Antonio était un homme bon et il ne méritait pas ce chagrin d'amour. Mais si je ne me montrais pas froide et distante, ce serait encore plus difficile pour lui.

Clic.

Je posai mon téléphone et regardai par la fenêtre, la poitrine serrée par la culpabilité. Pendant un temps, j'avais vraiment ressenti quelque chose pour Antonio – l'adrénaline d'un nouvel amour, l'espoir d'un bel avenir. Quand il

avait touché ma main, j'avais senti de l'électricité. Quand il avait posé son front sur le mien, j'avais senti ce lien entre nous.

Mais maintenant que Bones était de retour... Tout cela ne voulait plus rien dire.

Bones triomphait de tout autre homme.

J'attendis quelques minutes avant de retourner dans le salon. Bones était exactement à l'endroit où je l'avais laissé, seul le niveau du café dans sa tasse avait baissé. Il s'adossa au canapé, son ventre plus plat dans cette position. Un de ses bras pendait du dossier.

Je le fixai du regard un long moment dans l'attente qu'il se tourne vers moi. La situation était gênante, car nous savions tous les deux ce que je venais de faire. Si quelqu'un d'autre m'avait appelée, j'aurais eu cette conversation devant lui. Je n'avais jamais quitté la pièce pour parler à quelqu'un avant.

Il tourna enfin la tête pour croiser mon regard, ses yeux d'un bleu profond plongeant dans les miens. Il ne me posa pas une seule question, ni ne m'accusa de quoi que ce soit. Au bout de plusieurs battements de cœur, il détourna les yeux.

J'envisageai de lui dire tout ce qui s'était passé avec Antonio, mais je ne voulais pas l'entendre me parler de ses conquêtes des trois derniers mois. Il devait avoir baisé plus de femmes que je ne pouvais compter sur mes dix doigts.

— Il voulait avoir de mes nouvelles. Je lui ai dit que c'était fini.

Ce ne serait pas juste que Bones soit fâché, mais je restai où j'étais, me sentant obligée d'expliquer la situation.

— Je ne veux pas que tu...

Bones se leva brusquement – un mètre quatre-vingt-dix de toute-puissance. Il s'approcha de moi, faisant claquer ses plantes de pied sur le parquet. Avec ses épaules larges et son bassin étroit, il formait un triangle parfait. Ses biceps étaient plus épais que ma tête. Il aurait probablement pu

écraser une pastèque entre ses paumes.

Mes lèvres cessèrent de bouger quand il me toisa, plein d'agressivité et d'hostilité.

Il me regarda froidement, la tête légèrement tournée.

— Je te ferai oublier jusqu'à son existence.

Il m'attrapa par le cou et me regarda en face, prenant possession de moi comme à son habitude. Il contrôlait tout mon corps, empoignant mes cheveux pour m'immobiliser. Il avait tout pouvoir sur ma respiration et même sur le battement de mon cœur.

— Tu l'as déjà fait.

Ses yeux se plissèrent, mais s'adoucirent en même temps.

— Les gamins ne comptent pas. Ils ne comptent jamais.

Il me lâcha enfin et me tourna le dos pour entrer dans la cuisine. Tous les muscles de son dos roulèrent sous sa peau à chaque pas.

— Je n'ai pas couché avec lui.

Il cessa de marcher, mais ne se retourna pas.

— Je ne l'ai même pas embrassé...

Il garda les bras le long du corps, et son souffle s'accéléra légèrement. Juste au moment où j'avais l'impression que ce silence durerait une éternité, il reprit sa marche – mettant fin à la conversation comme si elle n'avait jamais eu lieu.

IL ENFONÇA ses grands doigts dans mes fesses, orientant mon bassin de manière à me baiser comme il en avait envie. Il s'assit contre la tête de lit, son regard intense fixé sur mes lèvres. Il me regarda bouger d'avant en arrière, mes seins agités de soubresauts. Il serra les dents et inspira profondément, pétrissant mes fesses à chaque fois que je prenais sa queue en moi.

Ses yeux remontèrent vers les miens, le regard plein de passion, mais aussi d'hostilité. Parfois, quand il me contemplait, l'amour se mêlait à la haine dans son expression. Mais il était comme ça. Ses sentiments pour moi étaient si profonds qu'ils oscillaient toujours entre les deux extrêmes.

Je prenais soin de ne pas toucher son épaule blessée, me cramponnant à l'autre et à son torse pour garder l'équilibre. Mais je ne pouvais m'empêcher de le chevaucher avec vigueur, rattrapant toutes les nuits que j'avais passées seule. Je ne voulais pas seulement baiser. C'était lui que je désirais, et je n'avais pas honte de mes sentiments. Bones me baisait bien. Je ne savais pas si c'était dû à son gabarit, à son assurance ou simplement à sa manière de me regarder. Aucun autre homme ne pouvait me faire ressentir toutes ces choses.

Il posa son visage contre le mien et grogna profondément, sa queue palpitant en moi. Il m'avait déjà fait jouir en frottant son pubis contre mon clitoris et en me fixant de son regard intense, tel un prédateur prêt à se jeter sur sa proie. Maintenant, il allait me faire jouir à nouveau, fidèle à sa promesse de me faire oublier jusqu'à l'existence d'Antonio.

Même si c'était déjà fait.

Sa main se posa sur mes reins, et il s'enfonça en moi, me faisant onduler plus vite et plus fort. Il effleura ma peau avec ses lèvres, me torturant en me refusant un baiser.

— Dans dix secondes, tu vas jouir sur ma queue, bébé. Parce que je te l'ordonne.

Je continuai de chevaucher sa queue, m'empalant sur son membre jusqu'à m'asseoir sur ses bourses. Je posai les mains sur son torse en me déhanchant de plaisir. Son assurance, son autorité, sa manière de me commander si facilement... Tout cela m'excitait. Il était un homme de peu de mots et ne disait jamais rien d'inutile.

Son regard se planta dans le mien – la beauté de ses yeux bleus contrastant avec son air féroce.

— Neuf.

Mes tétons pointèrent quand le compte à rebours commença. Mon corps se prépara à exploser dans une poignée de secondes. Bones était certain qu'il en était capable, et son assurance me faisait fondre au-dessus de lui.

— Huit, dit-il en serrant ma fesse droite avant de lui donner une claque.

Je frissonnai sous l'effet du coup.

— Sept.

Il serra fort mon sein droit avant d'agacer mon téton avec son pouce.

— Six.

Il passa la main dans la vallée de mes seins, glissant sur ma sueur jusqu'à mon nombril.

— Cinq.

Ma chatte commença à se contracter.

Il garda les yeux fixés sur moi, n'ayant pas besoin de surveiller mes gestes.

— Quatre.

Ses doigts roulèrent sur mon clitoris et entre mes replis humides.

Je frémis et plantai mes ongles dans son torse. Mes hanches ne bougeaient plus aussi vite qu'avant, car mon corps recevait des stimuli de toutes parts.

Il pressa son visage contre le mien tandis que ses doigts continuaient d'agacer mon clitoris.

— Trois.

Ses lèvres douces se posèrent sur les miennes, et il m'embrassa, contrôlant ma bouche pendant que ses doigts me manipulaient avec adresse. Il souffla dans mes poumons, puis attira ma lèvre inférieure entre ses dents, qu'il mordilla doucement.

— Deux.

— Griffin...

— Je n'ai pas encore fini.

Il caressa mon clitoris plus fort, les doigts lubrifiés par mes jus. Ses lèvres

étaient presque sur les miennes, mais il ne m’embrassait pas. Il me regardait dans les yeux alors que je me décomposais comme il l’avait prévu.

Mes ongles s’enfoncèrent profondément dans sa peau quand je sentis l’explosion poindre. Je ne m’étais pas sentie si pleine de sa queue depuis des mois. C’était la sensation la plus sensuelle et féminine que j’aie jamais connue – celle de sentir cet homme profondément enfoui en moi. Il m’aimait et me le montrait rien qu’avec son regard. Il ne le disait pas souvent, parce qu’il n’en avait pas besoin. Il me prouvait son amour tous les jours. Il se moquait bien d’Antonio ou de tout autre homme que j’aurais pu connaître. Ils n’étaient rien comparés à lui – et il le savait.

— Un, soufflai-je.

— Non.

Je cessai de me déhancher, alors il me guida avec ses doigts et me caressa plus fort.

— C’est moi, le maître des horloges, pas toi.

— Griffin...

Ma supplique mourut sur mes lèvres, s’échappant en un murmure. Il m’embrassa à nouveau, me donnant sa langue, cette fois. Sa bouche prit d’assaut la mienne, tel un roi prenant possession d’une nouvelle terre. Il me possédait tout entière et il le savait. J’étais sa poupée, et il était mon maître. Sa langue se retira, et il souffla en moi, m’embrassant paresseusement.

Je compris qu’il allait me donner la permission... C’était pour bientôt.

— Un, finit-il par dire.

— Merci...

Obéissante, ma chatte se contracta autour de lui, et le feu se déchaîna dans mon corps. Je m’enflammai, incandescente. La sensation décupla mon orgasme, me faisant ressentir tout le spectre des émotions. Des cris, des gémissements et des mots incohérents s’échappèrent de ma bouche. Je n’avais jamais joui aussi fort, même avec lui. C’était une sensation charnelle, mais presque spirituelle.

— Tu es un homme formidable..., soufflai-je en posant le front contre le sien, les yeux mi-clos, la sueur coulant dans mon dos et entre mes fesses.

C'était si bon que je gravai ce souvenir dans ma mémoire.

Quand je rouvris les yeux, je croisai son regard qui me dévisageait.

Il me fixait d'un air que je ne lui connaissais pas encore – plus agressif.

— Et je suis ton homme.

J'ÉTAIS ALLONGÉE dans notre lit, perdue dans un rêve. Bones était à côté de moi. Cela devait être le milieu de la nuit, et la ville dormait sous les étoiles. La chaleur estivale ne pénétrait pas dans l'appartement, car Bones préférait qu'il fasse un froid glacial.

Je rêvai qu'il ne s'était rien passé, que j'étais dans mon nouvel appartement à Florence. Je dormais seule dans mon lit, entre les draps glacés car Bones n'était pas là pour les réchauffer. Toute l'angoisse de son absence pesait sur ma poitrine, prête à m'entraîner au fond de l'océan. Tout semblait si réel. C'était comme si je l'avais perdu à nouveau. Des sanglots me brûlaient la gorge, et mes yeux se mouillaient de chaudes larmes.

Je tendis le bras en travers du lit, à la chercher de l'homme d'acier à mes côtés. Ma main heurta le mur de briques qu'était son torse. J'ouvris les yeux et le trouvai à mes côtés, exactement à l'endroit où je l'avais laissé en m'endormant.

La panique pulsait encore dans mes veines, comme si cela ne suffisait pas de le voir et de le toucher. Le souvenir de mes nuits solitaires était encore vivace. Le toucher, le sentir, lui faire l'amour... Tout cela n'effacerait pas ma mémoire.

J'inspirai une grande goulée d'air, emplissant enfin mes poumons d'oxygène.

Bones bougea en sentant ma main, puis se redressa sur un coude, sa

silhouette bien définie dans la pénombre. Il me regarda, son visage visible dans le noir. Malgré son air ensommeillé, il ne semblait pas frustré d'avoir été dérangé.

— Bébé, je suis là, dit-il en posant ma main sur son cœur pour me faire sentir son battement profond.

Je sentis la force pulser sous sa peau pendant quelques secondes.

— Comment savais-tu... ?

— Parce que je fais le même cauchemar toutes les nuits, répondit-il en portant ma main à ses lèvres pour en embrasser la paume. C'est pour ça que je te serre contre moi, pour être sûr que c'est bien réel.

Je me rapprochai de lui et passai la jambe sur sa hanche pour sentir sa peau contre celle de ma cuisse. J'entourai son torse musclé de mon bras mais, au lieu de serrer un énorme ours en peluche, j'eus l'impression de serrer contre moi un tronc d'arbre. Je posai la joue contre son sternum, à l'endroit où je pouvais sentir battre son cœur.

Il s'installa confortablement à côté de moi et fit courir ses doigts dans mes cheveux. Pour un monstre, il pouvait me toucher avec beaucoup de délicatesse. Il savait contrôler sa force pour me caresser au lieu de me blesser. Il avait les mains les plus douces – et les lèvres les plus douces – que j'aie jamais connues.

Je ne pourrais pas me rendormir, pas alors que j'étais encore hantée par ce cauchemar. Quand il était parti, je m'étais retrouvée dans un puits sombre du fond duquel je n'avais jamais cru pouvoir m'échapper. Le souvenir de cette angoisse me rappelait à quel point cela avait été difficile – non que je l'aie oublié... Je ne voulais plus jamais ressentir cela. Je ne voulais plus jamais être aussi seule, me demander ce qu'il faisait et s'il pensait à moi. Le sommeil m'échappait, donc je m'étendis contre lui, me répétant que ce cauchemar était terminé pour de bon.

Bones ne se rendormit pas non plus. Son souffle ne devint jamais plus profond, et sa main continua de caresser mes cheveux.

Je me positionnai de manière à lui faire face, ma tête sur l'oreiller à côté de la sienne.

Il passa la main entre mes seins, puis posa les doigts écartés sur mon ventre. Ma taille tenait presque dans sa grande paluche, de ma hanche jusqu'à mes côtes.

J'avais toujours été mince, mais je paraissais minuscule comparée à lui. Il aurait pu me tuer avec une seule main, m'écraser entre ses doigts puissants. Je regardai la faible lumière venant de l'extérieur briller dans ses yeux tandis qu'il me fixait sans ciller. À cette heure de la nuit, ses yeux perdaient leur couleur bleue. Je les voyais presque noirs. La ligne de sa mâchoire, toujours aussi dure, jetait une ombre sur son cou, même s'il faisait sombre dans la pièce. Sa barbe commençait à pousser, parce qu'il ne s'était pas rasé depuis que nous étions rentrés. Nous avons passé presque tout notre temps au lit, à réapprendre chacun le corps de l'autre. Aucun membre de ma famille ne m'avait appelée, et je leur en étais reconnaissante, parce que je n'avais envie de parler à personne en ce moment.

Je levai la main vers son épaule pour effleurer le pansement qui recouvrait sa plaie.

— Comment ça va ?

Ses doigts calleux continuèrent de caresser ma peau douce.

— Bien.

Il bougeait à peine la bouche quand il parlait, comme pour économiser ses paroles. Il parlait déjà rarement, mais il semblait encore plus taiseux maintenant. Le simple fait que nous soyons ensemble lui suffisait.

Il avait déjà été blessé, mais jamais handicapé à ce point. La balle l'avait touché à un endroit plus sensible, cette fois, ce qui avait entraîné une hémorragie.

— Si ça n'allait pas, tu me le dirais, pas vrai ?

Il ne changea pas d'expression.

— Je prends ça pour un non.

Je posai la main sur son torse, explorant les muscles de son ventre et de son abdomen. Je fixai du regard ses traits masculins, ciselés comme les reliefs du Grand Canyon. Il y avait tant de petits détails qui m'avaient manqué chez lui, de sa mâchoire à la sensation de sa force sous mes doigts. Son grand cœur m'avait manqué, tout comme sa froideur, et surtout sa manière de me fixer du regard. Plusieurs minutes pouvaient passer sans qu'il cligne des yeux, et il semblait toujours aussi fasciné par moi. Seul un homme aussi puissant que lui pouvait regarder quelqu'un dans les yeux sans jamais les baisser. Il n'avait jamais eu peur de personne, pas même de mon père et de mon oncle.

— Je n'étais jamais tombée si bas, dis-je en baissant les yeux pour ne plus croiser son regard. Je n'avais jamais connu un tel chagrin. Ces trois mois ont été... insupportables. J'ai à peine dormi, à peine mangé. J'ai passé les premières semaines à pleurer comme jamais. Ça restera une période sombre de ma vie. Avant ça, chaque fois qu'il m'était arrivé quelque chose, je m'en étais relevée. Je n'avais jamais versé la moindre larme. Mais, cette fois, c'était trop. Je n'ai pas parlé à mon père pendant longtemps. Je ne supportais même pas de le voir. J'ai pris mes distances avec tout le monde. Même quand ils essayaient de prendre des nouvelles, je ne voulais pas les voir. Mes tableaux ont changé. Je ne peignais plus de paysages vibrants de couleurs. Je ne représentais plus que toi, entouré d'ombres... Je me suis perdue, parce que je ne savais pas qui j'étais sans toi.

Je trouvais toujours du réconfort dans son regard intense, mais je n'étais pas certaine de pouvoir le regarder dans les yeux, maintenant. J'avais avoué un mal profond, et une partie de moi avait honte d'être tombée si bas. J'avais été élevée par une femme forte et j'avais toujours pensé que j'en étais une, moi aussi. Mais quand j'avais perdu l'amour de ma vie... Je m'étais perdue, moi aussi.

Comme il ne répondait pas, je relevai les yeux vers lui.

Sa main remonta vers ma joue.

— Quand j’ai appris que ton frère était en danger, je ne l’ai pas dit à ton père pour te récupérer. Je ne me suis pas battu pour faire mes preuves aux yeux de ton père. Max m’a dit que ce n’était pas mon problème, que les Barsetti m’avaient insulté et qu’ils avaient détruit ma vie. Ils ne méritaient pas mon aide. Ils m’avaient pris la seule chose qui comptait à mes yeux. Si je les laissais mourir, j’aurais plus de chance de te récupérer, quand ils ne seraient plus là pour m’en empêcher.

Je ne voulais pas penser à cela. J’étais bouleversée à l’idée de perdre tous mes proches. Ma famille était tout pour moi. Sans eux, je ne saurais pas ce que cela signifiait d’être une Barsetti.

— Mais je n’ai pas pensé à tout ça. Ta famille était trop importante à tes yeux, encore plus que moi. Si tu les avais perdus, tu n’aurais plus jamais été la même. Tu ne t’en serais jamais remise. Ça t’aurait anéanti, et tu serais devenue une personne différente. C’était tout ce qui m’importait, pas qu’ils vivent ou qu’ils meurent. Ta famille a toujours été cruelle avec moi, mais ça n’a pas pesé quand j’ai pris ma décision. Je me suis battu pour toi – et pour aucune autre raison.

Je sentis une douleur dans ma poitrine – celle de larmes sur le point de couler.

— Ces trois derniers mois sont très flous. J’ai passé le plus clair de mon temps saoul ou au travail. J’avais toujours été du genre déprimé, mais c’est devenu bien pire.

J’étais soulagée qu’il ne me parle pas des femmes qu’il avait ramenées chez lui – ces filles qui n’avaient fait que lui montrer que sa vie n’avait aucun sens.

— Plus j’étais saoul, plus j’étais amer. Je détestais encore plus ta famille qu’avant, et la façon dont ils me jugeaient... Je comprenais qu’ils essayaient de protéger la seule personne innocente de leur famille, mais je trouvais aussi que c’étaient des conneries. Mais quand j’ai su qu’ils étaient en danger... Il fallait que je fasse quelque chose. Mes sentiments pour toi n’avaient pas

changé. L'alcool et ma dépression n'avaient pas effacé les souvenirs sacrés que j'avais de toi. Tu étais la seule belle chose dans ma vie, la seule qui ait pu transformer un monstre en homme. J'ai pris une balle pour ton père – mais c'est plutôt pour toi que je l'ai prise.

Des larmes coulèrent de mes yeux et tombèrent sur l'oreiller. Cette séparation avait été une torture pour nous deux – une torture inutile. Nous aurions dû rester ensemble. Ensemble pour toujours.

— La douleur que tu as ressentie... Je l'ai sentie aussi.

Il parlait de cette horrible expérience, mais sans montrer la moindre émotion. Il l'avait dit avec simplicité, sans l'amertume qu'il avait décrite.

— Ma vie avait déjà été vide de sens, mais elle ne m'avait jamais paru si creuse. Quand tu es partie, je n'ai pas su retrouver mon ancienne vie. Autrefois, je tuais pour gagner ma vie, mais ça ne m'apportait plus aucun plaisir. Plus rien n'avait de sens.

Avec le pouce, il essuya une larme, qui glissa sur sa peau calleuse. Le jour de notre rupture, il avait retenu les siennes. Et quand nous nous étions retrouvés, il m'avait montré une émotion que je ne reverrais probablement jamais. Ce mastodonte n'avait été ému aux larmes que deux fois dans sa vie.

— Ton père m'a dit qu'il ferait n'importe quoi pour moi, qu'il me donnerait tout ce que je voudrais. Il n'y avait qu'une seule chose que je désirais, dit-il en essuyant une autre larme. Tu sais exactement laquelle. Mais tu ne comprends pas ce que ça signifie.

— Qu'est-ce que ça signifie ? murmurai-je.

Il posa le doigt sous mon menton pour m'empêcher de détourner les yeux.

— Que tu es mienne.

— Je t'appartiens. J'ai toujours été à toi.

— Non. Tu n'es pas mon bébé ou ma femme. Tu es ma chose, ma propriété personnelle. Tu es un cadeau de mon ennemi. Ça signifie que je ne te laisserai jamais partir. Tu n'as plus le choix. Si tu veux me quitter un jour, tu ne pourras pas. Si tu tombes amoureuse d'un autre homme, je le tuerai. Tu

es ma chose, bébé. C'est le prix à payer pour mon sacrifice.

Tel le monstre qu'il avait été, il revendiquait ses droits sur moi et jurait de ne plus me laisser partir. J'étais de nouveau sa prisonnière, comme à l'époque où nous avions essayé, en vain, de ne pas tomber amoureux l'un de l'autre.

— Je ne te dis pas ça pour être romantique. Je me comporte comme un barbare, mais je m'en fiche. C'est le prix que ta famille doit payer pour me faire oublier leurs injures et rembourser leur dette envers moi. Et bébé, si tu es déçue, ça m'est égal.

Il posa la main sur ma nuque, qu'il serra doucement entre ses doigts.

Si un homme m'avait dit une chose pareille un an plus tôt, je l'aurais giflé. Mais j'aimais Bones comme il était, avec sa brutalité.

— Je ne vais nulle part, Griffin. C'est avec joie que je serai ta prisonnière... cette fois.

Il serra ma nuque entre ses doigts.

— Je suis content que nous ayons trouvé un terrain d'entente. Tu es sexy quand tu me résistes, mais tu l'es encore plus quand tu cèdes.

— Je ne cède pas, le corrigeai-je. C'est exactement ce que je veux.

Il plongea les doigts dans mes cheveux, qu'il empoigna doucement tout en effleurant mes lèvres avec les siennes. Il ne m'embrassa pas pour me faire languir.

— Bien répondu, bébé.

Il se positionna au-dessus de moi et posa sa bouche sur la mienne.

Il aurait dû reposer son épaule, et j'aurais dû le repousser sur le dos pour le chevaucher, mais toute pensée déserta mon esprit quand son poids m'écrasa et que je sentis sa queue entre mes cuisses. Tout ce que je désirais, en cet instant, c'était qu'il me conquière comme il me l'avait promis.

Il remonta mes cuisses vers ma poitrine et me pénétra en gémissant.

— Tu m'appartiens, dit-il en se déhanchant à un rythme infernal dès le début. Et tu m'appartiendras toujours.

IL ME BAISA dès son réveil. Il n'attendit même pas que je sois, moi aussi, réveillée.

Il me poussa sur le dos, m'écarta les cuisses et me pénétra. Il me plaqua au matelas pour que je ne puisse pas bouger et mouilla mon corps de sa sueur. Il me pilonna fort et vite, me poussant jusqu'à l'orgasme pour pouvoir ensuite me suivre. Puis il se leva et entra dans la douche comme s'il ne s'était rien passé.

Comme s'il ne venait pas de me baiser.

Je me rendormis avec sa semence en moi. Quand je me réveillai une heure plus tard, Bones n'était plus dans la chambre.

J'enfilai son tee-shirt et marchai vers le salon, m'attendant à le trouver assis sur le canapé avec un verre de scotch.

J'avais raison, mais il n'était pas seul. Max était là aussi.

Max était assis à côté de lui et lui examinait l'épaule. Son scotch était posé sur la table, et il portait un jean avec un tee-shirt noir. Il n'avait pas le corps couvert de tatouages comme Bones. Sa peau bronzée était vierge.

— J'ai envoyé Shane sur le terrain. Ça ira. Tu devrais être guéri dans un mois. Tu pourras reprendre à ce moment-là.

Max lui lâcha le bras et cessa d'examiner le bandage blanc qui entourait l'épaule de Bones.

— Max, répondit Bones d'une voix profonde et vibrante de tension, comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose de déplaisant. Tu sais que je ne peux plus participer. Je ne pensais pas que nous aurions besoin d'avoir cette conversation.

Je m'arrêtai devant la table de la cuisine, ne sachant pas si j'étais censée surprendre cette conversation.

Les narines de Max se dilatèrent avec fureur, comme celles de Bones quand il se sentait provoqué.

— Tu plaisantes, j’espère ?

Bones se tourna vers lui avec raideur.

— Est-ce qu’il m’arrive de plaisanter ?

— La première fois que tu as voulu arrêter, c’est parce que son père te l’a demandé. Je te rappelle que tu ne dois plus rien à ce connard.

Les avant-bras posés sur les genoux, Max était si absorbé par leur conversation avec Bones qu’il ne me remarqua pas.

— Premièrement, personne ne me demande rien, dit Bones en vidant le contenu de son verre en une gorgée. Deuxièmement, ne l’appelle pas comme ça.

Max écarquilla les yeux comme des soucoupes.

— Tu le défends ?

— Non. Ne l’appelle pas comme ça, c’est tout, dit-il en se versant un deuxième verre de scotch, qu’il but également. C’est toujours le père de Vanessa, donc garde tes remarques pour toi, par respect pour elle.

Max leva les yeux au ciel.

— Je me suis mis en danger pour sauver ces mecs. On l’a tous fait.

— Non, on l’a fait pour Vanessa.

— Peu importe, siffla-t-il. J’ai risqué ma peau pour ces connards qui te traitent d’ordure. Et maintenant, tu me lâches ? s’énerva-t-il en posant la main sur son torse pour exprimer sa déception.

Puis il baissa les bras, et ses épaules s’affaissèrent d’un air vaincu.

— Tu ne peux pas faire ça. On est une équipe de quatre. On doit rester quatre.

— Tu peux me remplacer. N’importe qui accepterait le boulot.

— Mais je ne fais pas confiance à n’importe qui. Tu ne peux pas nous tourner le dos comme ça.

Bones se massa les phalanges, le souffle accéléré par la colère.

— Je ne te tourne pas le dos. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là. Je risquerai ma peau pour sauver quelqu’un que tu aimes – sans hésiter. Mais

ce n'est pas ce que tu me demandes. Tu me demandes de continuer à tuer des cibles pour du fric.

— Tu aimes tuer et tu aimes le fric, dit Max en regardant son ami d'un air incrédule, comme s'il le voyait pour la première fois. Allez, mon pote. Ne la laisse pas te mener par le bout du nez.

— Elle ne m'a rien demandé, dit-il en baissant le ton, sans doute par crainte de me réveiller. Elle ne me l'a jamais demandé. Et Crow ne me le demanderait pas non plus, pas après ce que j'ai fait pour lui. Je le fais volontairement. C'est ce que je veux.

— Pour faire quoi ? s'étonna Max. Qu'est-ce que tu vas faire à la place ? Rester assis à rien foutre et t'engraisser ?

Bones ne réagit pas. Max devait être la seule personne qui puisse lui parler si franchement.

— Regarde ce qui est arrivé à Conway, rétorqua Bones. Il s'est retrouvé mêlé à des affaires louches. Et ce n'est pas juste lui qui était visé, mais aussi sa femme enceinte. Ça ne me dérange pas de risquer ma vie tous les jours. Mais je ne peux pas mettre Vanessa en danger, dit-il en baissant les yeux, ému. Je ne peux pas...

Sa voix mourut sur ses lèvres.

Max détourna les yeux, les épaules basses.

— Chaque fois que je pars, c'est dur pour elle, poursuivit Bones d'une voix plus douce. Je ne peux pas continuer à lui faire subir ça, surtout alors que je n'ai pas besoin d'argent. J'ai vécu sans elle... et nous savons tous les deux l'effet que ça m'a fait.

Max se retourna vers Bones, le regard plein de compassion.

Je me demandai à quoi il faisait référence.

— Réfléchis-y encore un peu, dit Max. Même si tu décides de partir, j'ai besoin de toi pour deux ou trois choses. Tu ne peux pas te défiler.

Après une longue pause, Bones hocha enfin la tête.

— D'accord.

Max lui tapota le dos.

— La douleur, ça va ?

— Je n'ai pas mal.

Il pointa du doigt l'épaule de Bones.

— Je parlais de ta blessure.

— Je viens de te le dire : je n'ai pas mal.

Max lui adressa un regard incrédule, comme s'il n'en croyait pas un mot.

— Ce n'est pas grave d'avoir mal, mon pote. Je sais que tu as souvent été blessé, mais c'est normal de souffrir.

Il secoua légèrement la tête.

— Vanessa est mon antidouleur. Et elle est puissante.

APRÈS LE DÉPART DE MAX, je retournai dans le salon en faisant semblant de me réveiller.

Bones était assis sur le canapé, devant un verre et une bouteille de scotch. Ses genoux étaient écartés, et son torse ciselé semblait dur comme la pierre, même au repos. Il tourna légèrement la tête vers moi, me saluant à peine.

— Tu as bien dormi ?

— Oui. Jusqu'à ce que tu me baises pour me réveiller.

Il se retourna vers la télévision.

— Tu te plains ?

Je croisai les bras sur ma poitrine et le dévisageai. Je ne portais qu'un de ses tee-shirts trop larges.

— Non. Et je me suis rendormie après.

— Tu es déçue que je ne sois pas venu te réveiller de la même façon une deuxième fois ? demanda-t-il en esquissant un sourire du coin de la bouche.

Son arrogance n'avait pas changé. Il adorait avoir le dernier mot pour me faire enrager.

Je regardai la bouteille de scotch sur la table.

— Tu bois trop.

— Non.

— Il n'est que onze heures du matin.

— Et je commence à neuf heures, d'habitude. Je fais des progrès.

Je marchai vers la table basse et m'emparai de la bouteille à moitié vide.

— Je me fiche que tu boives. Mais tu prends des médicaments. Tu ne devrais pas boire de l'alcool en même temps.

— On m'a déjà tiré dessus treize fois, rétorqua-t-il en se retournant vers la télévision. Et je n'avais jamais pris de médicaments. Crois-moi, ce n'est pas grave, si je bois.

— Si, c'est grave.

Je lui confisquai la bouteille et la ramenai dans la cuisine.

Il ne se retourna pas vers moi.

— Pas d'alcool pendant les prochaines semaines.

Il ne protesta même pas.

Je retournai vers le canapé, étonnée par son silence. Je m'arrêtai devant lui et le dévisageai, enveloppée dans son tee-shirt trop grand.

Au bout de quelques minutes de silence, il m'attrapa par le poignet et me tira sur ses genoux. Il fit passer ma jambe autour de sa taille et me força à le chevaucher. Quand il ondula des hanches, je sentis sa queue en érection.

— Je pensais que tu serais fâché, pas excité.

— Qu'est-ce qui te dit que je ne suis pas fâché ? demanda-t-il en empoignant les cheveux sur ma nuque pour m'immobiliser. C'est quand j'étais furieux contre toi que je t'ai le plus désirée.

Il appuya son visage contre le mien, passant l'autre bras autour de ma taille pour me forcer à frotter mon clitoris contre son membre.

— Je suis sûr que tu t'en souviens.

Quand je lui avais tiré dessus, près du lac de Garde.

— Je boirai quand j'aurai envie de boire. Tu peux me confisquer ma

gnôle, mais ça ne m'arrêtera pas. Je te baiseraï quand j'en aurai envie, même si tu es en train de dormir. Je fais ce que je veux quand j'en ai envie, alors ne perds pas ton temps.

Je penchai la tête sur le côté, le défiant du regard, les paupières plissées.

— Vraiment ?

— Vraiment, répondit-il en frottant son nez contre le mien.

— Je suis censée prendre soin de toi. Le médecin a dit : « pas d'alcool » – donc tu n'en auras pas.

— Crois-moi, ça ira.

— Tu *penses* que ça ira.

Il me tira les cheveux, prenant le contrôle.

— Je sais très bien ce que je fais, bébé. Quelques verres ne changeront rien, comparés à tout ce que j'ai bu quand tu étais partie. Je connais mes limites parce que je les ai franchies. J'ai appris les conséquences de mes actes de la pire façon... Alors arrête.

Mes mains glissèrent sur son torse tandis que mes yeux restaient rivés dans les siens. Je repensai à sa conversation avec Max et aux paroles subtiles qu'ils avaient échangées. Quelque chose me souffla que tout était lié.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il me fixa d'un air têtü.

— Peu importe.

— Moi, ça m'importe.

Il planta des baisers au coin de ma bouche, puis le long de ma mâchoire. Lentement, il contourna mon oreille et descendit au creux de mon cou. Ses baisers se firent plus agressifs quand il atteignit ma gorge. Il lécha ma peau avec sa langue et serra plus fort mes cheveux. Il me changeait les idées en m'embrassant, et je n'avais pas honte de reconnaître que sa tactique fonctionnait.

— Je sais que ta chatte a encore faim.

— Tu as raison, dis-je en me laissant emporter par la passion. Je crois

qu'elle crie famine.

NOUS NOUS RETROUVÂMES de nouveau au lit, les draps repoussés au niveau de la taille. Bones jouait avec mes cheveux et m'embrassait sans raison. Son étreinte était lente et passionnelle, si pleine de désir et d'amour. Enfin, il se dégagea pour me dévisager avec son habituelle intensité.

Je caressai son pansement à l'épaule du bout des doigts.

— Promets-moi que tu ne boiras plus tant que tu ne seras pas guéri.

Ce n'était pas négociable. Je voulais qu'il aille mieux, que rien ne vienne perturber sa convalescence. Il était toujours aussi fort mais, s'il ne réduisait pas sa consommation d'alcool, son corps aurait du mal à s'en remettre. Je ne demandais jamais rien à Bones, parce que je savais qu'il n'était pas du genre à se laisser commander, même s'il était fou amoureux de moi.

Il fouilla mon regard avec le sien.

— Tu as dit que j'étais ton antidouleur. Alors pourquoi as-tu besoin de boire ? demandai-je en effleurant son torse et sa gorge avec les doigts.

J'adorais sa taille et sa force – la manière dont il pouvait écraser n'importe quoi à mains nues.

— Tu écoutais aux portes, dit-il en plissant les yeux.

Je ne m'étais pas rendu compte que je me trahissais quand les mots avaient franchi mes lèvres. Mais c'était un si joli compliment que je me moquais qu'il sache que je l'avais entendu.

— Oui.

— Alors tu sais ce que Max m'a dit à propos du boulot.

— Oui, acquiesçai-je en continuant de caresser ses muscles durs comme la pierre.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu le sais déjà, répondis-je en posant la main sur sa joue. Je viens de te

retrouver. Je ne veux pas te perdre à nouveau... En fait, je ne veux plus jamais te perdre.

Je voulais passer le restant de mes jours avec cet homme – chaque minute de la journée et de la nuit.

— J’ai toujours su que j’avais envie de me marier et de passer ma vie avec une seule personne. Quand j’étais plus jeune, j’ai eu plusieurs petits amis qui ne m’ont pas comblée, et j’ai compris que je voulais être la femme d’un seul homme. Et je n’ai pas honte de dire que tu es cet homme. Je ne veux plus jamais te laisser m’échapper. Je ne veux plus jamais dormir seule. Je ne veux plus qu’on soit séparés... pas même par la mort. Je veux qu’on vive une vie tranquille et ennuyeuse – la vie que mon père adore tant.

Il écouta chaque mot d’un air aussi sévère qu’à son habitude.

— Je ne peux pas laisser Max en plan. Je dois d’abord terminer ce que j’ai commencé.

Je ne voulais pas qu’il retourne sur le terrain. Je voulais qu’il arrête pour de bon mais, après ce que ses amis avaient fait pour ma famille, j’aurais été égoïste de lui demander ça.

— Je comprends.

— Mais quand ce sera fini... j’arrêterai.

Les chaînes imaginaires autour de ma poitrine se relâchèrent enfin, et un profond soulagement m’envahit. Bientôt, je n’aurais plus à m’inquiéter qu’on cherche à le tuer. Nous vivrions une vie paisible à Florence, où nous nous fondrions dans le paysage et la foule.

— Merci.

— Je vais devoir trouver autre chose à faire. Je ne sais pas encore quoi.

— Tu pourrais m’aider à la galerie.

Il secoua la tête.

— C’est ton truc, bébé. J’ai besoin d’avoir quelque chose à moi.

— Quelque chose de sûr, j’espère.

Il esquissa un sourire du coin de la bouche.

— Pas trop sûr quand même. Je ne voudrais pas m’ennuyer !

Je savais qu’il plaisantait, donc je ne répondis pas.

— Alors qu’est-ce qu’on fait, maintenant ?

Il roula sur le dos et fixa le plafond du regard, son corps immense se soulevant au rythme de sa respiration.

— Je me suis dit que j’allais vendre cet appartement.

— Tu es sûr de toi ?

Il hocha légèrement la tête.

— Je n’en ai plus besoin. Si nous vivons à Florence, on ne reviendra pas ici. Et toute ta famille habite à Florence, maintenant, à part Carter.

— Ouais... Mais on devrait garder la maison du lac de Garde.

Il se tourna vers moi.

— Elle te plaît ?

— Ouais. On pourrait y passer l’hiver.

Nous nous prélasserions au coin du feu en regardant tomber la neige par la fenêtre, et nous nous calfeutrerions dans son grand manoir au milieu des montagnes. Je n’aimais pas l’idée d’être isolée, mais je savais que cette relation nécessiterait de faire des compromis.

— Ça me plairait.

— Mon appartement à Florence est bien, mais je ne suis pas sûre qu’on aura assez de place.

— Non, on aura besoin d’un endroit plus grand. Moi, j’ai besoin d’espace.

— Pourquoi ? demandai-je d’un ton joueur. On est toujours collés l’un à l’autre.

— Une salle de sport. Un endroit pour mon arsenal. Toutes mes bouteilles de scotch.

Je gloussai.

— Ouais, on aura besoin d’un endroit plus grand. Mais ça ira pour le moment, dis-je en me blottissant contre lui et en passant ma jambe entre les

siennes.

Il se tourna vers moi et effleura mes cheveux avec ses lèvres, sa barbe rêche contre ma peau douce.

— Tu penses que tu pourras faire le trajet demain ?

— Bébé, je vais bien depuis que je suis sorti de l'hôpital. Je ne te l'ai pas dit parce que je voulais te garder pour moi tout seul dans ma prison.

— Ta prison ? La porte d'entrée n'est pas verrouillée.

— Je n'ai jamais fermé les portes à clé pour te garder prisonnière. Je n'en ai jamais eu besoin, dit-il en passant les lèvres sur mon front. Je n'ai besoin que de mes mains sur ton corps. Ce sont les chaînes qui te retiennent à moi.

MAX SORTIT de l'ascenseur avec ses manches retroussées.

— J'ai fait entrer ce que j'ai pu dans le coffre. Autre chose ?

— Il va juste emporter quelques armes en plus, répondis-je en levant les yeux au ciel. On dirait qu'il prépare une guerre.

— Les hommes comme nous ne savent jamais quand la prochaine guerre va commencer. On préfère être prêts.

Max était venu nous aider à charger nos affaires dans le nouveau van. Bones prétendait qu'il pouvait tout faire lui-même, mais je ne le laisserais pas faire. Son épaule était en train de guérir, et je ne voulais pas qu'il se fasse une nouvelle déchirure.

Max croisa les bras sur son torse, puis jeta un coup d'œil dans le couloir.

— Je n'arrive pas à croire que sa femme voyage plus léger que lui. C'est pathétique, si tu veux mon avis.

— Ouais, mais je n'emporte que des robes d'été et du matériel de peinture. Il emporte des flingues et des munitions.

Il sourit.

— C'est vrai.

Je n'avais pas remercié Max pour ce qu'il avait fait, et c'était l'occasion idéale.

— Merci d'avoir sauvé mon frère. Ça compte beaucoup pour moi.

Il baissa aussitôt les yeux, gêné par l'intimité de la conversation.

— Tu es très importante aux yeux de Bones... et donc à nos yeux aussi.

— C'est gentil de dire ça. S'il y a quelque chose que je peux faire pour toi...

Il leva la main pour me faire taire.

— Tu ne me dois rien, chérie.

Il baissa le bras et glissa la main dans sa poche. Puis il jeta un nouveau coup d'œil dans le couloir.

— Magne-toi, connard ! Tu penses que j'ai rien d'autre à foutre ?

— Ferme ta gueule, connard, hurla Bones en réponse, sa voix se répercutant sur les murs. Ouais, t'as rien d'autre à foutre.

Max se tourna vers moi en levant les yeux au ciel.

— Je lui ai sauvé la vie deux fois, et c'est comme ça qu'il me remercie ?

— Il est un peu têtu, répondis-je en souriant.

Il haussa un sourcil.

— D'accord, il est très têtu.

— J'aime mieux ça.

Il baissa les yeux vers la belle montre qu'il portait au poignet avant de les relever vers moi.

— Alors, Florence ?

— Ouais, je pense qu'on va passer le plus clair de notre temps là-bas.

J'étais certaine que Max ne se réjouissait pas d'être séparé de son meilleur ami.

— Je suis soulagé que Bones ait retrouvé son état normal. Je n'aimais pas ce qu'il était devenu... Et lui non plus.

La mélancolie dans la voix de Max me toucha. Il parlait à voix basse, comme si Bones pouvait surprendre notre conversation.

— Il est heureux, et je le préfère comme ça.

C'était mal de manipuler Max pour en apprendre plus sur ce qui s'était passé, mais Bones me gardait volontairement dans l'ignorance.

— Bones m'a dit qu'il avait déjà trop bu et qu'il avait retenu la leçon...
Qu'est-ce qui s'est passé ?

Max eut l'air hésitant.

— Il ne te l'a pas dit ?

— Non. Il ne veut pas que je le sache, ce qui ne lui ressemble pas. Il me dit tout, d'habitude.

— Je pense qu'il est gêné.

— Bones ? demandai-je d'un ton incrédule. Il n'est jamais gêné.

— Dans ce cas, il a honte.

Je me rapprochai pour que nous puissions nous murmurer des secrets.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Max ?

Il jeta un coup d'œil dans le couloir pour voir où se trouvait Bones.

— Je te le dis uniquement pour que tu comprennes qu'il était au plus mal. Il n'a pas fait comme s'il ne s'était rien passé. Alors quand tu retrouveras ta famille, assure-toi que Bones reçoive le respect qu'il mérite.

— Bien sûr.

Je ne laisserais jamais ma famille le traiter d'ordure à nouveau.

— Quand tu es partie, il est resté chez lui et il a évité tout le monde. Il n'est pas sorti une seule fois. Il a beaucoup bu. Environ un mois après votre rupture, le problème s'est aggravé. Il a failli s'intoxiquer et il a eu un accident de voiture : il a explosé son van sur un poteau. Il a été emmené à l'hôpital. Il était bien amoché, mais il a eu de la chance.

Je portai immédiatement ma main à ma bouche, puis la fis glisser le long de mon cou pour me masser la nuque, soudain tendue. Un hoquet m'échappa, et ma poitrine se souleva au rythme de mon souffle erratique.

— Non...

— Il est resté sobre pendant quelque temps, jusqu'à être certain de

pouvoir se contrôler. Mais ces trois mois ont été vraiment difficiles pour lui. Il a beaucoup travaillé, parce que c'était la seule chose qui lui changeait les idées. Mais il buvait dès qu'il rentrait chez lui. Il ne fréquentait pas de filles, donc il n'avait aucun moyen de se distraire.

J'avais imaginé Bones avec toutes les femmes qui avaient dormi dans son lit après mon départ. Quand j'avais touché les draps, une partie de moi s'était demandé combien d'autres corps s'étaient couchés au même endroit. J'avais essayé de ne pas y penser, parce que je savais que Bones avait le droit de faire ce qu'il voulait, mais cette idée m'avait fait souffrir malgré tout. Cette révélation apaisa les douleurs acides dans mon ventre.

— Que veux-tu dire ? Il n'y a pas eu de filles ?

— Je veux dire ce que j'ai dit, répondit Max. Il n'a couché avec personne pendant votre séparation.

Je ne pus retenir ma surprise. Un soulagement immense me submergea, inondant mes veines tel une rivière.

— Il ne te l'avait pas dit non plus ?

Je secouai la tête.

— Je ne lui ai pas demandé. Je ne voulais pas savoir.

— Eh bien, tu sais, maintenant. Au bout de trois mois, il a dit qu'il avait besoin de se convaincre que tout était terminé, alors il est allé à Florence pour te voir. J'ai essayé de l'en dissuader, je lui ai dit que c'était une idée idiote, mais il y est allé quand même. Une partie de lui espérait que tu aurais convaincu ton père de l'accepter. Il avait du mal à accepter que ce ne soit pas le cas.

J'étais suspendue à ses lèvres.

— Il y est allé ?

Max hocha la tête.

— Il s'est garé en face de ta galerie et il t'a vue avec ton petit ami.

Il ne me regardait pas d'un air accusateur, mais il ne semblait pas non plus compréhensif.

— Oh non...

— Il vous a vus vous tenir la main en admirant tes tableaux. Puis il est parti et il est revenu ici.

— Non...

Je couvris mon visage avec mes deux mains, humiliée que Bones ait su ce qui s'était passé avec Antonio. Il nous avait vus ensemble et il avait dû tirer la mauvaise conclusion – que j'étais tombée amoureuse d'un autre homme et que j'avais couché avec lui. Je dégageai mon visage et me raidis.

— Attends... Il m'a vue avec quelqu'un d'autre, mais il a quand même aidé ma famille ? demandai-je en regardant Max avec incrédulité, n'en croyant pas mes oreilles. Après tout ce que ma famille lui a fait ? Après m'avoir vue avec un autre homme ?

Il haussa les épaules.

— Je lui ai dit la même chose, mais ça n'a eu aucun effet. Il n'a pensé qu'à toi.

Je fis courir mes doigts dans mes cheveux sans quitter Max des yeux. Je le regardais sans le voir, le sentant à peine me dévisager à son tour. Juste au moment où j'avais senti que j'étais heureuse, on m'avait arraché mon bonheur. Bones m'avait toujours aimée. Il m'avait aimée comme personne d'autre ne l'avait fait. Mon père m'avait dit qu'il voulait que je sois avec un homme qui m'aimait plus... Et Bones avait toujours été cette personne. Cette séparation n'aurait jamais dû arriver.

Nous aurions dû rester ensemble.

— Je ne veux pas être grossière, Max, mais tu peux nous laisser ?

Il sourit, puis me fit un clin d'œil.

— Pigé.

Il se dirigea vers l'ascenseur, puis disparut.

Je marchai dans le couloir, le cœur battant aussi fort que la première fois que j'avais vu Bones dans sa chambre d'hôpital. Je n'avais jamais douté de mon amour pour lui, et je savais qu'il n'avait jamais douté de son amour pour

moi. Antonio me convenait mieux, et Bones était le pire mari que j'aurais pu choisir, mais cela n'avait pas d'importance. Je l'aimais de tout mon cœur. Je voulais passer le reste de ma vie avec lui, et je ne laisserais personne nous séparer une deuxième fois.

J'entrai dans son bureau et le vis en train de ranger ses fusils dans un étui. Il portait un tee-shirt et un jean noirs, et la couleur sombre faisait ressortir sa peau claire. Il referma l'étui et le verrouilla avant de relever les yeux vers moi. Il parut sur le point de parler, mais se ravisa quand il vit ma tête. Il eut soudain l'air sévère et me regarda avec intensité, dans l'attente que je prenne la parole. Il ne savait pas du tout ce qui avait bien pu provoquer une telle réaction chez moi, mais il avait compris qu'il s'était passé quelque chose.

Il baissa les bras et me dévisagea.

Mes yeux se remplirent de larmes que je n'avais jamais voulu verser. Ma vue se brouilla. Je n'avais aucune raison de pleurer. Au contraire, j'aurais dû être heureuse. Mais Bones ne cessait de me surprendre et de me bouleverser. Il avait été le premier à m'avouer son amour, et il l'avait fait sans la moindre hésitation et sans honte. Il s'était moqué des conséquences. Il n'avait pas pensé à la colère de ma famille. Il n'avait pas imaginé le flingue de mon père pointé sur sa tempe. Bones était resté à mes côtés – fidèle jusqu'au bout. Son passé n'avait pas d'importance, car il était devenu un homme au cœur noble. Son père avait laissé une plaie béante au sein de ma famille, mais Griffin avait transformé son héritage en gagnant le respect de mon père – ce qui avait semblé impossible.

— Bébé, dit Bones, qui devait en avoir marre de mon silence.

Il était capable de me donner des ordres ou de me poser des questions en ne prononçant que ce mot. Comme nos esprits étaient liés, les mots n'étaient pas nécessaires. Pendant toute notre relation, la communication n'avait pas été son fort, alors nous parlions d'une autre manière.

Je contournai son bureau, lui rendant son regard intense. Puis je m'approchai et glissai les mains sous son tee-shirt pour caresser son ventre

dur. Je me hissai alors sur la pointe des pieds pour lui donner un baiser sur les lèvres. Quand je sentis sa bouche contre la mienne, les larmes commencèrent à couler. Elles roulèrent sur mes joues et sur mes lèvres, et nous en goûtâmes tous les deux le sel.

Il ne passa pas les bras autour de ma taille et ne ferma pas les yeux en m'embrassant, surveillant la moindre de mes réactions.

Je me dégageai et le regardai dans les yeux, incapable de trouver les mots justes pour exprimer mes émotions. J'avais déjà du mal à organiser mes pensées...

— Max m'a tout raconté, dis-je en posant le front contre son menton et en baissant les yeux vers son torse puissant. Il m'a parlé de ton accident...

Il prit une profonde inspiration, visiblement agacé.

— Et il m'a dit que tu n'avais couché avec personne d'autre, ajoutai-je en parcourant avec les doigts les vallées entre ses abdominaux. J'avais peur de te poser la question, parce que je ne voulais pas entendre la réponse.

Bones ne répondit pas, les bras le long du corps.

— Je suis désolée de t'avoir fait tant de mal...

J'étais désolée qu'il m'ait vue avec Antonio – qu'il ait vu quelque chose qui n'existait même pas encore. J'étais désolée que ma famille nous ait séparés. J'étais désolée de ne pas avoir fait plus d'efforts pour que nous restions ensemble.

— Et après tout ce qui s'est passé... même quand tu croyais que j'avais rencontré quelqu'un d'autre... tu as pris une balle pour mon père.

Je pris une grande inspiration avant de relever le menton pour croiser son regard.

Il me fixait des yeux, immense et immobile, tel une statue.

— Tu ne devrais pas être surprise, bébé. Ne sois jamais surprise. Je te protégerai toute ma vie, jusqu'à mon dernier souffle. Je chasserai tes démons chaque nuit. Je te tiendrai chaud pendant les mois d'hiver. Je serai le monstre que tout le monde redoute – mais je serai ton monstre.

— Tu n’es pas un monstre... Tu es un homme bon et merveilleux.

Il essuya une larme avec son pouce.

— Je préfère que ça reste notre secret.

Son pouce glissa alors sur ma lèvre inférieure, l’humectant avec mes pleurs.

— Cette nuit-là, quand tu m’as vue avec Antonio...

— Je me fiche de lui. Il n’était qu’une distraction, un gamin incapable de te faire oublier un homme. Même si tu avais couché avec lui, ça ne ferait aucune différence à mes yeux. Parce qu’il n’est rien comparé à moi. Il n’est rien comparé à nous. Il n’a jamais eu la moindre chance avec toi, parce qu’il n’aurait pas pu effacer mon souvenir. Mais je peux effacer le sien. Juste comme ça, ajouta-t-il en claquant des doigts. Je suis l’homme que tu aimes et je le resterai jusqu’à la fin. Ton corps, ton âme et ton cœur m’appartiennent. J’ai gagné la bataille. J’ai vaincu la famille Barsetti. Ce n’est pas la vengeance dont je rêvais, mais j’ai obtenu un plus beau cadeau : toi. La fille de mon pire ennemi est maintenant à moi. Toutes les blessures, toutes les nuits d’ivresse, toute cette douleur... Ça en valait la peine. Alors ne parle plus du passé. Ne prononce plus le nom de ce gamin devant moi. Ne me rappelle plus combien ces trois derniers mois ont été difficiles. Je ne veux penser qu’à l’avenir... Cet avenir simple et beau dont nous avons toujours rêvé.

CONWAY

LES DOUBLES PORTES DE LA TERRASSE ÉTAIENT OUVERTES, ÉCLAIRANT LA chambre d'une lumière naturelle. Des oiseaux chantaient sur les branches des arbres, autour de la maison, pépiançant gaiement tout en profitant du soleil estival. Une douce brise soufflait, embaumant l'air d'une odeur de raisin et d'oliviers. Ce domaine m'avait toujours semblé si paisible, blotti entre les collines et les vignes. Mes parents avaient pris l'habitude de s'asseoir dehors pour boire du vin pendant que ma sœur et moi faisons nos devoirs dans le salon. Il y avait quelque chose dans cette maison qui me mettait à l'aise et m'apportait un profond sentiment de paix.

Je n'avais pas eu envie de venir, parce que j'avais eu peur d'être un fardeau pour ma famille. Mais, en vérité, je me sentais bien, ici. Avec mon père surveillant la propriété et mon oncle à quelques kilomètres, c'était l'endroit le plus sûr pour Muse et moi.

Comme j'étais incapable de m'occuper de ma femme, cela me rassurait que ma mère puisse l'aider quand elle en avait besoin. J'étais encore alité à cause de mes côtes fêlées, qui prendraient quelques semaines à guérir. Je pouvais bouger, mais cela me provoquait toujours des frissons de douleur. Le pire, c'était quand je montais les escaliers. Je passais donc le plus clair de mon temps en position allongée ou assise. Ma blessure n'empêchait pas ma femme de me chevaucher toutes les nuits, donc j'étais satisfait de ce point de

vue-là. Voir le ventre rond et les seins gonflés de ma femme enceinte alors qu'elle me baisait était délicieusement érotique.

Je pensais même que je préférais son corps comme ça.

J'étais assis dans le lit, mon ordinateur portable sur les cuisses, pendant que Muse lisait un livre sur une chaise. Elle portait une robe d'été en soie blanche, ample de manière à ne pas écraser son ventre. Ses cheveux étaient tirés en arrière, révélant son joli visage, et elle passait régulièrement la main sur son gros ventre pour sentir les coups de pied de notre enfant.

Je posai mon ordinateur sur le côté et la fixai du regard, me demandant si nous allions avoir une fille ou un garçon. Le gynécologue le savait, mais nous n'avions pas voulu qu'il nous le dise. Quand le bébé viendrait au monde, ce serait une surprise.

Je préférerais avoir un garçon, mais pas parce que je voulais un fils pour hériter de mon nom. J'avais vu des hommes relâcher des femmes toute ma vie, et j'avais moi-même été un dragueur invétéré. Je ne voulais pas que ma fille soit la cible de connards. Il était déjà assez difficile d'avoir une sœur si belle.

Ce serait bien pire si c'était ma fille.

Quand Muse remarqua que je la fixais, elle leva les yeux vers moi.

— Tu as besoin de quelque chose ?

— Non.

Si le cadre était paisible, le manque d'activité me rendait de plus en plus nerveux. Mon visage avait beaucoup dégonflé, et les hématomes avaient presque disparu. Deux semaines s'étaient écoulées depuis cette horrible soirée, et Muse faisait encore des cauchemars toutes les nuits.

— Tu me fixes du regard, donc j'ai l'impression que tu as besoin de quelque chose.

— Oui. J'ai besoin de te regarder.

Elle esquissa un doux sourire avant de baisser les yeux vers son livre.

Sa robe et ses cheveux éclairés par le soleil toscan, elle semblait tout droit

sortie d'un tableau de Vanessa.

— Tu es sublime, Muse.

Le rose lui monta aux joues, et elle releva les yeux vers moi, le regard doux.

— Merci, Con...

— Je pourrais te regarder pendant des heures.

Un coup retentit à la porte.

— On peut entrer ? demanda maman.

— Bien sûr, répondit Muse en posant son livre pour aller ouvrir la porte.

J'étais en train de lire, et Conway travaillait sur son ordinateur.

Maman me porta mon déjeuner et posa le plateau sur le lit.

— Lars a préparé du saumon avec du quinoa, une salade et un thé glacé.

Elle positionna le plateau sur mes genoux, puis posa le verre sur la table de nuit.

Chaque fois que ma mère me portait mes repas, je me sentais impuissant. Je n'aimais pas la voir me servir. Elle en avait assez fait quand elle m'avait élevé. C'était à moi de me plier en quatre pour elle, pas le contraire.

— Merci, maman.

Elle examina mon visage comme chaque fois – et comme quand j'avais une fièvre, étant gamin. Elle posa la main sur mon front pour prendre ma température.

Je voulus la repousser et lui dire que c'était ridicule mais, après tout ce qu'elle avait traversé, après avoir vu son fils unique sur un lit d'hôpital avec un visage tuméfié et des côtes cassées, je la laissai faire.

— Je vais bien, maman.

— Je vérifie, c'est tout.

Elle fit courir ses doigts dans mes cheveux en me regardant comme quand j'étais encore petit. Elle ne m'avait pas examiné comme ça depuis longtemps. Elle me traitait comme un adulte, d'habitude, pas comme si j'étais un petit garçon à la santé délicate. Mais dès que j'étais blessé, elle semblait régresser.

— Tu as l’air d’aller mieux, mais je m’inquiète malgré tout. Tu as besoin de quelque chose ? Ce n’est pas encore tout à fait l’heure de prendre ton antidouleur, mais on peut te le donner maintenant si tu veux.

— Non, ça va, répondis-je en lui tapotant le bras.

Maman se tourna enfin vers Sapphire.

— Comment vas-tu, ma chérie ? Tu as besoin de quelque chose ? Tu es prête pour déjeuner ?

— Non, merci, Pearl, répondit-elle. J’ai eu beaucoup de nausées aujourd’hui et je n’ai pas d’appétit.

— Je comprends, dit maman. Mais tu devrais manger quelque chose bientôt.

— Promis, répondit Muse en se frottant le ventre.

Papa entra quand maman s’écarta. Il s’assit au bord du lit, dont le matelas ploya sous son poids. Il était sorti indemne de la bataille, mais sa peine de me voir si amoché était évidente.

— Comment vas-tu, Con ?

— Je vais bien. J’ai juste envie de sortir du lit et de marcher.

— Ça viendra, me rassura papa. En attendant, ta mère et moi sommes ravis de t’avoir parmi nous. Reste aussi longtemps que tu veux.

C’était un endroit agréable, mais j’avais hâte de retourner à la réalité. Baiser ma femme aussi fort que j’en avais envie me manquait. M’occuper d’elle me manquait. Manger sans l’aide de ma mère me manquait.

— Merci, papa. Vous avez été merveilleux.

— Oui, c’est très relaxant, ici, renchérit Muse. Je m’inquiétais pour Conway, et c’est bon de savoir que j’ai quelqu’un pour m’aider à prendre soin de lui.

Je n’aimais pas que ma femme soit obligée de prendre soin de moi, surtout à huit mois de grossesse. J’avais envie de m’occuper d’elle tout le temps, d’aller lui chercher de la glace au milieu de la nuit, puis de lui masser les pieds pour qu’elle s’endorme. Mais mes parents avaient fait le principal

en la conduisant chez le médecin et en lui faisant prendre toutes ses vitamines.

Même si je n'étais pas complètement remis à la naissance du bébé, cela n'aurait pas d'importance. Je serais dans la salle d'accouchement, je prendrais dans mes bras mon fils ou ma fille, puis je les reconduirais à la maison. Je ne laisserais personne faire tout ça à ma place.

— Vous avez des nouvelles de Vanessa ? Elle est revenue à Florence ?

— Non, répondit mon père avec tristesse. Je ne lui ai pas parlé.

Maman se racla la gorge.

— Elle est occupée. Elle appellera quand elle aura le temps.

Mon père s'inquiétait tout le temps pour elle, et la mention de Vanessa le rendit nerveux.

— Je devrais peut-être l'appeler. Je veux juste avoir de ses nouvelles, être sûr qu'elle va bien.

— Crow, dit maman en lui décochant un regard agacé. Non.

— Je ne resterai pas longtemps au téléphone, insista papa. Je veux juste savoir...

— Non, répéta-t-elle. La dernière chose qu'elle veut, en ce moment, c'est parler à ses parents, Crow. Laisse-lui le temps.

— Deux semaines, ça ne suffit pas ? s'interloqua-t-il. Comment va l'épaule de Griffin ? Il s'en remet ? Sont-ils revenus à Florence ? Est-ce que je peux leur rendre visite ? C'est tout ce que je veux savoir. Deux semaines, c'est long.

Maman continua de le fusiller du regard.

J'avais rarement vu mes parents se disputer. Je n'appellerais pas cette chamaillerie une dispute, mais cela pouvait en devenir une.

— Écoute, dit maman. Ça m'ennuie de devoir être aussi franche, mais ta fille vient de retrouver l'homme de sa vie. Elle veut son intimité, Crow. Tu vois ce que je veux dire ?

Papa baissa immédiatement les yeux, comme s'il ne voulait pas montrer

qu'il avait bien compris.

— Elle appellera quand elle sera prête à nous parler, poursuivit maman. Et après ce qui s'est passé, ils méritent de passer du temps ensemble. Ils ne pensent qu'à eux-mêmes, en ce moment, et c'est très bien comme ça.

Papa ne la regardait toujours pas, visiblement mal à l'aise.

— Et si je lui envoyais un message ?

— Je laisse tomber, siffla maman en levant les yeux au ciel.

Elle se tourna ensuite vers moi, ajoutant :

— Je suis heureuse que tu sois comme ton père – mais pas trop quand même, s'il te plaît.

Je jetai un coup d'œil à Muse.

— Je crois que c'est trop tard.

MIA

MON GEÔLIER ÉTAIT UNE ÉNIGME.

Je ne savais qu'une seule chose sur lui – son nom, Carter Barsetti.

Ce nom me disait quelque chose, mais je ne savais pas où je l'avais déjà entendu.

Je ne l'avais pas beaucoup vu, cette semaine. Il était parti pendant un long moment pour s'occuper de quelque chose, et une de ses bonnes m'avait surveillée. J'étais restée enchaînée pendant tout ce temps, même pour aller aux toilettes. Je n'avais pas eu le droit de prendre une douche en son absence. Tel un animal en cage, j'étais restée assise à attendre que mon propriétaire rentre à la maison.

Mon propriétaire.

J'étais une esclave. Encore une fois.

La tête posée sur l'oreiller, je regardais le plafond. Ma cheville me grattait, parce que le métal de mes fers me serrait. Je n'avais rien à faire. Je n'avais pas de télévision ou de livre. Je gaspillais mon temps assise dans une chambre.

C'était quand même mieux que de rester avec Egor.

Quand j'avais pris la décision de partir avec les Skull Kings, j'avais compris que je prenais un très gros risque. Mais mon maître était si cruel – complètement psychopathe – que je m'étais dit que ça en valait le coup.

Pour le moment, il était difficile de savoir si cela avait payé. Je ne savais rien sur l'homme qui m'avait achetée.

Je savais juste qu'il était jeune... et étonnamment beau.

Le premier jour, je l'avais vu torse nu, vêtu seulement d'une paire de jogging. Il avait la peau bronzée, les traits italiens et le corps taillé dans le marbre. Avec ses cheveux noirs et ses yeux marron, il n'était pas moche à regarder. Mâchoire ciselée, regard furieux et belle bouche... il était le genre d'homme dont on espérait attirer l'attention dans un bar.

Pourquoi un homme comme lui avait-il besoin d'acheter une femme ?

Pour le moment, il était préférable à Egor. Il ne m'avait pas frappée, par exemple. J'avais sauté de sa voiture, et il m'avait rattrapée, mais il ne m'avait pas giflée. J'avais été agressive, mais il n'avait toujours rien fait. Je l'avais aussi insulté, mais il ne m'avait pas humiliée en retour. D'un autre côté, il m'avait plaquée au sol et menacée de me violer.

Il n'était donc pas la bonté même.

Mais il était beaucoup mieux qu'Egor.

Si Egor parvenait à me retrouver, ce dont je doutais, je demanderais à Carter de se battre pour moi. Après tout, il avait dépensé une fortune pour m'avoir. Et pendant qu'ils se battraient comme des chiffonniers, j'aurais l'occasion de filer.

Mais je n'avais pas l'intention d'attendre aussi longtemps. Je trouverais le moyen de m'échapper – d'une manière ou d'une autre.

Il fallait que j'en sache plus sur Carter, que je découvre le plus d'informations possible à propos de mon ravisseur. En dehors de son nom et du fait qu'il était moins cruel qu'Egor, je n'avais rien.

— Eh ! hurlai-je le plus fort possible pour qu'il m'entende, où qu'il soit.

On ne m'avait pas fait visiter la maison, donc j'ignorais à quoi elle ressemblait. Je ne savais même pas si j'étais au premier ou au deuxième étage. Tout ce que je savais, en regardant par la fenêtre, c'était que nous étions au milieu de nulle part. Il n'y avait pas une maison en vue.

Des pas se rapprochèrent, montant l'escalier en bois. Il marchait vers la chambre, ses pas de plus en plus lourds. Ce n'était pas un homme très large. Il était assez élancé, avec des hanches étroites et des bras musclés – une musculature bien développée sous une peau sans défauts. Comme la dernière fois, il entra torse nu dans la chambre.

Je savais que c'était l'été, mais l'air conditionné marchait à fond.

— Tu ne portes jamais de chemise ?

Il croisa les bras sur son torse et s'appuya contre la porte en haussant les sourcils d'un air amusé.

— Pas quand j'ai une femme attachée à mon lit, répondit-il d'un air menaçant, en penchant légèrement la tête pour me faire peur.

Mon cœur battit un peu plus vite, mais je fis de mon mieux pour le cacher.

— Ça fait deux semaines que je suis enchaînée dans cette chambre.

— Et... ? demanda-t-il en frottant son menton lisse, qu'il venait probablement de raser. Tu crois que je vais faire quelque chose pour que ça change ?

— J'espère bien. Tu as payé cher pour avoir ton nouveau joujou, mais tu ne t'en occupes pas.

Il se pinça les lèvres, comme s'il essayait de cacher son sourire.

— Tu as un toit, des toilettes et de quoi manger. Au Moyen Âge, ce serait considéré comme un luxe.

Ce fut à mon tour de hausser un sourcil.

— Eh bien, on est au vingt-et-unième siècle, et la convention de Genève garantit les droits des prisonniers de guerre. Et je crois que ce traitement constitue une infraction.

— Tu crois que je dois me soumettre à ce truc ? demanda-t-il en riant. Tu n'es pas une prisonnière de guerre. Tu es un luxe – une belle femme que j'ai achetée pour mon plaisir. Je peux te laisser là un an si j'en ai envie. Je peux te laisser crever de faim. Peu importe, parce que tu m'appartiens.

J'aurais tout donné pour briser mes chaînes et étrangler ce type. Egor me rappelait que je lui appartenais tous les jours et, maintenant, cet homme faisait la même chose. J'en avais marre d'appartenir à quelqu'un, d'être traitée comme une personne inférieure. Au nom de toutes les femmes qui avaient eu la sensation d'être impuissantes, je devais faire quelque chose. Au lieu d'être brisée par des années de mauvais traitements, j'étais devenue plus forte. Je n'arrêtera pas tant que je ne serais pas libre.

Parce que j'avais un but dans la vie.

Son sourire commença à disparaître.

— Tu es fâchée ?

Je fis semblant de rien.

— Retire-moi ces chaînes. Tu ne peux pas me garder attachée pour toujours.

— Bien sûr que si, je peux.

— Ça n'a pas de sens. Pourquoi me garder ici ? Et j'ai vu le pansement sur ma cheville. Qu'est-ce que tu m'as injecté ?

Si c'était un contraceptif, c'était inutile. J'en avais déjà un.

— Un mouchard.

— Alors pourquoi as-tu besoin des chaînes ?

— Je ne veux pas que tu me refasses le même numéro que dans la voiture. Et même si tu me dis que tu ne feras rien, je ne te croirai pas. J'admire ta fougue, mais pas ta stupidité. Je t'ai sous-estimée une fois, mais je ne ferai pas cette erreur une deuxième fois. Maintenant, c'est à ton tour de ne pas me sous-estimer.

Il tourna les talons et sortit de la pièce.

Je ne voulais pas attendre encore deux semaines avec ces chaînes aux pieds. Il m'était déjà arrivé de rester enfermée dans le noir pendant des jours. Être attachée n'était pas aussi grave, mais cela ne voulait pas dire que j'aimais ça.

— Attends !

Je fus surprise qu'il se retourne.

— Quoi ?

— Si tu ne me sous-estimes pas, tu ne devrais pas avoir peur que je sois libre dans ta maison.

Il sourit d'un air amusé.

— Le reste de la maison, c'est mon territoire. Je n'ai pas l'intention de partager.

Cette fois, il ferma la porte après être sorti.

Merde.

UN HOMME D'ÂGE MOYEN, que je n'avais encore jamais vu, m'apporta mes repas. Il ne parlait qu'italien, et je ne pouvais donc pas communiquer avec lui. Les jours passèrent, et on ne me donna pas la possibilité de prendre une douche. J'avais des fourmis dans les jambes. J'avais besoin de faire autre chose que de rester assise toute la journée !

J'étais prisonnière, mais pas comme la dernière fois. Cette fois, on ne me menaçait pas de me torturer. Carter n'était pas venu me frapper ou me violer.

Il est vrai qu'après être restée si longtemps sans me laver, j'avais une sale tête...

Mais pourquoi m'avait-il achetée ?

Pourquoi avait-il dépensé autant d'argent pour rien ?

Je ne comprenais pas.

— Carter ! hurlai-je à pleins poumons pour attirer son attention.

Parfois, il venait. Parfois non. Je ne savais pas s'il était à la maison ou non.

Une minute plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit, et il entra. Cette fois, il portait un jean et un tee-shirt. Il était aussi beau comme ça que torse nu.

— Quoi ?

— Détache-moi, s'il te plaît.

Je n'étais pas du genre à supplier qui que ce soit, mais je commençais à perdre la tête. J'attrapai la chaîne à ma cheville.

— Ce truc me fait tellement mal que je n'arrive pas à dormir. J'ai besoin de prendre une douche. Laisse-moi marcher dans la maison. Laisse-moi regarder la télé, faire quelque chose.

Il resta sur le seuil et n'entra pas dans la pièce.

— Pourquoi voudrais-je t'aider ? Tu es une esclave. Ça signifie que tu n'as aucun droit. Je me fiche que tu ne sois pas à ton aise. Alors ferme-la et arrête de m'emmerder.

Il se retourna et sortit.

— Qu'est-ce qui se passe ? sifflai-je. Pourquoi m'as-tu achetée si tu comptes me garder ici ? Ça fait deux semaines. Les hommes se payent des esclaves pour bosser ou pour baiser. Tu ne m'as rien demandé. Alors, c'est quoi, le plan ?

Carter me toisa de son regard froid, ne laissant rien paraître.

— Dis-moi.

— Tu n'es pas en position de me donner des ordres.

— Je ne suis pas en position de faire quoi que ce soit... Alors dis-moi. Pourquoi est-ce que je pourrais ici ? Si tu ne me fais pas confiance, je ne suis qu'un fardeau pour toi. Et si c'est une telle corvée de me garder, pourquoi le fais-tu ?

Il plissa les yeux avec hostilité.

— Tu préférerais que je te tue ?

Je ne savais rien à propos de ce type. Je ne savais pas s'il allait mettre sa menace à exécution. Une partie de moi, une grosse partie, voulut répondre oui. J'avais été prisonnière pendant si longtemps que ma captivité avait laissé ses marques sur mon corps. J'avais tant de cicatrice sur le dos qu'on aurait dit que j'avais été brûlée vive. Je voulais que ça se termine. Je voulais fermer les

yeux et ne plus jamais les rouvrir. Ce n'était pas une faiblesse, seulement un aveu de fatigue. Si ma vie ne s'améliorait pas, elle n'avait pas de sens. Il n'y avait qu'une seule chose qui m'aidait à tenir – un espoir qui me forçait à ne pas renoncer. Il y avait quelqu'un qui m'attendait et que je ne pouvais pas abandonner.

— Non.

— Dans ce cas...

Il tourna les talons.

— Carter, je t'en prie.

Il se retourna lentement sur le seuil.

— Je t'en prie. Je ne suis pas du genre à supplier mais... voilà où j'en suis.

Je me levai près du lit, les chaînes entravant mes chevilles. Je joignis les paumes des mains et soupirai, espérant que cet homme me donnerait sa pitié.

Quelque chose dut le faire changer d'avis, car il marcha vers moi et déverrouilla les fers à mes pieds.

— Oh là là..., soufflai-je en massant mes chevilles endolories. Ça fait du bien...

Carter m'observa avec une nouvelle lueur de désir dans le regard.

Je savais que mes gémissements étaient explicites, mais cela n'avait pas d'importance. Ces fers étaient trop serrés, et ma peau était irritée. C'était agréable d'être libre, même pour un petit moment.

Il marcha vers la salle de bain et fit couler de l'eau chaude avant d'aller chercher une serviette.

— Vas-y.

J'entrai dans la salle de bain. Je portais toujours le tee-shirt trop grand qu'il m'avait donné. J'attendis qu'il parte pour que je puisse prendre ma douche. D'habitude, c'était une femme qui me surveillait quand j'allais aux toilettes, et cela ne me dérangeait pas de me changer devant elle.

Il s'appuya contre le mur, pas dérangé par la vapeur qui commençait à

monter.

— Désape-toi, ou tu ne prendras pas de douche.

Même si j'avais déjà été violée et battue plus souvent que je ne pouvais compter, je détestais me déshabiller contre ma volonté. J'avais encore un peu de respect pour moi-même. Je savais que j'aurais dû avoir le droit de refuser. Cela me faisait toujours aussi mal dans mon amour-propre.

Carter me regarda faire, examinant les vieilles cicatrices sur mes épaules et mes avant-bras. Le pire, c'était mon dos, parce qu'Egor trouvait l'autre côté trop joli pour être balaféré. Carter me regarda avec une compassion discrète, comme s'il ne voulait pas se sentir mal pour moi, mais qu'il ne pouvait pas s'en empêcher. Mais il y avait aussi du désir dans l'érection que je vis se former au niveau de l'entrejambe de son pantalon. Carter avait une part d'ombre et une autre de lumière. Il n'était ni bon ni complètement mauvais.

On m'avait déjà adressé ce regard brûlant bien souvent, à la différence qu'Egor ne m'avait jamais montré la moindre compassion. Si je ne sanglotais pas quand il me battait, il continuait jusqu'à faire couler des larmes de rage. C'était ma douleur qui le faisait bander, pas mon plaisir.

J'entrai dans la douche en gardant la tête haute, puis je refermai la porte en verre derrière moi. L'eau chaude était si agréable que je cessai de penser à l'homme qui me relaquait. Mes cheveux s'alourdirent, gorgés d'eau, mais je me sentis plus légère quand le jet emporta la crasse. Je me frottai le corps avec du savon et me nettoyai les ongles. Puis je massai mon cuir chevelu avec du shampoing et regardai l'eau sale disparaître à mes pieds.

C'était si agréable que je voulais rester là pour toujours.

Quand je regardai à travers la paroi en verre, je vis qu'il m'observait toujours. Comme si j'allais essayer de m'enfuir, il gardait les yeux fixés sur moi. Il ne me faisait plus confiance, à présent. Il n'était pas stupide. Il savait que j'étais une battante et que je ne renoncerais pas tant que je ne serais pas libre.

Alors il me surveillait.

Je n'aurais pas dû le sous-estimer. J'aurais dû attendre l'opportunité idéale avant de me lancer. Maintenant, il allait anticiper mes moindres gestes. Mais, quand il m'avait achetée, je n'avais pas pu deviner quel genre d'homme il était. Il aurait pu être pire qu'Egor.

Heureusement, il était beaucoup mieux.

Je terminai ma douche et me séchai avec la serviette que Carter me tendit. J'essuyai mes cheveux, hydratai ma peau, puis m'apprêtai à remettre les vêtements que j'avais abandonnés au sol.

— J'ai quelque chose d'autre pour toi, dit Carter en me tendant un jean, un soutien-gorge et un tee-shirt. Je pense que c'est ta taille.

Je pris les vêtements avec gratitude, heureuse de pouvoir enfin m'habiller comme un être humain. Egor ne m'avait jamais autorisée à me couvrir.

— Merci.

Je n'aurais pas dû être reconnaissante, car cet homme ne me donnait toujours aucun droit, mais je l'étais quand même. Je les enfilai et me sentis de nouveau moi-même.

— Tes chevilles sont amochées, constata-t-il en regardant mes pieds.

— Ben ouais... J'ai des fers aux pieds depuis des semaines. On se lasse, au bout d'un moment.

Il passa la porte et me fit signe de le suivre.

Allai-je enfin sortir de cette chambre ?

— Je te fais visiter, dit-il en m'entraînant dans le couloir et en pointant les portes du doigt. Il y a quelques chambres d'amis, mon bureau et ma propre chambre.

Il se dirigea vers l'escalier en colimaçon et entra dans une large pièce où se trouvaient plusieurs canapés et une télévision à écran plat.

— Le salon. Et voilà la cuisine.

Il me conduisit dans une pièce attenante avec un îlot central. Il y avait beaucoup de place sur le plan de travail, ainsi qu'une salle à manger séparée.

— Tu habites ici tout seul ?

C'était grand pour une personne.

— Oui, répondit-il en ouvrant le frigo et en sortant des ingrédients. Tu as faim ?

Je n'avais mangé que des sandwiches et des chips toute la semaine. J'étais impatiente d'avaler quelque chose de plus nourrissant.

— Oui.

— Très bien, dit-il en me jetant des légumes. Lave-les.

— Tu vas me laisser t'aider à préparer le dîner ? demandai-je avec surprise.

Il se mit au travail, coupant la viande.

— Il faut bien que tu bosses, non ?

Quelques minutes plus tôt, j'avais cru qu'il ne me laisserait jamais sortir de cette maudite chambre. Maintenant, il avait brusquement changé d'avis. Voir mes cicatrices l'avait peut-être fait réfléchir. Il m'avait prise en pitié. Je ne voulais pas de sa pitié, mais j'étais obligée de l'accepter.

Je commençais à comprendre que cet homme avait plus de qualités que de défauts. Mes cicatrices l'excitaient, mais il éprouvait aussi de la compassion pour moi... Ou peut-être que je ne savais plus comment juger les hommes à leur juste valeur, depuis que j'étais prisonnière : après tout, le comportement de Carter était moralement condamnable.

Cependant, c'était bien mieux que ce à quoi j'étais habituée.

— Je te propose un marché, dit-il en découpant la viande sur une planche, puis en reposant son couteau. Tiens-toi bien, et tu seras récompensée.

Il prononça ces mots en me fixant du regard, les deux mains posées sur le plan de travail.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je. Je ne suis pas un chien.

Mon insolence le fit sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Tu me rappelles quelqu'un, répondit-il en transférant la viande dans un

bol.

— Qui ?

— Ma sœur, dit-il en se lavant les mains avec du savon dans l'évier avant de les essuyer. C'était la fille la plus insolente que je connaissais... avant de te rencontrer.

— Elle me plaît déjà.

— Je crois qu'elle t'apprécierait aussi.

Puis il claqua des doigts et indiqua les légumes.

— Je t'ai dit de laver ça.

Il y avait un autre évier sur le plan de travail, et je me mis au travail.

— Bon, qu'est-ce que tu disais... ? le relançai-je.

— N'essaye pas de fuir. N'essaye pas de me tuer. Ne me fais pas chier, reprit-il en me regardant avec le plus grand sérieux. Et tu seras bien, ici. Ne me donne pas de raison de te faire du mal, et je ne t'en ferai pas. Ne me donne pas de raison de te baiser, et je ne le ferai pas.

De quelle raison parlait-il ? C'était lui qui m'avait forcée à prendre une douche devant lui.

— Ça paraît trop beau pour être vrai.

— Non. Ça ne me fait pas plus plaisir qu'à toi de t'enchaîner à ton lit. Je ne veux pas être obligé de monter chaque fois que tu m'appelles. Je ne veux pas que ce soit une corvée d'avoir une prisonnière aussi turbulente.

— Alors pourquoi m'as-tu achetée ?

Cet homme semblait tout avoir. Il était évident qu'il était riche et beau. Il n'avait pas besoin d'acheter une femme, alors qu'il lui aurait suffi d'aller draguer pour en avoir une.

— Ça ne te regarde pas. C'est notre marché, si tu l'acceptes. Qu'en penses-tu ?

Il commença à préparer la sauce pour la viande, mélangeant différentes épices dans un bol.

Je ne comprenais pas, et il était difficile d'accepter quelque chose qui

n'avait pas de sens à mes yeux. Je ne savais pas dans quel pétrin j'allais me fourrer.

— Je dois savoir pourquoi tu m'as achetée, Carter. Si j'en crois mon expérience, les hommes n'achètent pas des femmes pour être gentils avec elles. Alors qu'est-ce qui se passe ?

Il soutint mon regard, de plus en plus agacé.

— Nous ne sommes pas amis. Je ne te dois aucune explication. Je peux faire ce que je veux avec mon argent. Tu n'as pas à poser de questions. N'oublie pas que tu es ma chose et que tu m'appartiens.

Je ne connaîtrais peut-être jamais la vérité.

— Quelles sont tes conditions ?

— Je te l'ai déjà dit.

— Je peux quitter la maison ?

Il gloussa.

— Non, tu ne peux pas quitter la propriété, et je le saurai si tu essayes.

— D'accord.

Il cessa ce qu'il était en train de faire pour me regarder à nouveau dans les yeux.

— Si tu essayes de me rouler, je te ferai du mal. Ce n'est pas une menace en l'air. Crois-moi, j'en pense chaque mot, dit-il en posant les mains sur le plan de travail. Tu seras punie. Les cicatrices dans ton dos seront un massage comparé à ce que je vais te faire. Je suis sympa avec toi, mais je ne suis pas faible. Est-ce que nous avons un accord ?

Comme je ne le connaissais pas, je n'avais pas d'autre choix que de le croire. Il était une énigme. Il avait payé une fortune pour m'avoir, mais il ne prévoyait pas de profiter de moi. Il ne me faisait pas de mal, mais il ne me respectait pas non plus. Il n'y avait rien de plus terrifiant que d'être enfermée avec un homme dont on ne comprenait pas les intentions. Une personne dont on ne cernait pas les motivations était imprévisible.

C'était le cas de Carter.

Si l'occasion se présentait, je la saisis. Mais si j'en apprenais plus sur Carter, je pourrais peut-être le convaincre de me laisser partir. Il n'était pas insensible, donc ce n'était pas impossible. Je prendrais le temps d'apprendre à le connaître avant de prendre ma décision.

Mais j'avais tout le temps.

CARTER

J'ÉTAIS ASSIS EN FACE DE MA PRISONNIÈRE À LA TABLE DE LA SALLE À manger. Nous dînions en partageant une bouteille de vin, et je passais mon temps sur mon téléphone. J'échangeais des e-mails avec mon assistant. Nous étions en train de planifier mon emploi du temps de la semaine suivante. Après tout ce qui était arrivé à Conway, j'avais mis mon travail en attente.

Elle me détaillait du regard tout en mangeant. Soudain, elle lança :

— Tu es super grossier.

Je levai les yeux et haussai les sourcils, choqué.

— Qu'est-ce que je viens de te dire ?

— Tu m'as demandé de me tenir. Et selon toi, ça veut dire que je n'ai pas le droit d'essayer de te tuer.

Elle but une longue gorgée de vin, le savourant comme si c'était la meilleure chose qui ait jamais touché ses lèvres.

— C'est ce que je suis en train de faire, reprit-elle. Je n'essaye pas de te tuer.

Elle enfourna une bouchée de nourriture, qu'elle avala rapidement, comme si elle était affamée.

— Je t'ai aussi demandé de ne pas m'emmerder.

— N'empêche, tu es grossier.

Je verrouillai l'écran de mon téléphone et le posai.

— Je peux être grossier si j’en ai envie.

— Et je peux te le signaler si j’en ai envie, rétorqua-t-elle en attrapant la bouteille pour remplir son verre.

Malgré mon agacement, j’étais impressionné par sa répartie. Elle n’aurait pas pu être aussi insolente si elle n’avait pas été très intelligente. Ma sœur lui ressemblait beaucoup. Elle ne pouvait s’empêcher de tout discuter, mais elle était si brillante qu’elle remportait souvent les joutes verbales – même quand elle avait tort.

Je posai mon téléphone sur la table.

— Voilà. Tu as toute mon attention.

— Je ne t’ai pas demandé ton attention. Je trouve ça impoli de regarder son téléphone en mangeant, c’est tout. Même un gamin saurait ça.

— Mais tu n’es pas ma mère.

— Peut-être que la tienne n’a pas assez bien fait son boulot.

Je pouvais supporter ses insultes et son insolence, mais ma famille était hors limites – surtout ma mère.

— Ne parle plus jamais de ma mère comme ça.

Sa remarque m’avait tant heurté que mon cœur tambourinait dans ma poitrine. J’étais furieux.

Elle dut comprendre ma réaction, car elle ne répondit pas. Elle se tut et se concentra sur son assiette.

Comme elle restait muette, je repris ma fourchette.

— C’est très bon. Bien meilleur que les sandwiches que je mange depuis des jours.

— Merci.

J’étais encore de mauvaise humeur. Ma famille était ce qu’il y avait de plus important à mes yeux, et je ne supportais pas qu’on les critique. En grandissant, j’avais toujours vu mon père défendre son frère en son absence. Cependant, dès qu’ils étaient dans la même pièce, ils passaient leur temps à s’insulter. La différence, c’était que mon père était le seul à pouvoir insulter

son frère – lui, et lui seul.

— Tu es fâché.

Je la regardai droit dans les yeux.

— Oui.

— Bon, est-ce qu'il faut que je m'excuse ?

— Tu es capable de t'excuser ? répliquai-je. On dirait que ce n'est pas ton genre.

— Tu as raison : ce n'est pas mon genre. Et je ne présente pas mes excuses à des hommes qui me retiennent prisonnière, répondit-elle froidement. Mais j'ai un faible pour les mamans... Donc je suis désolée. Je ne voulais pas l'insulter.

— Merci.

J'étais proche de mon père parce que nous avons beaucoup de choses en commun, mais j'avais toujours été un fils à sa maman. Ma mère était restée à la maison avec nous quand nous étions petits. Elle nous avait emmenés faire des courses, nous avait fait la cuisine et avait passé tous les étés avec nous... Elle s'était dévouée à notre éducation. Elle méritait tout notre respect.

— Tu es proche d'elle ?

— Très.

Elle était sur le point d'enfourner une grosse bouchée, mais elle hésita. C'était comme si elle avait envie de dire quelque chose.

— Quoi ?

— Rien.

— Tu allais dire quelque chose.

— Rien que tu veuilles entendre. Je ne veux pas t'énervé une fois encore. J'aurais dû laisser tomber, mais j'étais curieux, maintenant.

— Quoi ? insistai-je.

Elle termina de mâcher avant de prendre la parole :

— Eh bien, si tu aimes et respectes ta mère, tu devrais respecter toutes les femmes. Je suis étonnée que tu aies acheté une femme pour t'amuser, si tu es

proche de ta mère.

Elle ignorait que je l'avais achetée dans l'intention de la rendre à sa famille. Il était vrai que j'avais le mauvais rôle, de son point de vue. Comme je ne pouvais pas lui dire la vérité, je devais prétendre qu'elle avait raison sur mon compte. Egor m'avait demandé de ne pas lui dire la vérité, et j'étais d'accord avec lui. Maintenant que j'avais vu ces cicatrices sur son dos, j'étais persuadé qu'elle ne voulait surtout pas retourner avec lui. Si je lui disais la vérité, elle paniquerait, et il serait impossible de la contrôler. Elle devait rester encore deux semaines ici. Je ne voulais pas qu'elle les passe enchaînée à son lit.

— Elle a fait de son mieux pour bien m'élever. Ce n'est pas sa faute si je suis devenu un connard.

Elle planta sa fourchette dans un morceau de viande, sans poursuivre la conversation. Elle ne portait pas de maquillage, puisqu'elle n'en avait pas, mais il y avait une beauté indéniable dans ses traits – de grands yeux en amande et des lèvres pleines qui appelaient les baisers. Elle avait aussi de longs cheveux bruns, très beaux même s'ils n'étaient pas coiffés. J'aurais pu facilement les empoigner. Elle avait une beauté rare, naturelle, qui ne nécessitait aucun artifice. Elle était parfaite comme elle était.

Pas étonnant qu'Egor soit prêt à payer si cher pour la récupérer.

J'avais couché avec beaucoup de belles femmes, des mannequins, des danseuses, des strip-teaseuses... Mais je n'avais encore jamais rencontré une fille avec ces qualités uniques. Sa beauté était évidente ; pourtant, je n'aurais su dire ce qu'elle avait de plus beau. Peut-être même que ce n'étaient pas les traits de son visage, mais son insolence.

— Alors, qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

Quelques heures plus tôt, je l'avais détachée et regardée se doucher, la traitant comme une prisonnière. Maintenant, nous discutons comme deux amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps.

— Quelle importance ?

— J’essaye juste de faire la conversation, dit-elle en levant les yeux. Je présume que tu es un criminel, donc rien de ce que tu pourras me dire ne me surprendra.

Je ne vis pas où était le mal de lui dire. Après tout, elle n’avait aucun pouvoir. Elle ne pouvait pas fuir et, quand elle serait de retour entre les griffes d’Egor, je ne la reverrais plus jamais.

— Je travaille dans l’industrie automobile. Je dessine et vends des voitures.

— Tu dessines des voitures ? demanda-t-elle d’un air réellement impressionné. Quel genre de voitures ?

J’aurais pu parler de mon travail toute la journée. Parfois, je m’emballais et je cassais les oreilles des gens. Je l’avais déjà fait avec des filles que je draguais. Heureusement, le succès les excitait, en général.

— Comme celle dans laquelle tu es arrivée.

— Oh, des voitures de sport. C’est cool.

Comme j’avais du succès, j’avais l’habitude des compliments. Mais la flatterie marchait toujours.

— Comment tu les dessines ? Tu ne fais que l’extérieur ?

— Je dessine tout. Je suis aussi ingénieur. J’ai une équipe qui m’aide à concevoir les autres éléments, comme l’électricité ou la réduction des émissions de gaz, mais je dessine l’intérieur et l’extérieur.

— Ouah, c’est impressionnant. Je n’avais jamais entendu parler d’un truc pareil.

Elle termina de manger et posa sa fourchette sur son assiette vide. Elle avait tout dévoré, comme si elle risquait de ne plus remanger avant longtemps.

— Depuis combien de temps tu fais ça ?

— Environ dix ans.

Elle fronça les sourcils.

— Tu as quel âge ?

— Tu es directe. Quel âge as-tu, toi ?

— Vingt-six, répondit-elle sans s'offenser. Je te pose la question, parce que tu sembles un peu jeune pour avoir du succès depuis si longtemps.

— J'ai commencé jeune.

— Visiblement. Mais c'est encore plus impressionnant, du coup. Si je ne t'avais pas en face de moi, j'imaginerais un homme de la quarantaine, au moins.

— Je n'ai pas la quarantaine.

Je n'avais même pas trente ans. Elle pinça les lèvres d'un air concentré.

— Trente-trois ? hasarda-t-elle.

— Vingt-neuf.

Elle secoua la tête.

— C'est incroyable. Tu fais ce métier depuis tes dix-neuf ans ?

— Je débutais, à cet âge-là. Je n'avais pas beaucoup de succès. Les affaires n'ont vraiment démarré que l'année suivante, grâce au bouche à oreille. Les gens ont aimé mes créations et la puissance de mes moteurs. Et puis, ils étaient impressionnés par le fait que j'utilisais des énergies propres. En fait, j'ai des scores dix fois plus bas que ne le recommande le gouvernement.

— Tu parles chinois, Carter, me taquina-t-elle. Dix fois plus bas que quoi ?

— Les recommandations du gouvernement italien en matière d'émission de gaz, expliquai-je. Mes voitures ont un score incroyable, mais elles sont tout aussi rapides et puissantes.

Elle hocha lentement la tête.

— Ouah. Si j'avais de l'argent, j'achèterais une de tes voitures.

Je gloussai.

— Merci.

Elle emporta les assiettes à la cuisine. Je l'entendis faire couler l'eau, puis nettoyer la vaisselle et la poser sur le plan de travail.

Je n'aurais pas dû baisser ma garde, parce qu'elle était toujours imprévisible, mais il semblait que j'avais neutralisé son hostilité. Je ne lui posais pas de questions personnelles, car je ne voulais rien savoir d'elle. Si j'avais de la compassion pour elle, j'aurais du mal à la rendre à ce démon russe. Dès que j'avais vu les cicatrices d'entailles profondes sur son dos, la preuve qu'elle avait été brutalement punie avec un fouet, je m'étais senti mal pour elle. Une femme ne méritait pas d'être traitée comme ça. Mais, d'un autre côté, j'avais trouvé ça excitant. Je n'avais jamais été excité par la douleur, avant. J'aimais donner des fessées aux femmes ou les attraper par le cou, mais je n'avais jamais vraiment eu envie de faire souffrir quelqu'un. Cependant, l'idée de la punir me faisait bander.

Cette femme avait des effets étranges sur moi.

ELLE REGARDA la télévision dans le salon avec moi, nous bûmes une bouteille de vin, puis je la raccompagnai dans sa chambre.

— C'est comme si on revenait d'un rendez-vous galant, dit-elle en entrant.

— C'est une manière de voir les choses, dis-je en sortant la clé de ma poche et en attrapant la poignée. On se voit demain matin.

Elle baissa les yeux vers la clé dans ma main.

— Tu vas m'enfermer là-dedans ?

— Oui. Tu as besoin de quelque chose avant que je parte ?

Elle plissa les yeux en deux fentes meurtrières.

— Et notre marché ? Tu as dit que tout irait bien si je ne tentais rien.

— Je sais ce que j'ai dit.

— Tu ne peux pas m'enfermer comme ça.

— Je peux faire ce que je veux. Je t'ai proposé un marché avantageux, et tu serais bête de tout gâcher. Mais ça ne veut pas dire que je te fais confiance.

— Et si j'ai besoin de quelque chose ?

Je sortis le téléphone de ma poche et le lui tendis.

— Mon numéro est dans les contacts.

Elle s'en empara comme si je lui avais donné un lingot d'or.

— Ce n'est pas un téléphone normal.

Elle releva les yeux vers moi, sans comprendre, mais visiblement déçue.

— Tu ne peux joindre que mon numéro. Tu ne pourras donc pas appeler la police, un ami ou tout autre numéro.

Elle le serra dans sa main avant de s'allonger sur le lit.

— Bonne nuit.

Elle soupira, puis me tourna le dos.

— Bonne nuit, Carter.

Au lieu de fermer la porte, je la regardai jeter le téléphone sur le lit.

— Comment tu t'appelles ?

Egor n'avait jamais mentionné son nom, ni les Skull Kings. Elle était avec moi depuis plusieurs semaines, mais l'idée de lui poser la question ne m'était jamais venue à l'esprit. Je voulais m'attacher à elle le moins possible, pour ne pas perdre le sommeil quand je la rendrais à Egor. Mais si j'allais continuer à discuter avec elle, ce serait plus facile de connaître son prénom.

Elle se retourna lentement, ramenant ses cheveux sur une épaule. Le tee-shirt qu'elle portait était ample et dissimulait ses courbes, mais son jean moulait ses fesses rebondies et ses cuisses minces. Elle me regarda avec ses yeux brun clair comme l'écorce d'un jeune arbre.

— Mia.

MIA

CARTER OUVRIT LA PORTE LE LENDEMAIN MATIN, ME LAISSANT SORTIR DE MA cage comme si j'étais un chien.

Je me répétais de ne pas me plaindre. Après tout, j'avais passé une bonne nuit dans un lit, sans fers aux pieds. J'avais pu prendre une douche, faire pipi et même regarder par la fenêtre.

Nous étions quelque part entre Milan et Vérone, dans la campagne, sans aucune autre maison en vue. Il y avait des oliviers autour de la propriété, et un haut mur de pierres entourait le domaine. Carter avait une piscine, une jolie terrasse et un jardin spectaculaire. Il n'était pas possible qu'il s'occupe de tout ça tout seul.

Il n'attendit pas que je sorte après avoir ouvert la porte. Il descendit au rez-de-chaussée.

Je le suivis et examinai mon entourage, explorant enfin la maison sans qu'il me surveille. Il y avait un tableau accroché au mur, et je m'arrêtai pour le regarder. Carter y était représenté avec d'autres personnes qui lui ressemblaient. Ce devait être un portrait de famille à Noël. Bien sûr, ils étaient tous aussi beaux que lui.

Je jetai un coup d'œil dans le couloir et devinai qu'il dormait dans la pièce derrière la porte entrebâillée. Son bureau n'était pas loin. Je fus tentée de chercher une arme, mais il avait probablement nettoyé le périmètre – sauf

sa chambre.

Je n'avais pas encore décidé quoi faire de lui. Je pouvais le tuer ou le convaincre de me laisser partir. C'était un fils à sa maman, donc il devait avoir un cœur sous ce poitrail. Mais il ne pouvait pas avoir un bon fond s'il m'avait achetée. Si je jouais cartes sur table, il ne baisserait jamais sa garde et saurait que je risquais de m'enfuir.

Je devais jouer finement.

Je descendis et le rejoignis dans la cuisine. Une tasse de café coulait dans sa machine à espresso.

— Tu sais cuisiner ? demanda-t-il en dépliant son journal sur la table.

Il en sortit les pages qu'il voulait lire : le sport, les nouvelles du monde et, étonnamment, les bandes dessinées.

Je savais cuisiner. Je ne l'avais pas fait depuis des années, mais j'avais eu pour habitude de préparer tous mes repas.

— Oui.

Il alla chercher son café et se dirigea vers la table à manger.

— Je veux des blancs d'œufs brouillés, une tranche de pain grillée, des tomates en tranches et un assortiment de fruits.

Il passait commande sans même me regarder. Puis il me tourna le dos, et ses muscles roulèrent sous sa peau de manière parfaitement synchronisée, comme s'il les faisait tous travailler. Avec sa peau bronzée et les cheveux noirs sur sa nuque, il était à tomber. Son jogging tombait bas sur ses hanches, dévoilant les muscles de part et d'autre de sa colonne vertébrale.

Le spectacle me fit momentanément oublier ce que j'étais en train de faire.

— Tu pourrais demander plus gentiment.

Il ne se retourna pas en entrant dans la salle à manger, qui était inondée de lumière naturelle.

— Ce n'était pas une demande.

Je me rappelai que lui préparer son petit déjeuner était bien mieux que le

sort que me réservait Egor. Il préférait que je lui serve des repas copieux pendant que je crevais de faim. Puis il aimait me battre jusqu'à ce que j'éclate en sanglots. C'était à ce moment-là qu'il me baisait, pour pouvoir m'entendre pleurer.

Oui, c'était beaucoup mieux que ça.

Mais je refusais d'être reconnaissante.

Je préparai la nourriture qu'il m'avait demandé et la lui servis.

Il avait posé son journal, mais il regardait son téléphone, consultant ses e-mails. Il ne leva pas les yeux vers moi.

— Merci.

— De rien.

Mon travail terminé, je retournai dans la cuisine.

— Assieds-toi et mange avec moi.

Je fis demi-tour.

— Que je mange avec toi ?

— Oui, répondit-il en tapant un message. Tu t'es préparé quelque chose ?

— Non. Tu n'as pas dit que je pouvais manger.

Si j'essayais de manger sans sa permission, Egor m'étranglait – ce qui arrivait souvent, étant donné qu'il m'affamait. Il me poussait dans mes derniers retranchements, puis me punissait parce que j'avais osé manger un bout de pain.

Il leva enfin les yeux de son téléphone, le sourcil droit haussé.

— Tu attendais ma permission ?

Il pensait peut-être que c'était une blague, mais pas moi.

— Oui.

Son étonnement fit place à une lueur de tristesse. Il ne m'avait pas posé de questions sur mon passé et il avait attendu plusieurs semaines avant de me demander mon prénom. Je l'avais cru indifférent.

— Eh bien, tu peux manger tout ce que tu veux tant que tu vis ici.

Un profond sentiment de gratitude m'envahit, si intense que j'en eus les

larmes aux yeux. Son geste n'avait rien de particulièrement gentil, mais il était très important pour moi. C'était une des premières fois que j'étais traitée comme un être humain par un homme. Il était plus fort que moi mais, contrairement aux autres, il n'en profitait pas.

— Merci, dis-je en retournant me préparer quelque chose dans la cuisine. Je le rejoignis ensuite à table.

Il lut le journal et passa quelques coups de téléphone tout en grignotant lentement sa nourriture. Il se concentra surtout sur son café, savourant chaque gorgée. Il ne me regarda à aucun moment ni n'essaya de me parler. Puis son téléphone sonna à nouveau.

Il sursauta quand il vit le nom sur l'écran, puis il décrocha vivement, sans laisser sonner.

— Salut, mon pote, comment tu te sens ?

Je n'entendis pas la voix de son interlocuteur, mais je compris que c'était quelqu'un de spécial. Carter se comportait différemment. Il était tout excité, investi dans la conversation, enthousiaste. Même sa voix était différente.

— Et comment va ta femme ?

Il écouta la réponse.

— Je suis content que vous ailliez mieux. Tu vas rester encore combien de temps chez tes parents ? demanda-t-il en s'adossant à sa chaise et en regardant par la fenêtre. Je voulais passer mais... Je suis occupé, ajouta-t-il en me jetant un bref regard. Ouais, on se voit à ce moment-là. Salut.

Il raccrocha et posa le téléphone sur la table.

— C'était qui ?

— Tu es indiscrète, répondit-il en sirotant son café.

— Je demande parce qu'il a l'air important pour toi. Tu ne lui as pas parlé comme aux autres.

Il posa son mug et me regarda, ses yeux marron brillant à la lumière du soleil matinal qui passait par la fenêtre. Il n'avait pas encore pris sa douche et ses cheveux étaient en bataille, mais ça lui allait bien. Les femmes qu'il

ramenait à la maison devaient adorer le voir comme ça, le matin. Toutefois, il n'avait encore ramené personne chez lui. S'il ne me baisait pas, il devait baiser quelqu'un d'autre.

— C'était mon cousin. Mais il est plutôt comme un frère.

— Il va bien ?

— Il a eu un accident il y a quelques semaines, mais il va bien.

Il n'épilogua pas et ne m'invita pas à lui poser des questions.

Maintenant, je savais qu'il était proche de son cousin comme de sa mère et de sa sœur. Il semblait avoir une gentille petite famille vers laquelle se tourner quand il en avait besoin. S'il avait des proches aimants, pourquoi avait-il besoin de moi ?

— J'essaye de comprendre ce que je fais là, mais je fais chou blanc.

Il croisa les bras sur son torse.

— Peut-être que tu réfléchis trop.

— Je pensais que tu voulais baiser, mais tu ne sembles pas du genre à galérer pour avoir des chattes.

Il esquissa un sourire.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Eh bien, c'est évident.

— Non, pas trop, dit-il en plissant les yeux.

— Oh, allez. Tu es canon.

Maintenant, il sourit franchement jusqu'aux oreilles.

— Canon ?

Peut-être était-il vraiment un psychopathe et essayait-il de me faire croire que j'étais en sécurité avant de passer à l'acte. Le fait de manger ce que je voulais et de ne pas être attachée me donnait l'impression d'avoir retrouvé mon humanité. Ce cadeau d'indépendance et de liberté avait grandement amélioré mon humeur, mais ça ne serait peut-être pas toujours comme ça et je serais stupide de le croire. On ne payait pas une fortune pour acheter une femme et ne rien faire avec.

— Alors, qu'est-ce qu'un homme comme toi ferait avec une femme comme moi ?

Il haussa les épaules.

— Ça me regarde.

— Comme il s'agit de moi, je pense que ça me regarde aussi. Si tu ne veux pas me torturer ou me baiser, qu'est-ce que tu veux ?

Son regard s'assombrit et me transperça avec la précision d'un laser.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je ne veux pas te baiser ?

Tout l'oxygène parut désertier la pièce, et une aura menaçante perturba soudain cette paisible matinée.

— J'ai seulement dit que je ne te baiserais pas si tu te tenais tranquille. Dès que tu feras une connerie, j'en ferai une aussi.

Sans détourner son regard du mien, il attrapa son café et but une autre gorgée.

Je refusai de baisser les yeux, mais je ne pus m'empêcher d'avoir peur. Ce qui me faisait peur, c'était ce que j'avais ressenti en entendant ces mots. Ce n'était pas la terreur que m'inspirait Egor. Il ne m'avait jamais menacée comme ça – seulement battue et baisée jusqu'à obtenir ce qu'il voulait. Mais Carter m'avait fait frissonner, et j'avais senti une vague de chaleur dans mon bas-ventre – un mélange de peur et d'excitation.

— Et j'espère que tu feras une connerie, dit-il en brisant enfin le contact visuel et en reprenant son journal. Tu peux perdre ton temps à essayer de me comprendre, mais tu n'y arriveras jamais, crois-moi.

— Pourquoi ne veux-tu pas me le dire ? Tu devais avoir une raison de m'acheter. Je pourrais faire ce que tu me demandes, si ce n'est pas dégoûtant.

— Écoute, je t'ai achetée pour énerver quelqu'un, dit-il soudain en reposant le journal dont il n'avait lu que quelques lignes. Il m'a fait un sale coup il y a quelques mois, et j'ai compris qu'il te voulait, donc je t'ai achetée. C'est tout.

— Tu m'as achetée cinquante millions pour flatter ton ego ? m'étranglai-

je.

— Chérie, je suis milliardaire. J'ai tellement d'argent que je ne sais pas quoi en faire. Alors, sois reconnaissante et tais-toi.

— Reconnaisante ? répétai-je en haussant un sourcil. Pourquoi serais-je reconnaissante ?

Il posa les coudes sur la table et se pencha vers moi.

— Je n'ai pas besoin de savoir d'où tu viens pour savoir ce que tu as traversé. Les cicatrices dans ton dos parlent d'elles-mêmes. Je suis sûr que tu préfères ma compagnie à celle de ton ancien maître. Alors sois heureuse.

Une lueur d'espoir réchauffa mon cœur.

— Si tu m'as achetée pour énerver quelqu'un... Tu vas me laisser partir ? Pas demain, mais un jour ?

Je devais trouver le moyen de m'échapper. Cet homme ne me garderait pas chez lui. J'allais retrouver ma liberté. Je pouvais le tuer ou espérer qu'il me relâche de lui-même. C'était à lui d'en décider.

Il soutint mon regard un long moment. Quand il était aussi concentré, il était encore plus beau. Quand il était fâché, il semblait encore plus sûr de lui. Et quand il était énervé, il devenait agressif. Avec ces muscles et cette beauté virile, il était parfait.

— Jamais.

BONES

APRÈS ÊTRE ALLÉS CHEZ LE MÉDECIN POUR ME FAIRE ENLEVER MON BANDAGE, Vanessa et moi partîmes pour Florence. Je n'étais pas encore prêt à mettre l'appartement en vente. Elle était impatiente de revoir sa famille et sa galerie, et je n'étais pas pressé de vendre. Cela n'ajouterait qu'un peu plus d'argent dans ma poche, et je n'en avais pas particulièrement besoin.

Nous prîmes mon van, dans lequel nous ne chargeâmes que l'essentiel. J'emportai quelques fusils et des pistolets, parce que je ne pouvais pas vivre sans mon arsenal. Même en temps de paix, le danger n'était jamais loin.

Je ne savais pas si les Barsetti avaient résolu leur conflit avec les Skull Kings, mais quelque chose me disait que ce n'était pas le cas. Les Skull Kings n'étaient pas très logiques, et les Barsetti étaient trop paranoïaques pour passer à l'acte.

Je ne savais pas ce qui allait se passer.

Je n'en parlai pas à Vanessa. Elle était heureuse, en ce moment – et je ne voulais pas ternir sa joie.

Comme autrefois, elle s'assit au milieu de la banquette, juste à côté de moi. Elle passa son bras sous le mien tandis que je conduisais d'une seule main. Nous avions pris l'habitude de rouler comme ça, et elle trouvait parfois le moyen de semer quelques baisers dans mon cou. Sa main glissait aussi sur ma cuisse pour m'exciter.

J'aimais que mon bébé ne puisse plus me quitter.

Cela m'avait manqué.

J'avais pensé à elle chaque fois que je m'étais retrouvé seul dans ce van. C'était probablement pour cette raison que j'avais eu un accident. L'alcool et la dépression ne faisaient pas bon ménage.

— Merci de venir à Florence avec moi, dit-elle.

Je regardai droit devant. Il n'y avait que des vignes, de vieilles maisons en pierre et des collines aux environs. C'était une belle journée d'été – comme dans un de ses tableaux.

— Je sais que c'est ce que tu préfères...

— Je veux être avec toi, où que ce soit.

Elle me frotta le bras, puis m'embrassa le biceps du bout des lèvres.

— Je sais.

Elle posa la tête sur mon épaule et se blottit contre moi, comme elle l'aurait fait sur le canapé.

C'étaient ces moments d'intimité et de simplicité qui m'avaient le plus manqué, quand nous ne parlions pas mais profitions de la compagnie l'un de l'autre. Son affection me faisait l'effet d'un shot de mon whisky favori. Parfois, c'était encore mieux que de baiser, parce que ces caresses venaient du cœur.

Je n'avais pas compris combien j'avais besoin d'amour avant d'avoir le sien.

Son téléphone vibra dans la poche de son jean, contre les sièges en cuir, et je le sentis aussi. Elle baissa les yeux vers l'écran.

Papa.

Sa famille nous avait laissés tranquilles pendant plusieurs semaines, mais je savais que ça ne durerait pas. Maintenant que Vanessa et moi étions de nouveau ensemble, il faudrait que je fréquente sa famille. Ils m'avaient enfin accepté comme l'un d'entre eux, et leur présence ne m'irritait plus, mais je ne pouvais pas non plus oublier le passé. Son père m'avait traité d'ordure un

nombre incalculable de fois, et son oncle avait préféré m'insulter avec ses poings. Je savais que l'ambiance ne serait plus hostile quand nous serions dans la même pièce, mais nous ne serions pas non plus très à l'aise.

Au moins, Vanessa m'appartenait. C'était tout ce qui comptait.

— Salut, papa. Comment vas-tu ? dit-elle avec une joie sincère, heureuse de parler à son père.

J'entendis sa voix dans le combiné.

— Tout va bien. Conway reprend des forces. Il est agité, donc il est de mauvaise humeur.

— J'imagine. Il n'a jamais su tenir en place.

— Non. Comme toi.

Elle gloussa.

— Je suis mieux que lui, quand même.

— C'est discutable, lança-t-il avec amusement. Bon, je voulais juste avoir de tes nouvelles. Ça fait longtemps que tu n'en as pas donné...

La tension s'installa. Ses parents l'avaient laissée tranquille mais, après ce qui s'était passé, son père devait être un peu paranoïaque.

— ... Je voulais juste savoir si tu allais bien.

— Je vais bien, dit-elle vivement. Griffin et moi sommes en route vers Florence.

— Vous venez nous rendre visite ?

— Non. On vivra dans mon appartement au-dessus de la galerie. Puis on cherchera une maison dans la campagne.

Son père marqua une pause.

— Vous allez vous installer dans la région ?

— Ouais.

Il se tut à nouveau, probablement incapable d'exprimer son bonheur.

— C'est une excellente nouvelle. Ta mère sera ravie quand je lui dirai. Conway et Sapphire vont aussi commencer à chercher une maison quand il sera remis.

— Ouah, ça va faire beaucoup de Barsetti au même endroit. Il ne manquera plus que Carter.

— Ce serait bien qu'il vienne, mais oncle Cane dit qu'il se plaît à Milan.

— Il changera sans doute d'avis quand il trouvera une femme.

— Peut-être, répondit son père sans y croire. Alors, comment va Griffin ?
Vanessa sourit quand elle entendit son père prendre de mes nouvelles.

— Il va bien. On vient de lui retirer son bandage et de le libérer. Il est comme neuf.

— Je suis content de l'apprendre.

Il n'était pas aussi enthousiaste que quand il parlait de son propre fils, mais il ne semblait pas amer non plus. À l'hôpital, j'avais eu l'impression d'avoir gagné son respect, mais pas forcément son affection. Il me tolérait.

Cela me convenait.

— Quand vous serez installés, tu devrais venir dîner, dit-il. Tu manques à ta mère... et à moi.

— Vous me manquez aussi.

— Je suis désolé de te déranger. Ta mère m'a demandé de ne pas t'appeler... Mais j'ai décidé de l'ignorer.

— Tu ne me déranges pas, papa, dit-elle en gloussant. Je suis contente de venir vous voir.

— Tu m'en vois ravi. Ça veut dire que ta mère ne pourra pas me gronder.

— Elle te grondera quand même.

— Oui, tu as sans doute raison. On se reparle bientôt.

— D'accord.

— Je t'aime, *tesoro*.

Son sourire disparut.

— Je t'aime aussi, papa.

Elle raccrocha et posa le téléphone sur le siège à côté d'elle.

Vanessa serait mon bébé jusqu'à la fin de mes jours, et je savais que j'allais devoir supporter sa famille. Quand j'entendais son père exprimer ses

émotions, je l’appréciais un peu plus. C’était un dur à cuire, mais il montrait aussi son amour. Il fallait être un homme fort pour ouvrir son cœur – car cela signifiait avoir quelque chose à perdre. Il fallait être courageux. Il me serait difficile de tourner le dos au passé, mais je pouvais y arriver – pour elle.

Au moins, il avait demandé de mes nouvelles.

Je gardai les yeux sur la route et ne lui posai pas de questions à propos de sa conversation avec son père. Je savais qu’elle voulait voir sa famille, mais j’aurais préféré que nous nous cachions et restions seuls dans son appartement. Je n’aimais pas beaucoup les gens, surtout depuis que j’avais rencontré Vanessa. Tant que j’étais avec elle, je n’avais besoin de personne d’autre.

— Conway va mieux. On devrait passer les voir demain.

Je n’étais entré qu’une seule fois dans la maison de ses parents, quand j’avais rencontré son père pour la première fois. Je lui avais tendu un fusil, et il m’avait mis en joue. Menotté à la chaise et vulnérable, je m’étais exposé comme jamais auparavant. Mais cela n’avait eu aucun effet sur les frères Barsetti. Il serait étrange de retourner dans cette maison – dans des circonstances bien différentes.

Elle leva les yeux vers moi.

— Tu veux bien ?

D’habitude, Vanessa ne me laissait jamais le choix – et c’était réciproque. Je lui disais toujours ce que nous allions faire, et elle ne pouvait pas discuter. C’était peut-être pour cela que nous étions si compatibles.

— Oui, bien sûr.

Elle me dévisagea un long moment, essayant de lire mon regard à travers mes verres fumés.

— Tu ne les aimes pas, je me trompe ? demanda-t-elle avec mélancolie et tristesse.

Le malaise que je ressentais en présence des Barsetti n’avait plus rien à voir avec notre guerre. Je leur en voulais de m’avoir traité si mal pendant si

longtemps. Avant de prendre une balle pour Crow, j'avais prouvé mon amour pour sa fille. J'avais montré que j'étais la personne que je prétendais être – un homme fort qui pourrait s'occuper d'elle. Je leur avais servi de punching-ball pendant des mois, mais ça n'avait servi à rien. Et si les choses s'étaient passées différemment ? J'aurais passé le reste de ma vie sans elle. J'avais simplement eu de la chance.

— Griffin.

Je passai le bras autour de ses épaules et la serrai contre moi.

— Leurs excuses ne changeront pas le passé, bébé. J'ai risqué ma peau pour toi, pas pour eux. Je les tolère, et ils me tolèrent. Mais, non, je ne les aime pas.

JE PORTAI nos affaires à l'étage dans son appartement et, malgré mes protestations, Vanessa me donna un coup de main. Elle se démena dans les escaliers, transportant l'équivalent de son poids. La plupart des femmes se seraient assises sur le canapé, mais elle voulait participer. Je n'avais pas besoin de son aide, même avec une épaule blessée, mais sa force m'impressionnait. Même quand elle n'avait aucune chance, elle ne reculait jamais devant la difficulté. Elle était toujours prête à puiser dans ses dernières forces.

Elle était forte.

Quand tout fut entreposé dans l'entrée, je jetai un coup d'œil dans son appartement. Il était exactement comme dans mes souvenirs – et elle avait accroché son tableau de moi dans le salon. Je m'étais demandé si elle s'en débarrasserait, mais elle ne l'avait pas fait.

Elle était debout dans le salon, les bras croisés, et poussa un soupir de douleur qui retentit dans la pièce.

Je la regardai, voyant les signes de sa détresse. Elle avait passé trois mois

dans cet appartement toute seule – l'appartement que je lui avais acheté. Ma dépression m'avait presque tué. J'étais certain que cela avait été aussi difficile pour elle.

— C'est du passé, maintenant.

Son regard se posa sur moi et, après un court silence, elle hocha la tête.

— Je ne sais pas si je dois être triste ou heureuse. Je suis triste parce que la dernière fois que j'étais là... J'étais malheureuse. Mais je suis contente de ne plus être seule dans cet appartement. Je suis contente que tu sois avec moi.

Elle se blottit contre moi et posa la joue sur mon torse, entourant ma taille de ses bras. Elle resta là, cramponnée à moi.

Mes mains glissèrent dans les cheveux de sa nuque, et je baissai les yeux vers le petit bout de femme dans mes bras. Elle était peut-être fluette, mais elle était forte et vive. Elle ne s'autorisait à montrer sa faiblesse qu'avec moi. Elle ne baissait sa garde qu'avec moi – moi, le seul homme à pouvoir s'approcher assez près d'elle pour lui faire du mal. Elle avait ressenti la douleur de notre séparation et avait montré sa détresse aux yeux du monde entier, tout comme son père montrait son amour pour elle. Cela ne m'avait jamais dérangé qu'elle ait couché avec des gamins avant de me rencontrer. Ils avaient peut-être possédé momentanément son corps, mais jamais son cœur – pas comme moi. Moi, je m'en étais approché, je l'avais touché et je l'avais conquis. Vanessa m'appartenait de façon irrévocable.

Elle dégagea son visage pour croiser mon regard.

— On devrait ranger nos affaires... Mais j'ai envie d'aller au lit. J'ai envie que tu me fasses l'amour.

Elle fit courir ses mains sur mon torse, ses lèvres entrouvertes et prêtes aux baisers. Le désir et l'impatience dans ses yeux m'auraient agacé chez une autre femme, mais c'était un signe de la dévotion de Vanessa. Elle n'était plus la peste que j'avais rencontrée. Elle m'avait autorisé à la connaître beaucoup plus en profondeur.

Entendre ces mots sortir de sa jolie bouche m'avait manqué. Je serrai plus

fort ses cheveux dans mon poing, effleurant sa lèvre inférieure avec mes doigts. Nous avons commencé par baiser, mais elle avait voulu plus que ça, et je le lui avais donné. Maintenant, c'était ma raison de vivre – entendre ces mots prononcés d'une voix désespérée. Le seul remède contre son cœur brisé, c'était moi, et la passion, l'amour et le désir que je lui donnais.

J'approchai mes lèvres de son oreille, dont j'embrassai la conque.

— Ça m'avait manqué.

Elle posa les mains sur mon torse.

— D'entendre une femme te demander de lui faire l'amour ?

— Non, répondis-je en repoussant ses cheveux pour pouvoir semer des baisers sur sa mâchoire. D'entendre mon bébé me demander de lui faire l'amour.

Je la soulevai dans mes bras et la portai dans le couloir jusqu'au lit dans sa chambre. Je la jetai sur les couvertures et tirai mon tee-shirt par-dessus ma tête. Ma peau claire était couverte de tatouages noirs, les images et les mots créant une œuvre d'art sur mon corps. J'avais mis toute ma vie dans ces images – ma soif de sang et ma douleur.

Elle se redressa sur les coudes et me fixa du regard pendant que je me déshabillais. Elle balaya mon corps des yeux, son désir évident dans sa manière d'entrouvrir les lèvres et de souffler. Elle retira son tee-shirt, puis son soutien-gorge, le laissant tomber à côté d'elle.

Je fixai du regard ses seins parfaits, comme si je ne les avais pas vus ce matin. Ils étaient fermes et ronds, et j'adorais les sentir dans mes mains. Ils étaient petits, mais pointus. Je n'en avais jamais pris de plus beaux dans ma bouche.

Je baissai ensuite mon jean et mon boxer, regardant le visage de Vanessa rougir de désir. Au début de notre relation, elle avait pris soin de dissimuler ses émotions et de les rendre indéchiffrables. Mais, depuis qu'elle était tombée amoureuse de moi, elle ne cachait plus rien, et ses sentiments étaient toujours parfaitement visibles. Elle me désirait comme jamais auparavant.

Elle détacha son jean et le baissa, ainsi que son string, se retrouvant nue sur le lit. Puis elle m'ouvrit ses jambes, me suppliant de la rejoindre de la manière la plus sexy possible.

Ma queue palpita devant sa chatte parfaite. J'aimais cette femme pour son intelligence, son cœur d'or et son insolence. Mais, en tant qu'homme, j'étais aussi amoureux de cette tranche de paradis entre ses jambes. Sa chatte était devenue la résidence secondaire de ma queue – la maison de rêve que j'avais toujours désirée. Je voulais rester en elle pour toujours, passer tous mes jours de congé dans sa fente.

Elle recula vers la tête de lit et souffla fort.

— Ne m'oblige pas à me répéter, lança-t-elle.

Je montai à genoux sur le matelas et rampai vers elle, posant les mains sur la peau douce de ses mollets et de ses cuisses. Pendant les trois mois de notre séparation, aucun homme n'était entré dans ce lit. Ces cuisses parfaites n'avaient connu aucun autre homme. Elle était mon territoire, ma maison.

Elle me dévisagea, son souffle profond et irrégulier.

— Redemande-le-moi, rétorquai-je en contemplant ses yeux vert profond, dans lesquels un feu était sur le point d'exploser.

Je serrai ses cuisses avec les mains, et ma queue commença à goûter. Je lui faisais l'amour le matin, dès que je me réveillais, même si elle dormait encore. Je n'avais aucun savoir-vivre et je baisais mon bébé quand j'en avais envie. Mais, maintenant, j'étais impatient de la baiser à nouveau, comme si c'était la première fois.

Elle posa la main sur mon ventre, dont les muscles étaient durs comme l'acier. Puis elle glissa les doigts vers ma hanche, qu'elle serra comme pour m'encourager.

— Fais-moi l'amour.

— S'il te plaît, grondai-je.

Elle haletait presque.

— S'il te plaît...

Je lui attrapai les chevilles et posai ses pieds contre mon torse, tout en me positionnant au-dessus d'elle, les mains de part et d'autre de sa poitrine. Elle était petite et souple, et je pouvais la plier exactement comme j'en avais envie. Quand elle me demandait de lui faire l'amour, elle ne voulait pas seulement que je sois en elle. Elle voulait que je la conquière, que je l'écrase avec mon corps pour qu'elle se sente en sécurité. Elle voulait être ma reine et se soumettre à son roi. Elle voulait que je l'enveloppe de mon amour, que je la protège chaque jour de notre vie. Quand elle m'appartenait, elle n'avait plus à s'inquiéter de rien.

Je m'enfonçai en elle, maintenant ses genoux serrés, glissant dans sa fente étroite tandis que ses jus recouvraient mon manche. Je la pénétrai le plus profondément possible, jusqu'à ce que mes bourses claquent contre ses fesses.

Elle prit une grande inspiration quand elle me sentit en elle, comme si elle ne s'était pas encore réhabituée à mon gabarit. Elle enfonça les ongles dans mes poignets et me regarda entre ses paupières lourdes. Avec ses lèvres entrouvertes et ses tétons durs, elle était prête à me recevoir.

Je posai mon front contre le sien et commençai à me déhancher en elle, profitant de chaque seconde. Je voulais faire durer le plaisir, la faire jouir plusieurs fois avant d'atteindre la ligne d'arrivée. Mon boulot était de réparer son cœur comme elle avait réparé le mien. La séparation avait été brutale pour nous deux et nous avait arraché notre bonheur. Quand je l'avais perdue, j'étais devenu une pire version de moi-même. Elle était devenue un fantôme. Mais elle ne connaîtrait plus jamais cette douleur – parce que j'allais rester près d'elle. Je me fichais qu'on m'aime ou qu'on me déteste. Cette femme m'appartenait – et personne ne me la reprendrait jamais.

Elle enfonça ses orteils dans ma poitrine et ses ongles dans ma peau, son souffle de plus en plus lourd et profond. Elle poussa avec les jambes contre mon torse pour pouvoir se déhancher avec moi.

J'accélérai l'allure, faisant rebondir ses seins à chaque coup de reins.

J'adorais voir ses tétons durcir et ses joues rougir. La couleur verte de ses yeux devenait plus vive quand elle se perdait dans le plaisir. Je l'avais déjà remarqué avant notre séparation, et cela n'avait pas changé.

Je n'avais jamais fait l'amour à une femme avant elle, mais cela m'avait semblé naturel immédiatement. Mes yeux étaient rivés dans les siens, et nous partagions la même âme en cet instant. Je lui donnais tout ce que j'avais, acceptant tout ce qu'elle me donnait avec avidité.

— Je vais jouir..., dit-elle en se cramponnant à mes bras. Déjà...

Je passai ses chevilles au-dessus de mes épaules pour la prendre encore plus profondément. Ses pieds étaient de part et d'autre de ma tête. Je repliai ses jambes vers sa poitrine, la manipulant comme si elle était une poupée.

— Tu ne vas pas jouir qu'une fois.

— Je n'en attendais pas moins..., dit-elle en plongeant ses doigts dans mes cheveux et en me fixant du regard, ses lèvres appelant mes baisers.

Elle était trop occupée à gémir pour poser sa bouche sur la mienne. Je lui faisais l'amour avec les yeux autant qu'avec le corps. Elle se déhanchait avec vigueur contre moi. Elle tremblait de tout son corps à mesure qu'elle approchait de l'orgasme.

J'étais content de n'avoir couché avec personne. Je n'aurais connu que des déceptions. Même coquines et sauvages, ces femmes n'auraient pas pu combler le vide dans mon cœur.

Pas comme elle.

J'aurais été forcé d'imaginer mon bébé à leur place – d'imaginer que ma vie n'avait pas été détruite. Mais je me serais senti mal dès que ç'aurait été terminé – et Vanessa m'aurait manqué encore plus.

— Je t'aime.

Elle était la seule femme à m'avoir jamais entendu prononcer ces mots. La première fois que je lui avais dit ce que je ressentais, je n'avais pas hésité. Cela n'avait pas été facile, surtout pour quelqu'un comme moi. Pourtant, je l'avais fait tout naturellement. Je n'avais jamais douté de mes sentiments

pour elle. Je n'avais pas eu besoin d'aimer une autre femme pour comprendre ce qu'était l'amour. Elle était la seule et unique.

Ses yeux débordaient de passion, mais une émotion plus douce s'y mêla. Elle posa une main sur ma joue et empoigna ma hanche gauche.

— Je t'aime aussi.

Avant même qu'elle ne termine sa phrase, sa chatte se contracta autour de ma queue, et elle fut secouée par un orgasme puissant.

— Pour toujours... Je t'aime.

JE N'AVAIS PAS BIEN DORMI ces trois derniers mois. En fait, je n'avais pas réussi à m'endormir sans être saoul et, s'il m'était arrivé de me réveiller sobre, je m'étais rappelé tous mes cauchemars à propos de Vanessa.

Le fait de l'avoir retrouvée avait eu des conséquences positives sur ma santé.

Je dormais mieux.

Je buvais moins.

Et j'étais heureux.

Mais, au lieu de dormir toute la nuit, je me réveillais au moins une fois pour la regarder et m'assurer qu'elle était toujours là. Une partie de moi avait peur de la perdre à nouveau, même si cette peur était infondée. Mais quand on avait été vraiment malheureux, on ne pouvait s'empêcher de craindre que ça recommence.

J'avais déjà vécu sans elle. Plus jamais.

Elle dormait à mes côtés, nue sous le drap qui lui arrivait à l'épaule. Elle était tournée vers moi, ses lèvres entrouvertes dans son sommeil. Elle faisait toujours la même tête quand elle dormait – paisible et belle. On voyait à peine ses petites dents. Quand elle était réveillée, elle était toujours pleine de feu. Endormie, elle semblait inoffensive.

Je la regardai un moment, car je ne pouvais pas me rendormir. C'était la première fois que je dormais dans un endroit que je ne connaissais pas. Le matelas était différent, et l'atmosphère aussi. La chambre n'avait pas son odeur, car elle n'avait pas vécu là assez longtemps.

Je la regardai pendant encore quelques minutes avant de sortir du lit et de partir explorer son appartement. Je me servis un verre de scotch, car je n'avais pas bu de la journée, et m'assis dans un des fauteuils du salon. Je l'avais acheté entièrement meublé, donc tout ce mobilier avait déjà appartenu à quelqu'un d'autre. Il y avait une petite table basse, une télévision et un grand tableau au mur.

Celui-ci attira mon attention, car je sus immédiatement que Vanessa ne l'avait pas peint. C'était un paysage de campagne – des vignes à perte de vue sous un soleil toscan, dans une vallée pleine de chaleur. Elle aurait pu peindre le même thème, mais les couleurs et les traits n'étaient pas les siens. Cela ne pouvait être que le tableau de quelqu'un d'autre.

Je posai mon verre et marchai vers la toile pour lire la signature inscrite au coin.

Antonio Tassone.

J'eus l'impression qu'une pierre me tombait dans la gorge et atterrissait dans mon ventre. C'était comme si quelqu'un m'avait frappé avec la crosse d'un fusil. Je ressentis une douleur que je n'avais pas anticipée, un choc dans mon cœur qui m'engourdit tout le corps.

Je n'avais jamais été jaloux de lui, parce que j'avais cru qu'il ne pouvait pas rivaliser avec moi. Aucun homme ne le pouvait. Ce que Vanessa et moi avions était plus fort que tout. Même si elle avait couché avec lui, cela n'aurait pas entamé ma confiance en moi. J'aurais tenu ma promesse et effacé son souvenir de la mémoire de Vanessa. Mais voir ce tableau... me fit douter.

Ils avaient un lien plus fort que je ne le pensais.

Il était artiste, tout comme elle. Ils avaient visiblement beaucoup de choses en commun. Elle lui avait peut-être acheté ce tableau, parce que le

paysage lui rappelait son enfance. Ou alors il l'avait peint pour elle, parce qu'il savait ce que cela représenterait à ses yeux. Dans les deux cas, ils avaient une relation fondée sur des intérêts communs – l'art et la spiritualité.

Pour la première fois de ma vie, je fus jaloux.

Je détestais ce tableau. J'avais presque envie de l'arracher du mur et de le casser en deux, ou de l'arroser de scotch et d'y mettre le feu sur le trottoir. Je voulais qu'il crame et qu'il n'en reste plus rien.

Je dus me rappeler qu'elle l'avait largué dès qu'elle m'avait retrouvé. Elle avait passé un coup de fil qui n'avait duré que cinq minutes, et tout avait été terminé. Elle n'avait pas hésité. Même si ce type était un artiste et qu'ils avaient eu un lien, cela n'était rien comparé à ce que nous avons.

Mais cela ne m'empêchait pas d'être en colère.

Elle n'avait pas couché avec lui. Elle ne l'avait même pas embrassé.

J'aurais dû m'en moquer.

Mais je ne m'en moquais pas.

Je me détournai enfin et retournai m'asseoir sur le canapé où m'attendait mon verre de scotch. Je ne voulais plus regarder ce tableau. Je ne supportais pas l'idée de le voir tous les jours, tant que je vivrais avec Vanessa. Ce serait mesquin de lui demander de s'en débarrasser. Je ne voulais pas être aussi peu sûr de moi. Mais je ne pouvais pas non plus tolérer qu'elle l'amène dans notre nouvelle maison en Toscane. Je n'accepterais jamais que ce truc décore mon mur.

Le tableau qu'elle avait peint de moi était toujours là, sur l'autre mur. Il ne devrait pas se trouver si près de l'autre.

Des pas légers se firent entendre sur le parquet. Vanessa s'approchait dans le couloir. Je n'avais pas fait de bruit, mais elle avait dû remarquer que je n'étais plus là en tendant le bras dans la nuit.

Elle apparut au coin, ses cheveux emmêlés, car je les avais empoignés et décoiffés. Complètement nue, avec sa belle peau olive, elle était un fantôme. Ses cheveux bruns, ses yeux verts et son teint faisaient d'elle la femme la

plus désirable de la planète. Elle plissa les yeux, encore ensommeillée.

— Qu'est-ce que tu fais ?

J'étais assis sur le canapé, en boxer noir. Je levai mon verre et bus une gorgée.

— Je n'arrive pas à dormir.

Elle passa ses doigts dans ses cheveux, ses paupières lourdes.

— Reviens te coucher, dit-elle d'un ton autoritaire.

Elle se retourna, s'attendant à ce que je la suive.

En temps normal, je l'aurais fait. Mais pas cette fois. J'étais furieux à propos du tableau. Tant que ce truc serait au mur, je resterais en colère.

Ses pas s'interrompirent quand elle se rendit compte que je ne venais pas. Elle se tourna vers moi et me regarda.

— Tu as entendu ?

Malgré ma colère, je voulus sourire. J'aimais qu'elle soit vexée quand je ne faisais pas exactement ce qu'elle me demandait. Elle avait pris l'habitude que je lui obéisse. Et quand elle n'obtenait pas ce qu'elle voulait, elle répondait avec insolence.

— Je ne suis pas fatigué, répondis-je en fixant mon verre.

— Eh bien, tu n'es pas obligé d'être fatigué pour venir au lit. Comme ça, au moins, je pourrai dormir.

— Tu as dormi sans moi dans ce lit pendant trois mois.

Je me forçai à ne pas regarder le tableau au mur, à ne pas lui montrer combien j'étais peu sûr de moi. J'étais parti du principe que ce type était insignifiant et ordinaire. Peut-être m'étais-je trompé.

— Quoi ? s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Je bus mon verre en silence.

Maintenant que sa colère montait, Vanessa ouvrit plus grand les yeux.

— J'ai raté quelque chose ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne suis pas fatigué, répétais-je simplement. Je viendrai me coucher quand je serai prêt.

Elle croisa les bras sur son torse, sa colère plus intense à chaque seconde.

— Je ne veux pas passer une nuit de plus sans toi. Je ne me sens pas en sécurité. Alors ne m'oblige pas à te le redemander.

Elle tourna les talons et sortit en trombe, ses petits pieds tambourinant sur le parquet.

J'étais tout aussi en colère, mais aussi un peu amusé. S'il n'y avait pas eu ce tableau au mur, cela m'aurait fait sourire et flatté l'ego. Rien ne me rendait plus heureux que de voir mon bébé revendiquer son territoire et se fâcher quand elle ne pouvait pas m'avoir.

J'abandonnai mon verre de scotch et allai me glisser dans le lit à côté d'elle.

Dès que le poids de mon corps fit ployer le matelas, elle se blottit contre moi et passa sa jambe entre les miennes. Elle me serra contre elle comme si j'étais un oreiller, sa joue posée sur mon épaule tandis qu'elle m'étreignait à la taille. Comme si notre conversation n'avait jamais eu lieu, elle s'endormit aussitôt.

Je la regardai dormir quelques minutes avant de poser mes lèvres sur son front. Ce tableau continuait de me hanter, mais je devais me rappeler que c'était moi qui possédais une œuvre d'art. Elle était mienne, et je pouvais la contempler pour toujours. Elle était mon trésor.

Elle n'avait jamais appartenu à ce type – elle avait toujours été à moi.

JE ME RÉVEILLAI le lendemain matin et effectuai ma routine de pompes et d'abdos. En général, je soulevais des poids mais, sans mon équipement, je devais me contenter de faire des exercices seul. Je fis du café, puis m'assis sur le canapé.

D'habitude, je baisais Vanessa dès que j'ouvrais les yeux. Je me moquais qu'elle soit réveillée ou non. J'avais la trique au réveil, donc je m'installais

entre ses cuisses et nous faisais jouir tous les deux avant de commencer la journée.

Mais pas aujourd'hui.

Le tableau était toujours au mur, me tourmentant en silence. Dans la lumière matinale, les couleurs étaient mieux discernables. Les coups de pinceau étaient bien visibles. Je ne connaissais rien à l'art avant d'étudier les tableaux de Vanessa. Je pouvais lire ses humeurs et ses émotions. Quand je regardais le travail d'Antonio, j'avais l'impression de le connaître, lui aussi.

Je n'aimais pas ça.

J'avais besoin de tourner la page. Je valais mieux que ça. Je n'aurais pas dû me sentir menacé par lui, alors qu'elle l'avait largué.

Mais ce tableau ne cessait de me rappeler son existence, de jouer avec mes craintes et mon imagination. Je ne lui avais jamais posé de question sur leur relation, parce que j'avais cru que cela n'avait pas d'importance, mais je me demandais maintenant ce qui s'était passé, exactement. Ce tableau jouait avec mes nerfs et me transformait en psychopathe jaloux.

Je détestais ça.

Vraiment.

Elle se réveilla trente minutes plus tard et sortit vêtue d'un de mes tee-shirts. Sur elle, on aurait dit un poncho. Ses pieds frappèrent lourdement le sol quand elle entra en trombe dans le salon. Ses yeux verts brillants de colère vrillant les miens, elle posa les mains sur les hanches et explosa :

— Qu'est-ce qui se passe, merde !? On vient de se remettre ensemble, et tu te comportes comme un con.

Je la fixai du regard, surpris.

— Comment ça, je me comporte comme un con ?

— Tu as disparu la nuit dernière et, ce matin, on n'a pas fait l'amour. On fait toujours l'amour.

— Tu veux dire, quand je te baise alors que tu dors encore, puis que je m'en vais sans rien dire ? demandai-je. Je n'avais pas réalisé que tu trouvais

ça romantique.

Ses yeux m'évoquèrent deux grenades sur le point d'exploser. Elle se précipita vers moi et fit claquer sa main sur mon épaule.

— Tu vois ? Tu fais le con. Je sais que quelque chose ne va pas. Dis-moi ce que c'est.

Je ne réagis pas. Elle était petite, mais elle pouvait frapper fort. Bien sûr, cela ne m'avait pas fait mal. Je me levai et reculai, ne sachant pas si je devais tout avouer. Si je gardais tout pour moi, je ne ferais que m'éloigner d'elle. Dès que le tableau aurait disparu, je cesserais de penser à l'homme qui avait essayé de faire de mon bébé sa femme.

Vanessa me regarda, ses bras croisés sur sa poitrine. Ses yeux brillaient de rage.

— Griffin.

J'étais trop têtu pour avouer la vérité, pour admettre qu'un autre homme m'affectait. Mais ma fureur remportait la bataille, surtout que le tableau était accroché au mur juste à côté d'elle. Je les voyais tous les deux dans mon champ de vision. Je me demandai s'il lui avait donné ce tableau en cadeau, certain qu'elle l'aimerait parce qu'elle lui avait parlé de son enfance en buvant un café. Je serrai les deux poings.

Elle baissa les yeux vers mes mains, puis me regarda à nouveau dans les yeux.

— Je te comprends mieux que quiconque mais, cette fois, je ne vois pas du tout ce qui se passe. Dis-moi.

Elle s'approcha de moi, les bras le long du corps.

Je regardai le tableau par-dessus son épaule. L'art était censé stimuler l'esprit, apporter un sentiment de paix dans le foyer. Mais ce tableau me torturait et me filait la migraine.

Elle haussa les sourcils sans comprendre ce que mon geste signifiait.

Je continuai de fixer le tableau.

Elle jeta enfin un coup d'œil par-dessus son épaule, s'interrompit quand

elle vit le tableau, puis se retourna lentement vers moi. Elle ne comprenait toujours pas, mais ses yeux s'emplirent lentement de terreur. Elle n'était pas sûre que j'aie compris d'où venait le tableau, sans doute parce qu'il semblait peu probable que je remarque la signature dans le coin.

— Je ne veux plus de cette merde dans notre appartement.

Mes épaules se raidirent sous l'effet de la colère. Le fait de parler enfin du tableau me rendait encore plus furieux. En prononçant les mots à voix haute, je me rendais compte à quel point la situation m'agaçait. Ce tableau était une insulte. Elle n'avait pas eu le temps de s'en débarrasser, parce qu'elle ne savait pas qu'elle me retrouverait à Milan, mais cela n'apaisait pas ma colère.

Elle était parfaitement immobile ; même sa poitrine ne bougeait plus, parce qu'elle avait cessé de respirer. Toute la colère qu'elle avait ressentie envers moi s'était évaporée comme si elle n'avait jamais existé. Elle n'essaya même pas de me faire croire que ce tableau n'était pas ce que je croyais. Elle ne me présenta pas non plus d'excuses, car elle n'avait pas à le faire. Elle resta donc muette, consciente que rien ne pourrait améliorer la situation.

— Maintenant.

Je ne voulais pas le voir une seconde de plus. Je ne voulais plus qu'il empoisonne le sanctuaire de notre maison. J'avais acheté cet appartement pour elle parce que j'étais son homme. Ce connard ne méritait pas d'y laisser son empreinte. Si je ne l'arrachais pas moi-même, c'était pour ne pas avoir l'air mesquin.

Elle se retourna et s'exécuta. Elle souleva le tableau, laissant le clou. Elle le posa ensuite contre le mur, s'assurant qu'il ne soit plus visible.

Cela ne me suffisait pas.

— Je veux qu'il aille dans la poubelle, Vanessa.

Elle se retourna, les yeux pleins de tristesse.

— Je vais m'habiller, puis je m'en occupe.

Je la contournai et entrai dans la chambre, enfilant un jean et un tee-shirt,

puis je retournai dans le salon.

— Je sors. Cette merde a intérêt à avoir disparu quand je reviendrai.

Je sortis sans la regarder.

— Griffin...

Je claquai la porte derrière moi, les bras tremblants dès que nous fûmes séparés. Je m'arrêtai sur le palier, calmant mes nerfs avant de descendre les escaliers vers le trottoir. Il était neuf heures du matin et je n'avais rien à faire, donc j'entrepris de me promener en ville jusqu'à m'être calmé.

Je savais que je n'aurais pas dû être si fâché, mais la logique avait perdu la bataille. J'avais tant souffert ces trois derniers mois. Ce stupide connard ne lui aurait jamais donné ce tableau si je n'étais pas parti. Ils ne se seraient même pas rencontrés. Maintenant, elle était de nouveau mienne, et je ne voulais pas un seul souvenir de cette horrible période dans ma putain de maison.

VANESSA

MAINTENANT QUE BONES M'AVAIT DIT QUEL ÉTAIT LE PROBLÈME, JE comprenais tout.

Je n'avais même pas pensé au tableau dans mon salon. Je l'avais acheté à Antonio huit semaines plus tôt et, comme je n'étais pas retournée dans mon appartement depuis que Bones et moi nous étions remis ensemble, je ne l'avais pas décroché.

Je n'avais même pas pensé qu'il saurait qu'Antonio l'avait peint.

Et quand bien même, je n'aurais pas cru que ça le dérangerait tant.

Il n'était pas du genre jaloux, mais il était possessif.

Je ne lui reprochais pas d'être fâché. Si j'avais trouvé dans notre appartement quelque chose qu'une autre femme lui avait fait, je n'aurais pas non plus aimé le regarder.

J'envisageai de jeter le tableau à la poubelle comme il me l'avait demandé, mais cela ne semblait pas correct. Antonio avait peint un si beau tableau que ce serait une insulte à son talent de le jeter. Quelqu'un d'autre devrait avoir le droit d'en profiter. Quelqu'un d'autre pouvait l'aimer autant de moi.

Je portai le tableau dans la rue jusqu'à sa galerie. Mon cœur battait la chamade à l'idée de me retrouver face à lui. Il avait déjà été difficile de lui parler au téléphone sans voir l'expression sur son visage. Si je le voyais, je

me sentirais encore plus mal.

Mais il n'était pas toujours là. J'aurais peut-être de la chance et je déposerais le tableau sans avoir à lui parler.

J'entrai et vis son assistante derrière le comptoir. Je souris avec soulagement de savoir que je n'aurais pas affaire à lui.

— Vous êtes de retour ? sourit-elle avant de voir le tableau dans mes bras. Oh non. Il y a un problème ?

— Non, aucun problème, répondis-je en marchant vers le comptoir et en posant délicatement le tableau dessus. Ce tableau est magnifique, et je l'adore. Mais je voulais le rendre... si ça ne vous dérange pas.

— Eh bien, nous avons des règles assez strictes, ici. Nous ne faisons pas de remboursement.

— Je ne veux pas récupérer mon argent. Je veux juste le rendre.

Elle examina la toile, à la recherche de défauts.

— Juste le rendre ? répéta-t-elle d'un ton éberlué. Je ne comprends pas.

Je ne voulais pas lui raconter ma vie. Ce serait inconvenant, car Antonio était son patron.

— Je déménage et je n'ai plus de place dans mon nouvel appartement. Je ne supportais pas l'idée de le jeter, donc j'ai pensé le rapporter. Vous pourriez trouver un autre acheteur.

La porte d'entrée s'ouvrit. Je devais être la femme la plus malchanceuse de la planète, car ce fut Antonio qui entra.

Il s'immobilisa quand il me reconnut. Vêtu d'une chemise bleue aux manches retroussées et d'un jean sombre, il était exactement comme dans mes souvenirs. Avec sa mâchoire carrée, sa barbe de trois jours et ses yeux marron profond, c'était un bel Italien. En le voyant, je me rappelai ce qui m'avait tant fait rêver chez un homme avant de rencontrer Bones – l'image que je m'étais faite de mon mari.

Mais j'avais rencontré l'homme sans lequel je ne pouvais pas vivre, même s'il n'était pas bien pour moi.

Un silence s'installa dans la galerie.

Tendu.

Et un peu gênant.

Il se remit de sa surprise et marcha vers le comptoir. Il remarqua le tableau et devina ce qui se passait.

— Laissez-nous un instant.

Son assistante attrapa son sac à main et sortit, prenant sa pause un peu plus tôt que d'habitude. Mais elle ne posa pas de question.

Antonio baissa de nouveau les yeux vers la toile, admirant son propre travail.

— Je suis blessé que tu n'en veuilles plus, mais je suppose que je comprends.

Il ramassa le tableau et le posa dans l'arrière-boutique. Il me tournait le dos, donc je ne vis pas l'expression sur son visage. Il prit un instant pour l'examiner avant de se retourner vers moi.

— Mais ne t'attends pas à ce que je te rende le tableau que je t'ai acheté.

Il n'avait pas le regard doux comme autrefois. En fait, il était un peu hostile, comme si le simple fait de me voir le mettait en colère. Nous n'avions pas parlé depuis un peu plus d'une semaine, et il était évident que cela ne lui avait pas suffi pour accepter ce qui s'était passé. Je ne le lui reprochais pas. J'étais partie sans lui dire ce qui se passait, puis je m'étais remise avec mon ex sans lui en parler. Il avait été si bon et gentil avec moi, et je ne lui avais pas montré les mêmes égards. Si je n'avais pas été si heureuse avec Bones, je me serais sentie encore plus mal.

— Je ne veux pas que tu me le rendes, dis-je en posant les mains sur le comptoir, le cœur lourd.

Je me sentais mal de le faire souffrir, et encore plus mal d'avoir rendu Bones jaloux. Je n'avais jamais imaginé qu'il comprendrait d'où venait le tableau avant que j'aie eu l'occasion de m'en débarrasser. Il était trop observateur.

— Antonio... Je suis désolée pour tout ce qui s'est passé. Vraiment.
Il détourna les yeux vers la fenêtre.

Qu'étais-je censée dire ? Il n'avait pas à me pardonner, alors que tout était ma faute.

Il se retourna vers moi, le regard toujours plein de la même mélancolie.

— J'espérais pouvoir rendre ce tableau sans te croiser.

— Moi aussi, j'aurais préféré ne pas te voir.

Ce fut à mon tour de détourner les yeux.

— Je ne veux pas récupérer mon argent. Je veux juste que quelqu'un d'autre profite du tableau, quelqu'un qui l'appréciera. Ce tableau mérite de retrouver un foyer. Je ne pouvais pas le jeter... Je ne pouvais pas.

— Et je suis censé être flatté ? demanda-t-il en retroussant ses manches.

Cette conversation n'allait nulle part. Plus je restais là, plus la situation s'aggravait. Antonio n'avait pas envie de me parler. Il n'avait même pas envie de me voir. J'aurais dû le laisser tranquille.

— Je suis désolée de t'avoir dérangé...

Je me tournai vers la porte, pressée de partir. Je détestais la manière dont il me traitait, mais je détestais encore plus le fait que je l'avais mérité.

Il soupira lourdement derrière moi.

— Attends.

Je m'arrêtai près de la porte et entendis ses pas. Quand je me retournai, il était devant moi, se frottant la nuque d'un air plein de remords.

— Je ne m'attendais pas à te croiser... Tu m'as pris par surprise. Je ne voulais pas être si froid.

— C'est bon. Je comprends.

Il glissa les mains dans ses poches et inclina la tête en me regardant.

— J'ai probablement besoin d'un peu plus de temps pour m'en remettre. Ça s'est terminé brusquement, et je n'ai rien vu venir. Cette conversation au téléphone...

— Tu as le droit d'être bouleversé, Antonio. Tu n'as pas à t'expliquer.

Il soupira à nouveau.

— Je n'avais jamais autant désiré une femme. Et quand j'en ai trouvé une que je voulais vraiment... Je n'ai pas pu l'avoir.

Son regard intense me mit mal à l'aise, comme si le simple fait de l'écouter était une trahison envers Bone. Je baissai les yeux, incapable de le regarder en face.

— Je sais que je ne devrais pas dire ça, mais c'est vrai. J'ai toujours été honnête avec toi.

Ne sachant que dire, je ne répondis pas.

Il resta planté là, comme si la conversation n'était pas terminée.

— Tu vas garder la galerie ?

Je hochai la tête.

— Tu vas continuer à y vivre ?

— Pas pour toujours, mais en attendant, répondis-je en relevant la tête, maintenant que la partie gênante était passée.

Il serra les dents avant de poser la question suivante :

— Il vit avec toi ?

— Oui.

Il hocha la tête, acceptant la réponse, mais à peine.

— C'est pour ça que tu ne veux plus du tableau... C'est à cause de lui.

— Ça le met mal à l'aise.

Ce n'était pas représentatif de sa véritable réaction. Bones avait pété les plombs, crié et était parti en trombe. Je ne me rappelais pas la dernière fois qu'il avait fait une chose pareille. C'était même notre première vraie dispute de couple.

— Et je comprends. Il m'a demandé de le jeter... Mais je ne pouvais pas. Je n'ai pas voulu. C'est trop beau... Et je ne dis pas ça pour te faire plaisir.

— Je sais, dit-il à voix basse. Et merci.

Maintenant qu'il était plus poli, je me rappelai pourquoi il m'avait tant plu. Il était gentil et agréable.

— Tu as toujours des sentiments pour moi ? demanda-t-il avec espoir.

Je ne voulais pas lui dire la vérité, car cela le blesserait profondément. Il n'aurait pas dû poser la question.

— Ça n'a aucune importance. C'est l'homme avec lequel je veux passer ma vie. J'ai été honnête avec toi dès le début. Je t'ai dit qu'il était l'amour de ma vie. Si je n'étais pas avec lui, c'était parce que je ne pouvais pas. Maintenant, je peux. S'il te plaît, ne perds pas ton temps à espérer que je change d'avis. Je peux vivre sans toi... Je ne peux pas vivre sans lui.

Je ne voulais pas faire de mal à Antonio, mais il avait besoin d'une bonne raison pour avancer. Il avait besoin d'une raison pour m'oublier.

Il ne réagit pas. Son regard resta plongé dans le mien, sans ciller.

— Il a de la chance.

— Merci...

— On pourrait être amis.

Bones ne l'autoriserait jamais – pas après la manière dont il avait réagi en voyant le tableau.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Je te saluerai toujours quand je te verrai. Je ne t'ignorerai jamais. Je te demanderai comment tu vas... Tu me demanderas comment je vais. Mais non, je ne pense pas qu'on pourra être amis.

S'il était blessé, il le cacha bien.

— J'imagine que c'est logique.

— Tu es un homme merveilleux, Antonio. Tu es beau, intéressant, gentil et accompli... Tu peux avoir n'importe quelle femme. Quelqu'un de spécial t'attend. Quand tu la trouveras, tu m'oublieras. Quand tu rencontreras quelqu'un que tu aimeras comme j'aime Griffin... Tu ne te rappelleras même pas mon nom. Je te le promets.

BONES NE REVINT PAS à l'appartement avant la fin de l'après-midi.

Je sortis nos affaires et nettoyai tout. Antonio n'était jamais entré chez moi, donc je n'avais pas à cacher ou jeter les traces de sa présence. J'étais pressée que Bones rentre à la maison, mais je redoutais aussi son retour. Le connaissant, il serait toujours aussi furieux.

J'accrochai un autre tableau au clou – une toile que j'avais peinte après son départ et que personne n'avait achetée. C'était une représentation de lui dans mon lit, les draps autour de la taille. On ne voyait pas son visage, mais son corps tatoué était finement détaillé. Je ne m'étais pas rappelée tous ses tatouages, mais presque. Peut-être que quand il le verrait, il comprendrait qu'Antonio n'avait pas d'importance... qu'il ne lui arrivait pas à la cheville.

Il rentra enfin à trois heures de l'après-midi et, comme je l'avais imaginé, il semblait aussi furieux qu'à son départ. Il avait les sourcils froncés, l'air agacé, et des flammes dansaient dans ses yeux. Tous les muscles de ses bras étaient bandés, parce qu'il contractait tout son corps en même temps.

Son regard hostile croisa le mien. C'était comme s'il était sorti marcher cinq minutes, pas cinq heures. Il avait dû déambuler dans Florence avec cette expression sur le visage, terrifiant tous ceux qui avaient eu le malheur de le croiser. Les gens avaient probablement traversé la rue pour l'éviter.

Il tourna la tête vers le mur, s'assurant que le tableau avait disparu comme il l'avait demandé. Il s'immobilisa et prit quelques secondes pour détailler du regard le tableau que j'avais accroché à la place – et peint de mémoire. Il examina les détails que j'avais gardés en mémoire après son départ. Il avait dû reconnaître les tatouages, la réplique exacte de son corps massif. Je n'avais pas eu besoin d'une photo pour recréer sa silhouette. Je connaissais chaque détail, chaque tache d'encre, chaque cicatrice comme ma poche.

Il se tourna vers moi, moins fâché, mais toujours en colère.

Je compris que cette dispute n'était pas terminée. Elle ne faisait que commencer. Je lui fis face, les bras croisés sur ma poitrine, le canapé entre nous.

Il resta debout, le corps raide, les bras le long du corps. Ses épaules musclées étiraient le coton de son tee-shirt. Même quand il était habillé, on ne pouvait nier sa force. Tous ses vêtements semblaient trop petits sur lui. Il m'adressait le même regard qu'au début de notre histoire – un regard qui laissait entendre qu'il me détestait et me désirait en même temps.

J'attendis qu'il dise quelque chose pour mieux comprendre son humeur. Mais, évidemment, il pouvait supporter le silence, car rien ne le mettait mal à l'aise. Il aurait pu continuer comme ça pendant des heures, attendant que je prenne la parole en premier.

— Je n'ai pas eu l'occasion de m'en débarrasser, lançai-je. Et je ne pensais ni à lui ni au tableau, donc ça ne m'a même pas traversé l'esprit. Je m'en suis débarrassé maintenant. N'en parlons plus.

Il plissa les yeux et fronça les sourcils. Dès qu'il pencha la tête, je compris que mon explication ne lui plaisait pas.

— N'en parlons plus ? Tu te fiches de moi ? rétorqua-t-il froidement, comme s'il était dégoûté par ce que je venais de lui dire.

Je ne l'avais jamais vu si jaloux. Il était toujours si sûr de lui, mais un bête tableau avait réussi à le mettre dans tous ses états.

— Il ne t'intéressait pas. J'ai essayé de t'expliquer ma relation avec lui, mais tu as dit que tu t'en moquais. Tu ne m'as même pas demandé si j'avais couché avec lui. C'est juste un tableau, Griffin. Quel est le problème ?

Je n'avais jamais embrassé Antonio ; je l'avais à peine touché. Bones n'avait aucune raison de se sentir menacé.

— Quel est le problème ? répéta-t-il à voix basse d'un ton terrifiant.

Il marcha vers moi lentement, contournant le canapé tel un prédateur prêt à se jeter sur sa proie. Ses yeux étaient fixés sur moi, ses bras le long de son corps.

— Le problème est énorme. Il est peintre, Vanessa. C'est un putain de peintre.

— Et alors ?

Il s'arrêta à quelques pas de moi, son regard de plus en plus terrifiant.

— Si tu avais baisé ce type parce que tu étais seule et déprimée, je m'en serais moqué. Il n'aurait pas eu la moindre importance à tes yeux. Pendant presque toute ma vie, je n'ai eu que des relations sans lendemain. Je ne me rappelle pas les femmes qui ont défilé dans mon lit. Je ne me rappelle pas leurs visages, parce que le tien est le seul qui compte à mes yeux. Mais ce type crée de l'art qui te rappelle ton enfance et que tu accroches à ton mur. Vous avez un lien. Ce n'est pas un peintre du dimanche. Il est doué. J'ai su que ce n'était pas un de tes tableaux dès que je l'ai vu – ce n'est pas ton coup de pinceau et ce ne sont pas tes couleurs –, mais il m'a fait penser à toi.

J'écoutais avec attention tout ce qu'il me disait, suivant son raisonnement avec surprise. Comme Bones ne m'avait jamais interrogée à propos d'Antonio, je ne lui avais jamais parlé de notre relation. Je ne lui avais pas dit comment nous nous étions rencontrés ou ce qui nous avait rapprochés. Cela ne semblait pas important. Mais maintenant qu'il savait qu'Antonio était aussi un artiste, il se sentait menacé. Je ne lui avais jamais parlé de notre lien. C'était ce qui le rendait si furieux, que j'aie eu un lien avec un autre homme, même si je n'avais pas couché avec lui. Il y avait plus d'émotions et d'intimité dans cette relation que dans une simple partie de jambes en l'air. Je voyais que cela le rongait de l'intérieur.

Il s'approcha plus près de moi, mais garda ses distances.

— Il l'a peint pour toi ?

Je ne voulais pas répondre à cette question. Je ne voulais plus parler de ça.

— Griffin, je t'ai choisi. Je ne veux que toi. Oublions-le et soyons heureux.

Comme s'il n'avait pas entendu ma réponse, il répéta sa question :

— Il l'a peint pour toi ?

Je serrai mes bras sur ma poitrine.

— Je lui ai dit que j'étais follement amoureuse de toi et que je n'étais pas

prête à me lancer dans une nouvelle relation. On a juste passé du temps en tant qu'amis. Il n'y avait rien d'autre, Griffin.

Il fit un pas vers moi, le regard de plus en plus dur.

— Ne m'oblige pas à me répéter.

La dernière chose que je voulais, c'était lui dire la vérité. Je ne voulais pas le blesser ou penser au passé alors que cela n'avait aucun rapport avec notre avenir.

— Non, il ne l'a pas peint pour moi.

Il haussa le sourcil droit. Au lieu de se satisfaire de ma réponse, il insista :

— Alors qu'est-ce que son tableau fichait dans ton appartement ?

— Griffin...

— J'ai le droit de savoir.

— Laisse tomber. Moi, j'ai déjà oublié.

Il m'ignora.

— Vanessa...

— Quelle importance ? Même s'il signifie quelque chose à mes yeux, tu es bien plus précieux. Tu es l'homme que j'aime. Je ne l'ai jamais aimé. Laisse tomber.

Il serra les dents, comme s'il luttait contre ses propres émotions. Ses yeux fouillaient les miens pendant qu'il décidait quoi faire. Il savait qu'il aurait dû laisser tomber, que ça n'avait aucune sens de s'énerver à propos d'un autre homme. Mais ce tableau avait attisé un feu qui refusait de s'éteindre.

— C'est important pour moi.

— Je ne t'ai jamais demandé ce que tu avais fait ces trois derniers mois...

— Je me suis branlé et j'ai dormi tout seul. Toutes les nuits. C'est tout.

— Et j'ai fait la même chose. C'est tout.

— Non, siffla-t-il. Tu es sortie, tu as parlé de ton œuvre, tu as partagé ta passion avec un homme.

C'était un cauchemar qui ne finirait jamais.

— Je ne suis jamais sortie avec lui. Quand il me l'a demandé, je lui ai dit

que je n'étais pas prête.

— Dis-moi comment ce tableau est arrivé là.

Il n'allait jamais laisser tomber, n'est-ce pas ?

— D'accord, dis-je en baissant les bras. Il est venu dans ma galerie en tant que client. Il a jeté un œil et il a acheté un de mes tableaux. Puis il est reparti. Je ne savais pas qui il était, encore moins qu'il était peintre. Puis, le soir même, je suis sortie avec Carmen et j'ai remarqué un tableau dans une vitrine. Je l'ai adoré, donc je suis retournée l'acheter le lendemain. Plus tard, j'ai appris qu'il en était l'auteur. Quand il a compris que nous nous étions acheté un tableau l'un à l'autre sans le savoir, il m'a invitée à sortir avec lui. J'ai dit non. Voilà toute l'histoire, Griffin.

Alors qu'il écoutait mon histoire, son apparence commença à changer. La colère sembla désertter son regard, mais sans céder la place à du soulagement. Une profonde détresse apparut dans ses yeux, comme le jour où nous avons décidé de nous séparer. Son souffle s'accéléra, et ses narines se dilatèrent. Pour la première fois, il détourna les yeux, comme si le simple fait de me regarder le faisait souffrir. Il recula, le regard perdu, tandis qu'il digérait ce que je venais de lui dire.

— Vous vous êtes acheté un tableau l'un à l'autre...

— Cela n'a pas d'importance, Griffin. Dès que tu es revenu dans ma vie, j'ai oublié jusqu'à son existence.

Il n'écouta pas un mot. Il fit courir sa main dans ses cheveux courts jusqu'à sa nuque. Bouleversé et malheureux, il ne savait plus que dire. Ses épaules étaient avachies, tout son corps détendu. Il semblait faible.

— Griffin...

Il se tourna vers la porte, mettant fin à la conversation.

— Griffin, répétais-je en le suivant dans le vestibule. Ne pars pas comme ça...

Il sortit et me claqua la porte au nez.

Il m'avait quittée... une fois encore.

BONES

JE CONDUISIS MON VAN HORS DE FLORENCE ET DANS LA CAMPAGNE.

J'étais la seule personne que je voulais pour compagnie.

L'histoire de Vanessa avait été encore pire que je l'avais imaginée. Ils s'étaient acheté un tableau l'un à l'autre sans même le savoir. Je n'étais pas du genre romantique, mais je savais que cela signifiait quelque chose. Ce genre de chose n'arrivait pas juste comme ça.

Ils avaient noué un lien profond.

Elle n'aimait que moi, et c'était tout ce qui comptait.

Mais cela me dérangeait.

Cela me rendait furieux.

Parce que rien de tout cela ne serait arrivé si son père n'avait pas fourré son nez dans nos affaires. Rien ne serait arrivé si on m'avait donné la chance que je méritais. Pendant ces trois longs mois de séparation, Vanessa avait rencontré un homme qui aurait pu facilement devenir son mari. Je ne savais presque rien de lui, mais il semblait être sa deuxième moitié. Quelles étaient les chances qu'ils se rencontrent de cette manière ? Que chacun tombe amoureux de l'œuvre de l'autre ?

Bien sûr, il avait essayé de la séduire.

Il avait essayé de séduire ma femme.

Je serrai le volant jusqu'à ce que mes phalanges blanchissent. J'avais

presque envie de passer mon poing à travers la vitre juste pour sentir quelque chose se briser sous ma main. C'était Antonio que j'aurais voulu tabasser, mais ça ne serait pas juste.

Il n'y avait qu'une seule personne qui le méritait vraiment.

Trente minutes plus tard, je m'arrêtai devant la maison que je n'avais visitée qu'une fois. C'était un endroit où je ne m'étais jamais senti le bienvenu, pas même maintenant. Je coupai le moteur et me précipitai vers la porte, sur laquelle je tambourinai.

Puis j'attendis.

Mon sang chargé d'adrénaline pulsait dans mes veines et sous mes tempes. Tous les muscles de mes bras étaient tendus, préparés au combat. Cet homme m'avait tout pris.

Je le méprisais.

Une minute plus tard, Mme Barsetti ouvrit la porte.

— Griffin ? demanda-t-elle avec surprise, mais le sourire aux lèvres.

C'était la première fois que je la voyais me sourire. La première fois qu'elle semblait ravie de me voir, même si ma colère devait être évidente.

— Je ne savais pas que vous alliez passer nous rendre visite.

— Je veux voir Crow.

Je parvins à peine à prononcer les mots entre mes dents serrées. Mes mains tremblaient, car j'avais envie d'arracher la porte de ses gonds.

Elle remarqua mon regard intense.

— Heu, tout va bien ? Vanessa est là ?

— Je veux voir Crow.

Je lui tournai le dos et m'éloignai jusqu'à sentir le gravier sous mes semelles. Je ne la détestais pas autant que Crow mais, en cet instant, je ne l'appréciais pas non plus.

Elle ne me posa pas de question et disparut.

J'eus l'impression qu'une éternité passait avant que Crow ne se montre enfin. Il ferma la porte derrière lui, puis s'approcha, ses bottes claquant sur le

béton, puis faisant crisser le gravier.

— Griffin.

Je balayai les vignes du regard avant de me retourner et de lui faire face. Il était debout devant son manoir à deux étages – si riche qu’il ne savait probablement plus quoi faire de son argent. Non seulement il était riche, il avait aussi offert une vie privilégiée à ses enfants. Cet homme avait eu une vie parfaite. Il devait se prendre pour un dieu qui faisait ce qu’il voulait.

Je le dévisageai, le sang bouillonnant quand je vis son air sévère. Il avait les mêmes cheveux sombres et le même teint olive que Vanessa, et il était évident qu’il était son père. Il montrait des signes de force malgré son âge et, après l’avoir vu se battre, je savais qu’il était à la hauteur de sa réputation. Intrépide, fort et altruiste, il aurait donné sa vie pour son fils sans hésiter – je l’avais vu de mes propres yeux.

Il me regarda, les épaules raides, me détaillant du regard.

— Que se passe-t-il ?

— J’ai dû entrer dans son appartement – celui que j’ai acheté pour elle – et voir ce putain de tableau au mur.

Il ne réagit pas, restant de marbre ; il n’avait pas dû comprendre.

— Elle lui a acheté un tableau, il lui en a acheté un aussi, et c’est comme ça que tout a commencé. Un putain de conte de fées. Je n’ai pas besoin d’en savoir plus pour comprendre. Vanessa a rencontré l’homme idéal, dis-je en secouant la tête et en faisant de mon mieux pour ne pas le frapper. Bien sûr, vous avez donné votre approbation. Après tout, un peintre avec sa propre galerie... Un jeune homme de bonne famille... Je suis sûr que vous avez fait des recherches sur lui, mais vous ne lui avez pas trouvé un seul défaut. Alors vous avez encouragé votre fille à sortir avec lui, à oublier le criminel psychopathe qu’elle aimait. Vous avez eu ce que vous vouliez – qu’elle m’oublie.

À mesure que mon monologue se poursuivait, il plissa les yeux et érigea des murailles invisibles autour de lui, comprenant que ça ne ferait

qu'empirer.

— Je me suis démené pour obtenir votre approbation, dis-je en pointant le doigt vers son visage, car il était légèrement plus petit que moi.

En tee-shirt noir et en jean, il avait un cou de taureau et des mâchoires dures. Il n'avait peut-être pas peur de moi, mais il avait trente ans de plus et il n'était pas aussi musclé que moi. Je le détruirais – et nous le savions tous les deux.

— J'ai travaillé gratuitement pour vous, j'ai supporté les conneries de votre frère et je vous ai écouté sans broncher me traiter d'ordure. D'ordure, putain ! Vous pensez que ce petit peintre aurait accepté ça ? demandai-je en martelant mon torse avec mes poings. Vous pensez qu'il l'aurait supporté ? Vous pensez qu'un autre homme aurait fait la même chose pour votre fille ? Mais est-ce que ça a eu la moindre importance à vos yeux ? Non. Ce connard n'a rien fait pour que vous l'aimiez. Mais moi... Je n'ai jamais eu ma chance. Vous avez fourré votre nez dans nos affaires, et vous m'avez pris la seule chose que je désirais vraiment, insistai-je en me frappant à nouveau le torse. Je n'ai rien d'autre que la fortune que j'ai durement gagnée. Je n'ai pas de famille. Elle était tout pour moi. Je me suis démené pour elle, mais vous n'avez pas voulu me la donner. Alors un connard a tenté sa chance. Il est tombé amoureux de ma femme. Elle ne l'a jamais aimé, elle n'a jamais couché avec lui, mais peu importe. Ça aurait fini par arriver. Elle serait tombée amoureuse de lui. Et c'est à cause de *vous*, dis-je en pointant le doigt vers son visage, n'éprouvant plus aucun respect pour lui. Vous savez ce qu'a été ma vie pendant ces trois mois ? Je n'ai fait que travailler et picoler. J'étais trop déprimé pour faire autre chose, alors je buvais jusqu'à en perdre la tête. J'ai eu un accident de voiture et j'ai fini à l'hôpital. J'ai passé toutes mes nuits seul, à essayer de ne pas penser à la femme que je voulais. Et tout ça, c'est à cause de *vous*.

Son visage s'adoucit légèrement, mais il garda l'air sévère.

— Je ne vous ai pas sauvés, votre fils et vous, parce que je tenais à vous.

Je me moque que vous mourriez ou que vous viviez. C'était à elle que je pensais. Si elle vous avait perdus, elle aurait été encore plus bouleversée que le jour de notre séparation. C'est la seule raison pour laquelle j'ai pris cette balle pour vous. En fait, c'est pour elle que je l'ai prise, parce qu'elle serait morte avec vous. Ne vous y trompez pas, Crow Barsetti. Je ne vous aime pas. Je ne vous aimerai jamais. Je vous tolérerai pour le bien de Vanessa. Je vous serrerais la main pour la rendre heureuse. Je traiterai votre femme avec respect, parce que c'est la mère de la femme que j'aime.

Je m'approchai tout près de lui.

— Mais je vous déteste comme vous me détestez. Maintenant, c'est à votre tour de mériter mon respect et mon approbation. Mais ne perdez pas votre temps, parce que je vous donnerai autant de chances que vous ne m'en avez donné.

Je reculai de quelques pas. Sinon, je risquais de le frapper.

— Allez vous faire foutre !

Crow encaissa ma diatribe avec le même air sévère, les yeux rivés dans les miens sans ciller. Il ne montra ni colère ni douleur. Il ne montra rien du tout, claquemurant ses émotions à l'intérieur.

Je terminai ce que j'avais à dire, rejetant la faute sur celui qui la méritait. Si Conway n'avait pas eu un différend avec les Skull Kings et si Crow ne s'était pas mis en danger, Vanessa et moi serions encore séparés. Elle aurait fini par sortir avec Antonio, et je me serais mis un pistolet dans la bouche. Cet homme avait bien trop de pouvoir sur ma vie, et j'en avais marre.

C'était fini.

VANESSA

BONES NE REVINT QU'À LA NUIT TOMBÉE.

Je n'avais pas pu lui téléphoner, parce qu'il avait éteint son portable.

Ce n'était pas comme ça que j'avais imaginé nos retrouvailles. Nous venions juste de nous remettre ensemble, et maintenant nous nous disputons. La situation n'avait jamais été aussi tendue, même quand nous avons touché le fond. Ce tableau nous avait déchiré.

Il rentra peu après huit heures.

— Dieu merci, tu es là..., dis-je en bondissant du canapé, toujours vêtue d'un de ses tee-shirts parce que je n'avais pas quitté la maison.

Je n'étais pas partie par peur de rater son retour.

Il semblait toujours aussi en colère. C'était comme si les cinq dernières heures ne s'étaient pas écoulées. Il était furieux et entra dans notre appartement comme un soldat dans la bataille.

— Tu es toujours fâché ?

Il marcha vers moi, le regard plein de venin.

— À toi de me le dire.

Je fis de mon mieux pour ne pas lever les yeux au ciel, parce que cela n'aurait fait qu'empirer la situation.

— Griffin, laisse tomber.

— Je laisserai tomber quand j'en aurai envie. Et je n'en ai pas envie.

— On vient de se remettre ensemble. Je n'ai pas envie qu'on se dispute...

— On n'aurait jamais dû se séparer. Ton père est une merde qui aurait dû se mêler de ses oignons. Et si je n'avais pas pris cette balle pour lui, tu aurais épousé ce type.

Il avait tort sur toute la ligne mais, le pire, c'était ce qu'il avait dit à propos de mon père. Il avait peut-être le droit de le penser, mais je ne voulais pas l'entendre.

— Je sais que tu es en colère, mais ne parle pas de mon père comme ça. Je vais laisser passer... pour cette fois.

— Comme c'est généreux de ta part, siffla-t-il entre ses dents serrées.

— Et est-ce que je l'aurais vraiment épousé ? Cela n'a pas d'importance, parce que ce n'est pas arrivé.

Il secoua la tête.

— Si, ça serait arrivé. Ce type n'est pas n'importe qui. Il a l'air parfait pour toi.

— Tu ne le connais pas !

— Dis-moi que je me trompe, grogna-t-il. Dis-le-moi !

La veine de son front pulsait.

Je croisai les bras sur ma poitrine et soupirai.

— Je vais te dire ceci. Si j'avais épousé Antonio un jour et si mon père avait changé d'avis sur toi, je l'aurais quitté en un instant. Même si j'avais eu des enfants avec lui, je l'aurais quitté. N'importe quand, même dans dix ans, je l'aurais quitté pour toi. Peut-être qu'Antonio est parfait pour moi. Mais peu importe qu'il le soit ou pas, puisque je ne désire que toi.

Je posai la main sur son torse, juste au-dessus de son cœur.

— Il m'a invitée à sortir avec lui, et j'ai dit non. Je lui ai dit que je n'étais pas prête, alors il a dit qu'il attendrait que je le sois. Nous avons pris un café ensemble plusieurs fois, nous avons passé du temps dans la galerie, nous nous sommes tenus la main une ou deux fois. J'étais attirée par lui et je savais que je voudrais être avec lui quand je serais prête. Voilà toute l'histoire. Mais

tu es revenu dans ma vie... et c'était comme si les six dernières semaines n'étaient jamais arrivées. C'était comme s'il n'existait pas.

Je m'approchai et posai le front contre son sternum. Mes mains se posèrent sur ses hanches, comme pour le retenir.

— Tu es l'homme avec lequel je veux faire l'amour chaque nuit. L'homme que je veux épouser. L'homme avec lequel je veux des enfants. L'homme avec lequel je veux être enterrée pour l'éternité. Toi, dis-je en lui serrant les bras. Seulement toi.

Il continua de souffler fort, mais il n'essaya pas de m'échapper. Au bout de quelques minutes, il posa son menton sur mon crâne, puis entourra ma taille de ses bras. Il me serra plus fort contre lui, son corps puissant m'enveloppant comme un boa. Sa main se posa sur ma nuque et, enfin, notre dispute fut terminée.

— Tu n'as pas à te sentir menacé, Griffin. Tu es l'homme de ma vie.

Je me dégageai pour pouvoir le regarder dans les yeux et rechercher la douceur que j'espérais y trouver.

Il n'était plus fâché, mais il n'était pas non plus redevenu lui-même.

— Je ne me sens pas menacé par les gamins qui sont passés avant moi. Je ne me sens pas menacé par les gamins qui te regardent et fantasment sur toi. Je ne me sens pas menacé par un gamin que tu as pu aimer, dit-il en repoussant mes cheveux pour pouvoir me regarder. Mais j'ai peur d'un homme qui a pu créer quelque chose de si beau, un homme qui t'a fait ressentir quelque chose. J'ai peur d'un homme qui a noué un lien avec ma femme dont je ne peux même pas rêver. Je n'ai pas honte de reconnaître que ça me terrifie... Je n'ai pas honte de parler de mes sentiments. Pour toi, mon cœur bat en-dehors de ma poitrine. Je le montre, parce que je veux t'aimer complètement. Mais ça signifie aussi que mon cœur est plus vulnérable, termina-t-il en posant les mains sur mes joues.

— Nous partageons un lien, tous les deux. Tu as toujours cru en moi. Tu as toujours apprécié mes tableaux. Je n'aurais pas ouvert ma propre galerie

sans toi. Je n'aurais pas quitté l'école sans toi. Je n'aurais pas eu du succès si mon homme n'avait pas cru en moi. Alors ne crois pas une seconde que tu ne me comprends pas aussi bien que lui, que nous n'avons pas de lien spécial, émotionnel. Notre lien est plus profond, Griffin. Tellement plus profond. Tu n'as pas besoin de peindre un tableau pour que je sois attachée à toi, dis-je en posant la main sur son cœur. Parce que je suis profondément attachée à toi... par un lien solide... plus solide chaque jour.

Il prit une grande inspiration, cette fois de soulagement. Le monstre était enfin apaisé et rentra les griffes. Il m'embrassa sur le front avant de poser la tête contre la mienne. Il garda mon visage entre ses mains, tout en me serrant contre lui, les yeux fermés.

— Bébé ?

— Oui ? demandai-je, cramponnée à ses poignets.

— Fais-moi l'amour.

Un sourire étira mes lèvres quand je reconnus une demande que je lui faisais souvent. Je n'hésitais jamais à lui dire ce que je voulais quand je le voulais. Il accédait toujours à ma demande – trop heureux de me faire plaisir. Maintenant, je voulais lui rendre la pareille, lui donner ce qu'il m'avait demandé.

J'entourai son cou de mes bras et l'embrassai, caressant ses lèvres avec les miennes et frottant sa barbe rugueuse. Je soufflai dans sa bouche et le poussai vers le canapé, prête à le chevaucher. Quand l'arrière de ses genoux toucha le fauteuil, je le fis asseoir et m'installai à califourchon sur ses cuisses.

Il me regarda faire avec une légère arrogance dans les yeux. Il détacha son jean et le baissa, en même temps que son boxer, pour libérer sa queue. Il tira sur mon string et le poussa sur le côté sans prendre le temps de me l'enlever, parce qu'il ne voulait plus perdre un instant.

Je passai le tee-shirt par-dessus ma tête et me positionnai au-dessus de lui, les mains sur ses épaules.

Il posa les mains sur mes fesses et me souleva légèrement pour pouvoir

diriger sa queue vers ma fente. Puis il baissa lentement mes hanches de manière à m'empaler sur lui.

Je m'assis sur son bassin jusqu'à le prendre entièrement en moi. Nous nous étions disputés toute la journée, mais cela ne m'avait pas empêchée de mouiller à la seconde où notre discussion avait été terminée. Ma chatte était toujours prête à l'accueillir. Nous n'avions pas baisé ce matin-là, donc mon corps l'avait attendu toute la journée. Je posai les mains sur son torse et soufflai dans sa bouche. Il était enfin en moi, où était sa place. Je regardai l'excitation dans ses yeux, cet air possessif qu'il avait toujours quand sa queue me pénétrait. Je gémis avant même de commencer à bouger.

Il serra mes fesses, les yeux rivés dans les miens. Puissant, fort, vibrant de désir, il ne pensait plus à notre dispute. Il ne pensait plus qu'à moi, la femme sur ses genoux. Antonio était devenu une arrière-pensée. Il n'y avait plus que nous deux.

Bones planta un baiser sur ma clavicule, puis en sema une ligne jusqu'à mon oreille.

— Doucement et lentement, bébé. C'est ce que je veux.

Ses grandes mains agrippèrent ma taille et guidèrent mes mouvements sur son manche. Ses larges épaules reposaient sur le dossier du canapé, et il s'appuyait avec les pieds sur le sol pour onduler du bassin.

Son torse était deux fois plus large que le mien. Je pouvais facilement y poser les avant-bras, des coudes jusqu'aux doigts. Je m'appuyai contre lui, roulant des hanches pour le faire entrer en moi.

— Arrête, dis-je. C'est mon tour.

Il poussait contre moi alors qu'il aurait dû rester tranquille. Quand je lui demandais de me faire l'amour, je restais allongée et le laissais faire tout le travail. Avec lui, mes fantasmes devenaient réalité, et je me sentais plus désirable que jamais. Il me donnait l'impression d'être aimée – la seule femme qui ait jamais eu l'honneur de dormir avec lui.

Il cessa de bouger et s'enfonça un peu plus dans le canapé. Il aimait avoir

le contrôle de la situation et faire tout le travail quand nous étions ensemble. Mais cela lui plaisait aussi que je prenne l'initiative. Il serra les dents quand il me sentit faire rebondir ma chatte étroite sur son manche, encore et encore. J'étais trempée et, chaque fois qu'il était en moi jusqu'à la garde, j'esquissais une grimace de plaisir.

Je posai les paumes sur ses pectoraux.

— Je t'aime.

Il serra ma taille plus fort, quand un grognement bestial s'échappa de sa bouche. Il ne répondit pas, choisissant de savourer ces mots plutôt que de les répéter.

J'entourai son cou de mes bras et pressai mes seins contre son torse, faisant glisser mes tétons sur ses pectoraux à chaque coup de reins. Je posai ma bouche sur la sienne et l'embrassai, les lèvres tremblantes quand je repensai à notre séparation. Je suçai sa lèvre inférieure entre les miennes et gémis dans sa bouche, les ongles enfoncés dans son cou. Il était le seul homme que je pouvais chevaucher comme ça : sa queue était si énorme que je pouvais me presser contre lui et garder son manche en moi. J'étais assise sur les genoux d'un guerrier, un homme qui avait tant de pouvoir que rien ne pouvait m'atteindre quand j'étais avec lui. Son gland frappait mon vagin au bon endroit, encore et encore, et je sentais déjà mes cuisses trembler. Je n'avais pas envie de jouir trop vite mais, chaque fois que j'explosais sur sa queue, ça lui plaisait beaucoup.

Je m'empalai un peu plus vite, mes hanches prenant la décision à ma place. Je soufflai dans sa bouche parce que je ne pouvais plus l'embrasser. Je ne pensais plus qu'à la petite explosion sur le point de survenir entre mes jambes. Telle une décharge cosmique enflammant l'univers, mon orgasme agita mes hanches de soubresauts. Je me cramponnai à lui pour ne pas tomber et gémis dans son visage tout en savourant les choses extraordinaires que me faisaient ressentir sa queue.

— Griffin... J'adore ta queue.

Je n'avais jamais connu un homme avec un tel engin. Il n'était pas seulement énorme, il savait aussi utiliser son gabarit comme il le fallait.

Il posa les paumes de mains sur mes seins et titilla mes tétons avec les doigts, les faisant durcir.

— Elle t'aime aussi, bébé. Tu vas jouir pour moi une deuxième fois avant que je ne remplisse cette chatte de mon foutre. C'est tout ce que je demande – que tu jouisses pour moi.

Je posai mon front contre le sien et continuai de bouger de bas en haut, frottant mon clitoris sur son pubis à chaque coup de reins. Mon plaisir me faisait comprimer sa queue dans ma chatte, mais je sentais déjà mon corps réagir au plaisir une nouvelle fois. J'enfonçai mes ongles en lui, et mes jus coulèrent sur ses bourses. La passion sexuelle me submergeait – toute cette alchimie et ce désir insatiable. Mais il y avait aussi un lien indéniable entre nous, quelque chose d'encore plus puissant que cette combustion spontanée. C'était profond et pur, plein d'amour, de dévouement et de loyauté. Rien ne pourrait jamais nous séparer, ni la guerre entre nos deux familles, ni le temps que nous avons passé séparés, ni un autre homme ou une autre femme. Nous étions très différents, mais nous nous complétions parfaitement. C'était l'amour – le véritable amour, que certaines personnes cherchaient toute leur vie et ne trouvaient jamais. Mais Bones et moi l'avions trouvé. Nous partagions ce lien depuis notre première rencontre, qui avait eu lieu dans les pires circonstances. Nous n'avions pas pu le nier, ni lui ni moi. Avec le temps, quelque chose de très laid était devenu la plus belle chose au monde.

CROW

IL ÉTAIT DIFFICILE DE CROIRE COMBIEN J'AVAIS ÉTÉ HEUREUX, QUELQUES heures plus tôt.

Mon fils vivait sous mon toit avec son épouse enceinte, et je le voyais tous les jours. Il restait au lit, et je pouvais passer de longs moments à son chevet. Nous regardions le sport à la télévision, mangions ensemble et parlions jusqu'à tard dans la nuit. J'apprenais aussi à connaître Sapphire et j'aimais de plus en plus ma nouvelle fille.

Ma famille avait échappé à la mort, et je vivais chaque jour avec gratitude.

De la gratitude pour l'homme qui nous avait tous sauvés.

Puis il était venu tambouriner à ma porte et m'avait envoyé paître.

Maintenant, j'étais assis sur le canapé en cuir noir de mon bureau, une bouteille de vieux scotch sur la table, ainsi que deux verres. On n'avait pas utilisé la cheminée depuis des mois puisque nous étions en plein été. Les rideaux étaient tirés, parce qu'il ferait bientôt nuit. La douce lumière naturelle disparaissait lentement. Bientôt, je devrais allumer quelques lampes.

Bouton était assise en face de moi, les jambes croisées et les lèvres pincées. Elle buvait un verre de scotch avec moi, ce qu'elle faisait rarement. Quand nous nous étions rencontrés, elle buvait rarement, mais elle avait rapidement pris des habitudes italiennes et s'était mise à boire cinq verres de

vin par jour – au minimum. Cependant, elle n’avait jamais été une buveuse de scotch.

Je lui avais tout raconté – chaque mot que Griffin m’avait dit.

Ou plutôt qu’il m’avait *hurlé* à la figure.

Bouton avait ses cheveux ramenés sur une épaule – ces belles boucles châtaines vibrantes de couleur malgré son âge. Son visage était toujours aussi beau malgré les pattes d’oie aux coins de ses yeux et les rides autour de sa bouche. Je voyais ma fille quand je la regardais, ainsi que mon fils. Son corps gardait des traces de ses accouchements, telles de vieilles cicatrices. Mais cela m’excitait, parce qu’elle avait donné naissance à mes enfants. Son corps avait fait quelque chose d’extraordinaire en donnant la vie. Elle avait toujours été une guerrière, mais le fait de devenir mère lui avait donné de nouveaux galons.

Elle fixa du regard l’âtre froid pendant un moment avant de se retourner vers moi.

Je la regardais depuis le début, car son visage m’apaisait. Elle était la lumière dans mes ténèbres, l’espoir dans mon désespoir. Pourtant, cette fois, ses qualités ne pouvaient pas apaiser la colère dans mon ventre.

Bouton parla enfin :

— Qu’est-ce que tu vas faire ?

— Je ne peux rien faire, répondis-je en attrapant mon verre et en terminant mon scotch avant de me resservir. Il pensait ce qu’il a dit. C’est fini.

Juste au moment où je pensais avoir installé une paix durable entre nos deux familles, je comprenais que j’avais eu tort. Le passé ne serait jamais oublié. Il y aurait toujours de la colère et du ressentiment sous la surface.

— J’imagine que Vanessa lui a parlé d’Antonio... et qu’il n’a pas aimé ce qu’il a appris.

— Peux-tu vraiment lui en vouloir ? demanda-t-elle. Je ne l’ai jamais rencontré, mais Conway m’a dit que c’était un gentil garçon. Il le trouvait très

bien. Et toi aussi. Sans parler de Vanessa, bien entendu. S'ils avaient passé plus de temps ensemble... c'est peut-être lui qu'elle aurait épousé.

— Et il m'en veut, dis-je en contemplant mon verre, dans lequel dansait la couleur ambrée du liquide. Si je veux aller de l'avant, je dois lui présenter des excuses... mais je ne peux pas faire ça.

Ce n'était pas par orgueil ou par obstination. J'avais essayé de protéger ma fille – et je ne m'excuserais jamais pour ça.

— J'ai le droit de faire ce que j'ai fait. N'importe quel père en aurait fait autant. Donc ce n'est pas possible. Même pour enterrer la hache de guerre, je ne le ferais pas.

Elle croisa les bras sur sa poitrine sans cesser de me regarder.

— Je comprends. Mais n'oublie pas ce que cet homme a fait pour nous. Il a sauvé la vie de notre fils. Il t'a sauvé la vie. Il a sauvé Cane et Sapphire. Nous devons tout à cet homme.

Je n'oublierais jamais ce qu'il avait fait. Ce n'était pas quelque chose qu'on pouvait balayer sous le tapis.

— Je ne m'excuserai pas si je n'en pense pas un mot. Je lui ai présenté mes excuses pour la manière dont je l'ai traité, pour ma cruauté. Mais je ne m'excuserai pas d'avoir fait ce qu'il fallait pour ma fille. Je ne reprendrai pas ce que j'ai dit – ce que j'ai fait.

— Je ne pense pas que ça ferait la moindre différence, de toute manière. Ça ne changera pas le passé.

— Alors qu'est-ce qu'il veut, putain ? demandai-je en buvant une autre gorgée, puis en faisant claquer le verre sur la table.

Il ne voulait que ma fille, et je la lui avais donnée. Malgré le ton qu'il avait pris avec moi, je n'interviendrais pas dans sa relation avec ma fille. Je le tolérerais parce que j'avais une dette envers lui. C'était un petit prix à payer pour ce qu'il avait fait pour moi en sauvant la vie de mon fils.

— Peut-être qu'il ne veut rien, dit-elle calmement. Peut-être qu'il est juste blessé. Peut-être qu'il a le cœur brisé. Peut-être qu'il ne savait pas comment

gérer cette douleur et que le fait de te dire tes quatre vérités lui a permis de digérer ce qui s'était passé.

— Non, je pense qu'il a réouvert les hostilités.

— Réfléchis-y, dit-elle en s'approchant du bord de son fauteuil et en posant les coudes sur ses genoux. Vanessa est la seule personne qu'il puisse appeler sa famille. Il lui enviait la vie qu'elle a vécu. Il voulait la tuer pour nous punir de ce qu'on lui a pris. Et puis, tu as recommencé quand tu lui as arraché Vanessa.

Je ne la suivais pas.

— Que veux-tu dire, Bouton ?

— C'est un homme très fort. Il est puissant. Il a réussi dans la vie. Je ne crois pas qu'il soit du genre à exprimer ses émotions. Mais c'est quelque chose qui l'a toujours préoccupé, qu'il n'a jamais digéré.

— Quoi, exactement ?

— Sa famille, murmura-t-elle. Il n'a pas de famille. Il n'a pas de foyer. Peut-être qu'il ne sait même pas ce qui lui manque, mais ce doit être ça. Il est en colère contre toi parce que tu lui as pris sa mère et son père. Puis tu lui as pris Vanessa. Tu ne cesses de tout lui prendre, et il ne le supporte plus. Il n'a pas besoin de toi. Il veut que tu...

— Quoi ? insistai-je.

— Il veut faire partie de notre famille.

— C'est-à-dire ? Il veut épouser ma fille ? demandai-je, sans comprendre Bouton.

— Eh bien, oui. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Crow, quand je suis arrivée ici, j'avais peur. Je voulais rentrer à la maison. Mais j'ai fini par être à l'aise avec Cane et toi, et j'ai fini par comprendre que rien ne m'attendait chez moi. Tu es devenu ma famille. Cane aussi. Et nous l'avons fait grandir ensemble.

Je comprenais très bien ce qu'elle voulait dire. Je comprenais que j'avais donné à ma femme tout ce qui lui manquait. Quand nous avons eu Conway,

elle m'avait dit que sa vie était complète, qu'elle avait enfin comblé un vide qu'elle avait toujours ressenti. Quand elle était devenue une Barsetti, elle avait trouvé sa place.

— Il veut faire partie de notre famille, Crow.

Je baissai les yeux vers mon scotch.

— Je lui ai dit que je l'avais accepté. Je lui ai serré la main. Je pensais que c'était fini. Mais ça ne suffit pas ?

— Accepter quelqu'un, c'est le minimum, Crow. Donne-lui le sentiment qu'il est à sa place ici.

Je serrai mon verre, prêt à le jeter contre un mur.

— Je n'oublierai jamais ce qu'il a fait à notre famille, ni ce qu'il a fait à Vanessa. Nous avons une bonne raison de le détester.

— Les gens changent, Crow. Je pense qu'il nous a prouvé qu'il n'était pas l'homme que nous méprisions. Il a prouvé que l'amour l'avait changé, que Vanessa avait fait de lui un homme extraordinaire. Vous vous ressemblez beaucoup... que vous le voyiez ou non.

Je terminai le verre avant de le poser sur la table. Je ne le niais pas, car les similarités étaient frappantes. Griffin et moi étions tous les deux des criminels endurcis qui nous étions adoucis quand nous avons rencontré la bonne. Il n'y avait aucun doute dans mon esprit qu'il ne représentait pas de danger pour ma famille, qu'il traiterait Vanessa correctement et qu'il la protégerait. Mais je refusais de le reconnaître à voix haute.

— Tu ne peux pas t'excuser pour ce qui s'est passé. Mais tu peux aller de l'avant et changer votre relation.

— Bouton, je ne pense pas qu'il veuille d'une relation avec moi. Il a été très clair...

— Ça n'arrivera pas immédiatement. Ça prendra du temps. Mais tu dois commencer quelque part.

Mais je ne savais pas par où commencer. Je ne savais pas comment lui parler. Je ne savais pas comment tisser un lien avec lui. C'était facile avec

mes enfants, car je les avais élevés. Ils étaient une version plus jeune de Bouton et moi.

— Crow, insista Bouton en me fixant de ses yeux bleus.

Je croisai son regard, les mâchoires serrées.

— Si tu veux que ça se passe bien, c'est ce que tu dois faire. Après ce qu'il a fait pour nous... je pense qu'il l'a mérité. Ça mettra fin pour de bon à cette guerre sanglante, et nous pourrons tous ouvrir un nouveau chapitre.

Si quelqu'un m'avait dit que le fils de mon pire ennemi ferait un jour partie de ma famille, je ne l'aurais pas cru. Si quelqu'un avait ajouté qu'il tomberait amoureux de ma fille, j'aurais refusé d'en écouter davantage. C'était pourtant la réalité, même si c'était difficile à entendre.

— Nous devons tous lui donner l'impression d'être le bienvenu dans la famille, dit Bouton. Mais ça doit commencer avec toi.

BONES

QUAND JE ME RÉVEILLAI LE LENDEMAIN MATIN, JE ROULAI AU-DESSUS DE Vanessa, la baisai, puis sortis du lit. Je fis mes exercices dans le salon, sautai sous la douche, puis m'assis à la table de la cuisine en jogging pour lire le journal. Une tasse de café était posée sur la table devant moi, et je la sirotai alors que la lumière matinale entrait lentement dans l'appartement. Maintenant que ce tableau avait disparu, je me sentais mieux. Celui qu'elle avait accroché à la place me représentait.

Je n'avais pas encore eu l'occasion de lui en parler.

Quelques heures plus tard, Vanessa se réveilla et me rejoignit. En général, elle attrapait un tee-shirt que j'avais laissé tomber et l'enfilait. Je la trouvais super belle dans mes vêtements trop grands pour elle. Ses pas résonnèrent sur le parquet quand elle s'approcha de moi par derrière. Elle passa les bras autour de mon torse, se pencha, puis sema des baisers sur mon épaule.

Je lâchai le journal sur la table et passai mon bras sous le sien jusqu'à l'attraper par la main. Je la regardai m'embrasser, ses longs cheveux balayant mon torse et chatouillant ma peau. Son odeur m'enveloppa – son parfum mêlé à son shampoing. Un sourire étira mes lèvres, et je savourai cet instant. C'était ce que je voulais pour le restant de mes jours – juste nous deux, vivant une vie simple.

— Bonjour.

— Bonjour.

Elle posa sa bouche sur la mienne et m'embrassa. Elle serra mon torse entre ses bras avant de se redresser et d'entrer enfin dans la cuisine.

Je baissai les yeux vers ses fesses, regrettant qu'elles soient cachées sous mon long tee-shirt. Sa chatte était encore pleine de ma semence, et j'aurais voulu voir les résultats de mon travail. Elle n'aimait pas se réveiller aussi tôt que moi, donc elle se rendormait juste après. Avec ma semence en elle, elle somnolait encore quelques heures pendant que je faisais mes exercices et que je préparais le petit déjeuner.

— Tu as déjà mangé ? demanda-t-elle en sortant un bol et un paquet de céréales du placard.

— Oui.

— J'allais te proposer de te préparer des céréales, dit-elle en versant du lait dans son bol et en attrapant une cuillère.

Je haussai un sourcil, amusé.

— Me préparer des céréales ? Bébé, tu ne peux pas préparer des céréales.

Elle porta le bol à la table et s'assit. Elle mit les coudes sur la table avant de plonger sa cuillère dans le lait.

— Pourquoi pas ? C'est une de mes recettes préférées.

J'aurais préféré avoir une femme qui savait cuisiner, mais j'aimais Vanessa comme elle était. Elle pouvait se battre comme un homme et peindre comme Vermeer, mais elle n'aurait pas su quoi faire d'une casserole.

— Ce n'est pas une recette.

— Il y a deux ingrédients, répliqua-t-elle. C'est une preuve.

Je retournai à mon journal, un sourire aux lèvres.

— J'aime quand tu souris.

Je relevai les yeux vers elle et, quand je vis l'affection dans ses yeux, je cessai de sourire.

— Tu ne m'as pas vu sourire assez souvent pour savoir si tu aimes ça.

— Juste une fois, ça me suffit.

Elle me sourit avant de retourner à ses céréales.

Maintenant, je me moquais de mon journal. Je ne voulais plus que la regarder – contempler ses jolis yeux et ses lèvres pleines.

Elle continua de manger comme si elle n'avait pas senti mon regard sur elle.

— On devrait aller voir ma famille aujourd'hui. Je leur ai dit que je viendrais dîner, mais je ne l'ai pas encore fait. Je vais leur passer un coup de fil après ma douche.

Je ne lui avais pas dit que j'avais hurlé ses quatre vérités à son père. Mon tempérament avait eu raison de moi, et j'avais gâché la nouvelle relation que nous avions enfin réussi à établir. Mais après tout ce que cet homme m'avait fait traverser, je ne le regrettais pas. Vanessa aurait pu sortir avec un autre homme à cause de sa décision. Elle devait être avec moi – c'est tout. Je n'aimais pas son père et ne l'aimerais jamais. Je ne m'étais pas attendu à ce qu'il m'aime quand nous nous étions rencontrés pour la première fois, mais j'avais pensé qu'il garderait l'esprit ouvert, étant donné qu'il n'avait pas toujours été lui-même un homme honorable. J'avais fait mes preuves un million de fois. Je n'avais donc plus besoin de son approbation. Tout ce que je voulais, c'était Vanessa. Maintenant que je l'avais, je me moquais de ce qu'il pensait.

Comme je ne disais rien, elle me regarda.

— Tout va bien ?

— Oui.

Sa famille était importante pour elle, donc je ferais l'effort de la rendre heureuse. Je ne savais pas si je devais lui dire que j'avais hurlé sur son père, ou si je devais laisser à Crow l'honneur de le faire. Ce serait gênant quoi qu'il arrive. Comme il n'avait pas dit un mot et n'avait pas répondu, j'ignorais ce qu'il avait pensé de mon petit discours. Il ne m'avait pas frappé, donc il n'était pas furieux. S'il me dénonçait, je le saurais – et je le respecterais un peu moins.

Juste au moment où je retournais à mon journal, on frappa à la porte.
Je relevai les yeux et regardai Vanessa.

— Tu attends quelqu'un ?

Elle continua de mâcher sa nourriture, les sourcils haussés.

— Non.

Si c'était le peintre, j'allais le cogner si fort qu'il dévalerait les escaliers.
Je posai mon journal et me levai.

— C'est bon, dit-elle. Je vais...

— Non.

L'autorité brûlante dans mon regard la figea sur place, et elle resta assise sur sa chaise.

— C'est moi qui vais ouvrir la porte, pas toi.

Je traversai l'appartement et m'approchai de la porte d'entrée sans savoir ce qui m'attendait. Il était onze heures du matin, trop tôt pour un visiteur. J'ouvris la porte et me retrouvai face à la pire personne imaginable.

Crow.

Vêtu d'un tee-shirt noir et d'un jean sombre, il était exactement comme la dernière fois que je l'avais vu. Avec sa peau bronzée et ses traits masculins, il était encore bel homme malgré son âge. Il se tenait comme un soldat prêt au combat, sa musculature impressionnante parce qu'il soulevait des poids tous les jours. Il ne m'arrivait pas à la cheville, parce que j'avais trente ans de moins que lui. Nous savions tous les deux que cette balle l'aurait tué. Ma force et ma vigueur étaient plus grandes, donc j'avais survécu.

Je gardai la main sur la poignée en le dévisageant. Il me renvoya mon regard d'un air indéchiffrable. J'étais torse nu, en jogging, les cheveux légèrement emmêlés après avoir roulé dans le lit avec sa fille, ce dont je n'avais pas honte. Je baisais sa fille toutes les nuits, mais je l'aimais, je la protégeais et j'étais l'homme qu'elle méritait.

Je pensai aux derniers mots que je lui avais dits.

Allez vous faire foutre.

Il n'avait pas réagi alors, mais peut-être avait-il quelque chose à me dire maintenant.

— Je tombe mal ? demanda-t-il.

Je ne m'attendais pas à ça. Plutôt à un poing dans la gueule ou à une insulte.

— Non. Je vais chercher Vanessa.

Je lui tournai le dos, le laissant voir mes tatouages. Il ne m'avait encore jamais vu torse nu. Maintenant, il savait que j'étais recouvert de tatouages de crânes, de dragons, de balles et de cimetières.

— Je ne suis pas venu pour elle.

Je me retournai, bandant tous mes muscles comme pour me préparer à une bagarre. Son calme était de plus en plus louche. Une partie de moi était prête à craquer. Je voulais une excuse pour le frapper, mais il devait faire le premier pas – sinon, ce serait une trahison envers Vanessa.

— Alors que voulez-vous ?

S'il voulait continuer notre conversation sur le seuil de mon appartement, ce serait de mauvais goût. Je ne pouvais rien dire avec ma femme dans la pièce d'à côté.

Il ne semblait pas en colère, et je ne voyais pas de flingue sur sa hanche ou caché sous sa veste.

— Un verre... si tu es libre.

Il voulait boire un verre avec moi ? Ce n'était pas trop tôt pour aller au bar – pas pour quelqu'un comme moi. Je commençais à boire dès que je terminais mon café, c'est-à-dire vers neuf heures du matin. La seule raison pour laquelle je n'avais pas encore bu un verre de scotch, c'était ma femme. Elle m'avait demandé de réduire ma consommation – et je l'avais écoutée. Quand elle était là, j'en avais moins besoin – pas comme autrefois.

— Un verre ? répétais-je d'une voix plate.

— Oui. Ce n'est pas trop tôt, n'est-ce pas ? demanda-t-il en plongeant les mains dans ses poches. Je sais que nous commençons tous les deux à boire

avant le déjeuner.

La plupart du temps, quand je voyais Crow, il était en train de boire du scotch. L'heure n'avait pas d'importance. Il ne buvait de vin qu'avec sa famille. Je me demandai s'il aimait vraiment ça.

Il devait avoir envie de parler de notre dernière conversation, mais je n'avais rien de plus à dire.

— Je pensais ce que j'ai dit. Je ne compte pas vous présenter des excuses. Vous avez assumé toutes vos décisions. Restons-en là.

Il ne changea pas d'expression – lui qui m'avait toujours montré sa colère, me menaçant en silence avec son regard pleine de malice. Aujourd'hui, il était une énigme, impossible à lire. Il devait le faire exprès.

— C'est bon. Je veux quand même boire ce verre.

Alors de quoi voulait-il parler ?

— Je t'attends sur le trottoir.

Il redescendit, puis resta face à la route, les mains dans les poches.

Je refermai la porte et retournai dans l'appartement.

— C'était qui ? demanda Vanessa.

— Ton père.

Elle repoussa son bol de céréales ramollies.

— Vraiment ? Pourquoi ne l'as-tu pas invité à entrer ?

— Parce que tu es presque nue.

Elle baissa les yeux vers son string bleu et ses tétons qui pointaient sous son tee-shirt.

— Et il veut aller boire un verre.

Elle se tourna pour lire l'heure sur l'écran du micro-ondes.

— Il n'est pas encore midi.

— Oui, je sais, c'est tard.

Elle plissa les yeux, n'appréciant pas ma blague.

— Je vais m'habiller, dans ce cas.

— C'est moi qu'il invite, pas toi.

Elle était sur le point de se lever, mais elle se rassit.

— Oh... c'est sympa.

Elle n'imaginait pas que ce n'était pas sympa du tout. Son père devait avoir une idée derrière la tête. J'étais sur le point de découvrir ce que c'était.

— Je serai de retour dans une heure. Tu seras où ?

Je voulais savoir où était ma femme à tout moment. Elle m'appartenait officiellement, et je voulais qu'elle soit toujours en sécurité. J'avais une belle femme à protéger – et je prenais mes responsabilités très au sérieux.

— Je vais prendre une douche, puis je descendrai dans ma galerie. Ça fait longtemps que je n'ai pas ouvert... J'espère que j'ai encore des clients.

Avec son talent, elle pouvait fermer pendant un an qu'elle aurait toujours des fans.

— Évidemment, bébé.

LE TRAJET vers le bar fut les cinq minutes les plus gênantes de ma vie.

Nous marchâmes côte à côte sans discuter. Les yeux rivés vers notre destination, nous gardions le plus d'espace possible entre nous. Il ne voulait pas être plus près de moi que nécessaire, et c'était réciproque.

Nous entrâmes dans le bar et nous dirigeâmes vers une table dans un coin. Il n'y avait que quelques clients à cette heure de la journée. De plus, c'était un jour de semaine, et on ne servait pas encore le déjeuner.

Nous commandâmes nos boissons – deux scotchs – et nous assîmes l'un en face de l'autre.

Crow soutenait mon regard, mais il semblait bougon, comme s'il n'avait pas du tout envie d'être là.

Moi non plus. J'aurais préféré être à la maison avec Vanessa, à la regarder peindre dans le salon ou faire la vaisselle. Tout ce qu'elle faisait me fascinait. Quand elle se concentrait sur son travail, elle se mordillait la lèvre

inférieure de temps en temps. Parfois, elle marmonnait les paroles d'une chanson, mais sans vraiment la chanter. Je me demandais toujours si elle chantait uniquement quand elle était seule.

Nos verres arrivèrent, et nous nous en emparâmes vivement pour engloutir le liquide ambré aussi vite que possible. Nous avons préféré sauter la bière et le vin, contrairement aux autres clients, et avons choisi quelque chose de plus fort.

Un silence passa. Il parut durer une éternité.

Je n'étais pas certain de savoir pourquoi il m'avait entraîné ici, s'il n'avait rien à dire.

Ne me laissant pas intimider, je soutins son regard et attendis, refusant de parler le premier. C'était lui qui avait perturbé ma journée, lui qui m'avait arraché à Vanessa – une fois encore. C'était le genre de connerie que j'allais devoir supporter toute ma vie – ce père trop protecteur qui refusait de lâcher prise.

Si je n'aimais pas tant mon bébé...

Il parla enfin.

— Tu as raison. Je ne vais pas m'excuser pour les choses que j'ai faites. Je ne vais pas m'excuser de t'avoir pris ma fille. Je ne m'excuserai jamais de protéger ma petite fille... même si elle n'est plus si petite.

— Merci de m'avoir entraîné jusqu'ici pour me dire ça.

Il ignora ma remarque sarcastique.

— J'accepte ta haine. De ton point de vue, je l'ai méritée. Ça me va. Ça ne m'empêchera pas de dormir.

— Toujours aussi arrogant...

Il plissa les yeux.

— Tout comme toi.

Je bus mon verre sans nier.

— Nous ne pouvons pas changer le passé, et je suis certain que ce n'est pas ce que nous voulons, ni l'un ni l'autre. J'avais de bonnes raisons de te

haïr. Tu as aussi de bonnes raisons de me haïr. Mais j'aimerais que nous laissions tout cela derrière nous. Comme tu n'es plus le même homme, ton passé n'a pas d'importance. Je suis prêt à tout oublier, parce que tu as prouvé ton amour pour ma fille. Je me rends compte maintenant que nous nous ressemblons beaucoup. Je n'étais pas un homme bon avant de rencontrer la femme que j'aime... et ton histoire est similaire à la mienne.

Il voulait que nous enterrions le passé et que nous allions de l'avant. De mon point de vue, ce n'était pas en option.

— Écoutez, je suis prêt à faire semblant pour Vanessa, parce que ça la rendra heureuse. Je vivrai à Florence pour qu'elle puisse vous voir de temps en temps. Je viendrai aux dîners de famille et je vous serrerai la main. J'embrasserai votre femme et discuterai avec Conway. Mais c'est tout. Ne passons pas plus de temps que nécessaire dans la même pièce. Ce serait une perte de temps, parce que nous préférons tous les deux faire autre chose.

Peut-être se sentait-il coupable que j'aie pris une balle pour lui. Peut-être pensait-il qu'il avait une dette envers moi.

— Tout ce que je veux, c'est Vanessa. Maintenant que je l'ai, je ne veux rien d'autre. Donc vous n'avez pas besoin de faire un geste envers moi par obligation. Si je vous ai sauvé la vie, c'était pour elle.

Je bus une autre gorgée, laissant le liquide réchauffer mon ventre.

Il fit tourner son scotch dans son verre avant de baisser les yeux vers la table. C'était la première fois qu'il détournait le regard. Peut-être était-il soulagé. Ou peut-être ressentait-il quelque chose de complètement différent.

— Je ne suis pas assis là parce que je me sens coupable ou par obligation. Je ne suis pas assis là pour Vanessa. Je suis assis là parce que je t'ai mal jugé, Griffin, dit-il en posant son verre et en me regardant dans les yeux. Je comprends que tu ne veuilles plus avoir affaire à moi, mais je veux apprendre à te connaître. Je veux une relation avec toi.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Le Crow Barsetti que je connaissais n'aurait jamais dit une chose pareille. Les rares fois où je l'avais entendu

parler avec son cœur, c'était à Vanessa qu'il s'était adressé. Je le fixai d'un regard ahuri, ne sachant comment réagir.

— C'est une blague ?

— Non, répondit-il d'un ton ferme en me regardant dans les yeux. Quand Sapphire a épousé Conway, elle est devenue ma fille. Au lieu de perdre un fils, j'ai gagné un nouveau membre de la famille Barsetti. Je sais que tu ne seras jamais vraiment un Barsetti, mais tu deviendras mon gendre. Pourtant, j'aimerais que tu sois plus que ça... J'aimerais que tu sois mon fils.

Je n'en croyais toujours pas mes oreilles.

— Quand je vous ai appelé pour vous parler de ce qui arrivait à Conway, vous avez menacé de me tuer.

Ça ne datait que de quelques semaines. Ce n'était pas de l'histoire ancienne, contrairement à ce qu'il semblait insinuer.

Il fit la grimace.

— Et vous m'avez traité d'ordure. Vous m'avez dit que je serais toujours une ordure. Pourquoi voudriez-vous d'une ordure pour fils ?

Il fit à nouveau la grimace, encaissant ma réponse.

— Vos insultes ne me font pas mal. Les balles ne me font pas mal. Mais ne prétendons pas...

— Je ne prétends pas que je n'ai jamais dit ces choses-là, Griffin. Je les ai dites et je les ai pensées – à l'époque. Mais je comprends que j'avais tort. Tu as fait tes preuves, Griffin. Tu n'es pas une ordure. Tu es un homme fort et admirable. Quand tu me demanderas la permission d'épouser ma fille, je te la donnerai bien volontiers.

— Vous demander la permission ? demandai-je en ricanant. Non, connard, je ne vous demanderai pas la permission. Je l'ai méritée quand j'ai pris cette balle pour vous. Je ne vous demanderai plus jamais rien.

Il baissa les yeux à nouveau mais, cette fois, son souffle était différent. Il se frotta la tempe, puis regarda par la fenêtre, abaissant ses défenses devant moi. Des minutes passèrent, et il ne parla toujours pas.

Je détournai les yeux en espérant que cette conversation ridicule se terminerai bientôt.

Il se retourna vers moi au bout d'un moment.

— Griffin.

Je croisai son regard, ravalant mon agacement.

— S'il te plaît, ne me prends pas ça, dit-il en posant la main sur son cœur. S'il te plaît, ne me prends pas ma fille. Laisse-moi être impliqué. Montre-moi la bague quand tu l'auras, et dis-moi quand tu demanderas à ma fille de devenir ton épouse. Je comprends que tu puisses te moquer de mon avis... mais c'est très important pour moi.

Ce fut à mon tour de détourner les yeux, gêné par l'émotion sur son visage. Il ne s'était jamais montré vulnérable devant moi, et cela me dérangeait parce que je pouvais ressentir sa douleur... et j'éprouvais de la compassion. Je ressentais son émotion... et je me sentais lié à lui. Incapable de répondre, je hochai la tête.

Il baissa la main et poussa un soupir de soulagement.

— Merci, Griffin.

Je bus mon verre, puis fis signe au barman de nous resservir. Je me détestais de ressentir une telle compassion, d'avoir cédé à sa demande si facilement. Dans mon cœur, je savais que je ne le faisais pas pour Vanessa. Je le faisais par respect... parce qu'il était un bon père. Je n'avais jamais douté de son amour pour Vanessa et Conway, pas plus que je n'avais douté de son amour pour sa femme. C'était une des raisons pour lesquelles je le détestais tant. Il avait eu tout ce qui m'avait manqué.

Le barman apporta de nouveaux verres pleins, puis tourna les talons.

Je continuai à fixer mon verre du regard, ne souhaitant pas lever les yeux vers Crow.

— Je ne m'attends pas à ce que les choses changent du jour au lendemain, ni même à ce que tu m'apprécies. Mais je veux faire partie de ta vie. Je veux avoir ma propre relation avec toi, connaître l'homme que je suis venu à

admirer et à respecter.

Je levai les yeux vers son visage pour voir la sincérité dans son regard.

— Je ne suis pas du genre à admettre que je me suis trompé, car je ne me trompe jamais. Mais à ton sujet... je me suis trompé. Tu as prouvé ta loyauté et ton amour. Je te fais confiance. Je suis très heureux de savoir que ma fille t'a rencontré. C'est tout ce qu'un père désire : que sa fille épouse un homme bien. Tu es un homme bien, Griffin.

Vanessa était la seule autre personne à m'avoir dit ça... que j'étais un homme bien.

Crow me dévisagea un long moment, comme s'il attendait que je dise quelque chose.

Je n'avais pas les mots. Même sans connaître Crow aussi bien que Vanessa, je savais que ç'avait été difficile pour lui, de s'asseoir devant le fils de son ennemi et d'essayer de jeter les bases d'une relation, et personne n'aurait pu le forcer à faire ça. Non seulement c'était une démarche sincère, c'était aussi difficile. Après tout ce qu'il m'avait fait, j'avais du mal à ressentir autre chose que de la haine à son égard. Mais ces mots m'avaient touché en plein cœur.

Comme je ne répondais pas, Crow reprit la parole :

— Parle-moi de toi.

— Je ne suis pas très intéressant.

Je n'essayais pas de lui rendre la tâche plus difficile. C'était simplement la vérité.

— Je m'en doutais, dit-il avec un léger sourire pour me montrer que c'était une blague. Dis-moi n'importe quoi.

Je n'arrivais pas à croire que j'étais assis en face de Crow Barsetti, dans un bar de Florence, et que j'avais une conversation amicale avec lui comme avec une connaissance. Cet homme avait été l'ennemi de mon père pendant des années, et c'était en partie à cause de lui que j'étais devenu orphelin avant mon dixième anniversaire. Maintenant, j'étais amoureux de sa fille, ce qui

tissait un lien étrange entre nous, car nous aimions la même femme.

— Je ne suis pas causant.

— Moi non plus.

— Alors ça devrait être drôle...

Je détournai les yeux, soupirant entre mes dents.

Il but une gorgée sans me quitter du regard.

— Allez, fais un pas vers moi.

Je ricanai avec colère.

— J'ai déjà essayé de faire un pas vers vous.

— Tu as prouvé que tu étais plus mûr que moi. Alors recommence.

Je n'étais pas habitué à recevoir ce genre de compliment, sauf venant de Vanessa.

— D'accord, dit-il en faisant tourner son scotch comme si c'était du vin. Je commence.

Il se racla la gorge.

— Quand j'ai vu ce canon dirigé vers moi, j'ai eu peur. On m'avait déjà mis en joue bien souvent, mais je n'avais jamais eu peur.

— Vous n'aviez pas l'air d'avoir peur.

— Je suis bon acteur.

— Pourquoi avez-vous eu peur cette fois, et pas les autres ?

Maintenant que nous parlions de choses intéressantes, je ne pensais plus au malaise qui existait dès que nous étions seuls tous les deux.

— Parce que ma famille avait toujours été en sécurité. Une fois, on m'a torturé dans un entrepôt parce qu'un connard voulait ma femme. Il demandait à savoir où elle était. Elle était enceinte de Conway, à l'époque. Bien entendu, il perdait son temps.

Il détourna les yeux, perdu dans ses souvenirs, puis poursuivit :

— Il m'a mis en joue et s'est préparé à tirer. Mais je m'en fichais... parce que ma femme et mon fils étaient en sécurité. La situation était différente à Milan. J'essayais désespérément de sauver mon fils. Je m'étais dit que je

pourrais faire sauter le moteur pour que Conway puisse s'enfuir, mais je n'ai pas pu. Je suis tombé. Je suis un raté, c'est ce que je me suis dit. Et j'ai eu peur... parce que mon fils n'était pas en sécurité.

Je levai mon verre, mais gardai les yeux sur lui, imaginant dans ma tête l'image qu'il me décrivait. Je me rappelais l'avoir vu à terre, en train de fixer du regard le canon du fusil. Il avait accepté sa mort avec dignité, sans donner à son bourreau le moindre pouvoir sur lui. J'avais tué de nombreux hommes, et la plupart étaient morts comme des lâches. Ils avaient joué les braves jusqu'à ce que je les mette en joue. Puis ils s'étaient pissé dessus. Ils s'étaient même chié dessus. Ils m'avaient supplié. Crow Barsetti n'avait rien fait de tout ça. C'était un homme fort, et ça ne me surprenait pas qu'il ait élevé une femme si forte.

Comme je ne répondais pas, Crow poursuivit :

— J'ai élevé mon fils pour qu'il devienne le plus fort possible, et je pense avoir réussi. Mais il a été attaqué par surprise et il n'aurait rien pu faire, à part espérer qu'on vienne le sauver. Je ne serai pas toujours là pour lui. Sapphire ne pourra pas le protéger, parce qu'elle l'aime différemment. Mais tu seras là... et ça m'apaise. Avant de savoir que tu sortais avec ma fille, je lui ai dit que je voulais qu'elle épouse un homme puissant. Peu m'importait qu'il soit riche, car l'argent cause parfois plus de problèmes qu'il n'en règle. Je sais que ma fille a de nombreuses qualités, et je sais aussi qu'elle peut avoir n'importe quel homme... et c'est toi qu'elle a choisi. Tout ce que je veux, c'est que quelqu'un la protège quand je serai parti. Tu rempliras parfaitement ce rôle.

Il termina son verre. Il tenait l'alcool aussi bien que moi, bien que je sois trente ans plus jeune.

— Personne ne s'en prendra à elle aussi longtemps que je vivrai, dis-je avec assurance, insistant sur chaque mot.

Un homme ne s'approcherait pas de Vanessa de moins de quelques pas sans être chassé. Je serais son garde du corps. Il me suffirait de gronder, et les

hommes feraient dans leurs frocs.

Il hocha la tête.

— Je te crois. C'est ce que nous voulons, Pearl et moi.

— Eh bien, c'est ce que vous aurez.

Il acquiesça à nouveau.

— Cela signifie que tu vas quitter ton travail ?

— Vous allez me menacer avec un flingue si je dis non ?

Notre conversation se passait bien, mais je ne me retenais pas de lui lancer des piques méchantes. Ces huit derniers mois, cet homme avait dirigé ma vie. Ma relation avec Vanessa avait tourné autour de lui comme s'il était le putain de soleil. Il avait dicté les règles.

Il soupira, esquissant un petit sourire.

— Non. J'étais seulement curieux.

— Et indiscret.

Il serra les dents de façon imperceptible, ravalant sa frustration.

— Ma fille est une adulte, et je respecte sa vie privée, mais il y a une chose qui ne changera jamais. Je veillerai toujours sur elle, même quand j'aurai quatre-vingts ans et elle cinquante. Je ne nie pas que j'aimerais que tu quittes ton travail. Il y a une leçon à tirer de ce qui est arrivé à Conway. Le meilleur moyen d'avoir une vie paisible, c'est de vivre une vie paisible.

Je ne pensais pas que mon travail mettrait Vanessa en danger. Nous avons pris soin de dissimuler notre organisation et nos visages. On pouvait séparer le travail et le plaisir.

— Alors... tu vas le faire ?

Je plissai les yeux avec agacement avant de boire une gorgée.

— Je ne redoute pas qu'il arrive quelque chose à Vanessa à cause de mon travail. Mais, chaque fois que je la quitte, ça la fait souffrir. Elle s'inquiète et compte les minutes jusqu'à mon retour. J'ai décidé de quitter mon travail, parce que je ne veux pas lui faire endurer une telle souffrance. Je ne veux pas que ma femme reste chez ses parents chaque fois que je pars. Elle se sent plus

en sécurité avec moi... Donc je serai là toutes les nuits.

Vanessa et moi avons parlé de fonder une famille. Elle m'avait donné un ultimatum et m'avait dit que je devais devenir père si je voulais être avec elle. Je ne voulais pas d'enfants, mais j'avais cédé à ses conditions. Et si c'était notre avenir, je ne pouvais vraiment plus garder ce travail. Je ne pouvais pas laisser ma femme et mes enfants sans protection pendant si longtemps.

Crow ne cacha pas son soulagement.

— Je suis heureux de l'apprendre.

— Je vais devoir régler quelques petites choses avant de partir, donc j'ai encore des missions à accomplir. Ensuite, ce sera fini.

Crow sembla mécontent, mais il ne protesta pas.

— Quand as-tu commencé ce travail ?

— Quand j'avais vingt ans. J'ai rencontré Max et les autres dans la rue. On avait besoin d'argent, donc on a commencé petit : on volait des voitures et on cambriolait des maisons. On a monté petit à petit l'organisation que nous avons maintenant.

Crow hocha la tête, mais ne commenta pas mon choix de carrière.

— C'est quelque chose que tu aimes ?

— Oui, répondis-je, car je n'avais pas honte de l'admettre. Les hommes que nous tuons ne sont pas des gens bien. Ils sont coupables de terribles crimes : ce sont des trafiquants d'esclaves ou des meurtriers. Des hommes nous payent pour détruire leurs ennemis, mais ce sont souvent des criminels, eux aussi.

Crow termina son verre.

— Quand j'avais ton âge, j'adorais ce genre de choses. Comme je n'étais responsable de la vie de personne, la mienne n'avait aucune valeur. Je me fichais de vivre ou de mourir. Il n'y avait aucun risque. Je faisais affaire avec toutes sortes de gens. Je leur vendais des armes de destruction massive. Je savais pertinemment que ces armes tueraient d'autres gens, mais je les revendais à un bon prix. J'étais exactement comme toi à ton âge... jusqu'au

jour où j'ai rencontré ma femme. À cet instant, tout a changé. Je n'aimais pas l'homme qu'elle me faisait devenir. Je n'aimais pas qu'elle change mes priorités. Je n'aimais pas ressentir toutes ces choses. Puis le changement est devenu si important que je ne me rappelais plus qui j'étais sans elle.

C'était exactement ce que je ressentais pour Vanessa.

— Je vois ce que vous voulez dire.

— Ma femme m'a dit que nous nous ressemblions beaucoup... Elle avait raison, dit-il en étouffant un rire. Cette femme a toujours raison.

— Tout comme Vanessa.

— Cela ne me surprend pas. Elle a la force et l'intelligence de sa mère. Son obstination lui vient de moi.

— Et son crochet du droit, et ses réflexes.

Vanessa était une femme forte, née de parents remarquables. Elle n'était pas la demoiselle en détresse que j'avais rencontrée si souvent. La plupart des femmes que j'avais connues voulaient un homme qui leur dicte leur conduite, qui les protège parce qu'elles ne savaient pas se débrouiller seules. Vanessa n'était pas comme ça.

Crow sourit légèrement.

— Oui, c'est vrai.

— Je ne vous apprécie toujours pas, mais je vous admire de l'avoir élevée. Je ne pense pas que j'aurais pu tomber amoureux d'une autre femme.

J'avais payé des putes pour assouvir mes fantasmes et dragué des femmes dans les bars pour des nuits sans lendemain. Les femmes étaient des objets sexuels, pas des personnes avec lesquelles j'avais pu nouer un lien. Puis j'avais rencontré une femme qui avait tout renversé sur son passage.

— Merci, dit-il avec de la fierté dans les yeux.

— Comment était-elle ? En grandissant ?

Crow joua avec le verre entre ses doigts, se remémorant ses jeunes années.

— Un peu comme elle est maintenant. Elle ne cessait de se poser des

questions sur le monde. Quand un professeur lui donnait un devoir à faire, elle se débrouillait pour faire les choses à sa manière. Quand elle avait une mauvaise note, elle ne s'énervait pas. Elle comprenait que ce n'était pas ça, le plus important, mais le fait d'avoir su faire les choses différemment. Elle était très sage pour son âge. Mais elle a toujours été insolente. Une fois, elle s'est battue contre un garçon parce qu'il avait soulevé sa jupe.

Je souris, immensément fier de cette jeune version de Vanessa.

— Quel âge avait-elle ?

Crow prit le temps d'y réfléchir.

— Neuf ans, à peu près.

— Bien.

Il gloussa.

— Elle a eu des ennuis à cause de ça. Elle a reçu une punition bien plus dure que le garçon. Bien sûr, elle s'est mise en colère et elle nous a demandé de protester. Elle avait déjà fait sa punition, donc ça ne lui servait à rien. Mais elle voulait obtenir justice et faire en sorte que les règles changent. De son point de vue, on la punissait de s'être défendue. Elle aurait dû laisser le garçon et hurler jusqu'à ce qu'on vienne l'aider. Elle a dit que les filles ne devraient pas être élevées comme ça, qu'elles ne devraient pas apprendre à hurler au secours. On devrait leur apprendre à se battre, à se protéger et pas à être soumises de peur d'être punies.

Je posai mon verre, l'esprit engourdi par ce que je venais d'entendre.

— Elle a dit tout ça quand elle avait neuf ans ?

Il hocha la tête, sa fierté indéniable.

— Oui.

Je secouai la tête, un sourire aux lèvres.

— Quelle femme.

— Je sais. Elle a toujours été une fille intelligente. Une championne. Elle n'a pas changé de personnalité ou de principes en grandissant. J'ai toujours été protecteur envers elle avec les garçons. J'ai toujours été présent. Je la

laissais rarement seule avec l'un d'entre eux.

— J'imagine...

Il haussa les épaules d'un air coupable.

— Mais Vanessa est intelligente, donc je n'ai jamais vraiment eu à m'inquiéter. Quand elle est partie à l'université toute seule, j'ai compris qu'elle était adulte et que je n'avais plus besoin de m'inquiéter. Elle a de l'instinct, et je savais qu'elle allait explorer ses relations avec les hommes... parce que c'était ce qu'elle était censée faire. Mais quand elle t'a ramené à la maison... j'ai oublié toute la confiance que j'avais en elle. Aveuglé par ma propre haine, je n'ai pas compris. J'ai oublié combien ma fille était intelligente et forte... et je ne l'ai jamais vraiment écoutée. C'était ma faute.

Alors qu'une nouvelle insulte me montait aux lèvres, je la ravalai. L'entendre décrire sa fille avec une telle fierté apaisait ma colère. Je savais qu'il avait toujours essayé de faire ce qui était le mieux pour elle, de la protéger, mais aussi de lui donner de la force. Je ravalai donc ma remarque et laissai tomber.

— On dirait que la meilleure chose que nous ayons en commun, c'est Vanessa – nous l'aimons tous les deux.

— C'est vrai, convins-je en hochant la tête.

— Qu'est-ce que tu préfères chez elle ?

Ma réponse changeait selon l'heure de la journée. Tôt le matin ou tard le soir, c'était son corps nu que je préférais, et la belle fente entre ses cuisses. Ses seins magnifiques pointés vers le plafond quand elle était allongée sur le dos. C'était ce que je préférais chez elle – la voir plaquée sur le matelas sous mon corps pendant que je profitais d'elle. J'avais dit à Vanessa qu'elle rembourserait la dette de sa famille en devenant mienne pour toujours. Elle ne me quitterait jamais, même si elle cessait de m'aimer. Elle était ma possession maintenant, pas seulement ma maîtresse.

— C'est difficile à dire. Mais quand je pense au moment où je suis tombé amoureux d'elle, je me dis que ce doit être sa force. Je fais deux fois son

poids et j'ai déjà fait chier des hommes adultes dans leurs frocs. Mais elle n'a pas hésité à se débattre, à monter un plan pour s'échapper dès que l'occasion se présenterait. Elle n'a pas réfléchi quand elle a attrapé cette arme et qu'elle l'a pointée vers mon cœur pour tirer. Elle voulait me tuer. Je l'ai vu dans ses yeux.

Quand je repensais à cette nuit, je sentais le froid dans mes doigts, l'air glacé dans mes poumons. J'entendais aussi le crissement de la neige sous mes bottes. Je voyais même la vapeur sortir de ma bouche quand je respirais. Je me rappelais cette nuit avec clarté parce qu'elle avait changé ma vie à tout jamais.

— C'est la nuit de votre rencontre ? demanda-t-il.

— Oui.

Je n'étais pas un homme romantique. Je n'avais aucune expérience de l'amour – pas même quand j'étais jeune. Mais quand j'avais rencontré Vanessa cette nuit d'hiver, j'avais ressenti quelque chose d'indéniable. J'avais cru que je voulais seulement la baiser mais, en y repensant, je savais que ç'avait été le début de quelque chose de formidable.

— Je suis tombé amoureux d'elle la nuit de notre première rencontre. Je ne m'en suis simplement pas rendu compte à l'époque.

Crow me dévisagea, son verre dans la main, guettant les différentes émotions qui dansaient dans mon regard.

— Je vais te dire quelque chose dont seul mon frère est au courant. Je te le dirai si tu me promets de ne pas le répéter, surtout à Vanessa. Je sais que je peux te faire confiance.

Je hochai légèrement la tête.

— Pearl avait été prisonnière de ton père pendant longtemps, environ trois mois. Cane et moi l'avons volée parce qu'elle semblait être la seule chose que ton père aimait. À l'époque, je ne connaissais pas l'existence de ta mère. Il avait dû garder le secret pour une raison. Alors je lui ai volé Pearl pour me venger. J'avais l'intention de la violer et de la tuer.

Il avoua ses horribles intentions sans trembler.

Je ne réagis pas, peu étonné.

— Quand elle est entrée en ma possession, elle a combattu mes hommes avec une rage que je n'avais jamais vue. Elle a donné des coups de poing et de couteau. Bref, elle a fait tout ce qu'elle pouvait pour s'enfuir. Je l'ai acculée dans un coin comme un animal, et elle était sur le point de se suicider. Elle était prête à mourir plutôt que de rester prisonnière une seconde de plus. Elle a gagné mon respect en se battant comme un chien jusqu'à la fin.

J'imaginai une version plus jeune de Pearl pointant un couteau vers son ventre. Leur rencontre n'avait rien eu de romantique.

— Je lui ai pris le couteau des mains et, au lieu d'être cruel avec elle comme je l'avais prévu, je lui ai demandé la permission de lui faire une piqûre dans le cou pour l'endormir. Au lieu de la laisser à la cave, je l'ai ramenée chez moi... où nous vivons ensemble aujourd'hui. Bref, je n'ai pas pu la violer. Je n'ai pas supporté de mettre mon plan à exécution. J'avais déjà bien trop de respect pour elle... de l'admiration. Si seulement ma sœur avait eu la même fougue, si seulement elle n'avait pas baissé les bras... Alors j'ai proposé un marché à Pearl. Je lui ai dit qu'elle serait libre si elle me donnait du plaisir. Ce n'était pas mieux que de la violer, vu que je lui proposais de gagner sa liberté en échange de sexe.

J'écoutai chaque mot, suspendu à ses lèvres. Il était le plus gros hypocrite de la planète.

— Je pense que je suis tombé amoureux d'elle dès notre première rencontre, quand elle a tué un de mes hommes et qu'elle s'est battue jusqu'à la fin. Et tant qu'elle est restée ma prisonnière, elle s'est battue contre moi, pas seulement avec ses poings, mais aussi avec ses mots. Elle a gagné mon respect... m'a forcé à la respecter... et à l'aimer. Nos histoires sont très similaires...

— Identiques.

Il acquiesça.

— Vous êtes le plus gros hypocrite de la planète.

Il haussa les épaules.

— Je ne le nie pas. Et je ne m’excuserai pas d’avoir voulu mieux pour ma fille. Maintenant que tu le sais, tu peux courir tout avouer à Vanessa. Tu peux la retourner contre moi. Tu peux ouvrir un gouffre entre nous, pour ne plus avoir à me côtoyer tout le temps. Je t’ai donné du pouvoir sur moi... tout comme j’en avais sur toi.

C’était tentant. J’avais été puni pour des crimes qu’il avait lui-même commis. Il m’avait tenu à l’écart de la femme que j’aimais pendant des mois, me mettant à l’agonie. Mais l’idée de me venger n’était plus si alléchante... plus cette fois. Il m’avait confié quelque chose qu’il n’était pas obligé de me dire. Tout comme je lui avais tendu un fusil chargé lors de notre première rencontre, il me donnait un fusil d’un autre genre en échange. Mais ces balles invisibles pourraient vraiment le détruire.

Il me dévisagea longuement, attendant ma réponse.

— Rien de ce que je pourrais dire à Vanessa ne la retournerait contre vous.

Son regard s’adoucit.

— Elle vous aime. Elle vous aime plus que tout au monde... même moi. Alors ne craignez pas de perdre votre fille. Son amour pour vous est inconditionnel. Je ne l’ai jamais entendue dire quoi que ce soit de négatif à propos de l’un d’entre vous. Même si je lui disais que vous étiez le plus gros connard de la planète, elle me demanderait de ne pas parler de vous comme ça.

Son regard s’adoucit de plus belle. Il était de plus en plus ému, comme chaque fois qu’il pensait à sa fille.

— Mais j’emporterai votre secret dans la tombe, Crow. Je ne veux pas déchirer votre famille. Je n’ai jamais voulu ça. Je l’aime trop pour la faire souffrir. Et elle a besoin de vous pour être heureuse.

— Elle a besoin de toi aussi, murmura-t-il. Je suis désolé d'avoir mis tant de temps à le comprendre.

Je n'acceptai pas ses excuses. J'avais encore besoin de temps.

— Vous allez lui dire que je vous ai hurlé dessus ?

J'étais entré en trombe chez lui et j'avais presque cassé la porte en tambourinant. Quand je lui avais hurlé dessus, je ne lui avais pas laissé l'occasion de dire quoi que ce soit. Je lui avais juste dit qu'il était pire qu'une ordure et que je me fichais qu'il vive ou qu'il meure. Je pensais chaque mot que j'avais prononcé et je ne m'excuserais pas. S'il le répétait à Vanessa, elle ne me quitterait pas, mais je savais qu'elle ne serait pas ravie.

Il se pencha en avant, ses coudes sur la table, son verre entre les mains. Il réfléchit à ma question pendant presque une minute entière, en regardant tour à tour mon visage et son verre.

— Je l'emporterai dans ma tombe.

MIA

IL AVAIT DIT QU'IL NE ME LAISSERAIT JAMAIS PARTIR.

Jamais.

Après tout ce que j'avais traversé, cela ne semblait pas si mal de vivre dans un beau manoir près de Vérone. J'avais été maltraitée pendant si longtemps que j'étais épuisée. Je n'avais plus confiance en personne.

Ma foi en l'humanité était morte depuis longtemps.

Il aurait été facile de tout abandonner, de me pendre dans ma chambre.

C'était même tentant.

Mais une chose me faisait vivre – une chose que je ne pouvais pas abandonner.

Jamais.

J'avais donc monté un plan. J'allais devoir le tuer ou m'enfuir.

Même s'il m'avait dit qu'il ne me laisserait pas partir, l'idée de le tuer ne me plaisait pas. Il avait dit que je pouvais manger ce que je voulais et, tant que je ne le provoquais pas, il ne poserait pas la main sur moi. Il était attiré par moi et il voulait une raison de se glisser entre mes cuisses, mais il n'était jamais passé à l'acte.

Ce type était un dieu bienveillant comparé au diable avec lequel j'avais vécu.

Egor méritait de mourir, pas Carter.

Cela ne me laissait qu'une solution.

M'enfuir.

J'avais un mouchard dans la cheville et j'étais prise au piège dans un manoir avec un système de sécurité et un mur d'enceinte. Le mur n'était pas un problème. Avec l'adrénaline dans mes veines, je l'escaladerais sans être ralentie. Et même le système d'alarme ne m'empêcherait pas de partir, si je préparais bien mon coup. Si je me lançais au milieu de la nuit, quand tout le monde dormait, je serais dehors avant qu'on n'ait pu me rattraper. Dans l'obscurité, je pourrais courir me cacher quelque part. Avec la campagne de tous les côtés, j'avais une chance.

Ou, encore mieux, je pourrais voler une de ses voitures. Je pourrais saboter toutes les autres pour qu'il ne puisse pas me suivre.

C'était un plan risqué, mais j'en étais capable, si je prenais mon temps.

Je devais m'assurer que ça marche. Sinon, Carter mettrait sa menace à exécution.

Il me ferait du mal et me baiserait – comme il l'avait promis.

Ce ne serait pas comme avec Egor, évidemment. Egor était juste cruel. Carter était bel homme – si plein d'assurance qu'il savait me soumettre à lui sans me faire de mal. Sa voix autoritaire lui suffisait. Il était le maître de ce palais et il régnait sans effort. Ce ne serait pas si terrible de le baiser, car il avait le corps d'un dieu et le visage d'un mannequin. Si je l'avais rencontré en d'autres circonstances, je l'aurais volontiers laissé me passer dessus.

Cela me rassurait.

Parce que si je ratais mon coup... je pourrais supporter les conséquences.

J'entrai dans la cuisine, ce matin-là, et trouvai Carter assis à la table de la salle à manger. Le soleil traversait la vitre et apportait de la lumière et de la chaleur dans la pièce. Torse nu et en jogging, comme chaque matin, avec ses cheveux emmêlés, son début de barbe et son regard paresseux, il lisait le journal dans ses mains. Une tasse de café était posée à côté de lui.

Il n'avait pas de petit déjeuner, parce qu'il voulait que je le lui prépare –

chaque matin.

J'entrai dans la cuisine, les bras croisés sur ma poitrine. Je portais le jean et le tee-shirt qu'il m'avait donnés, les cheveux tressés sur une épaule.

— Tu ne portes jamais de tee-shirt ?

Quand il restait à la maison, il paraissait toujours à moitié nu. Son corps était parfait, et il n'avait visiblement pas honte des muscles sculptés de son torse. Vu sa force et sa peau bronzée, il devait entretenir régulièrement son physique. Je ne savais pas quand il faisait du sport, parce que je ne l'avais jamais vu rien faire.

Ma remarque ne le surprit pas. Ses yeux continuèrent de parcourir son journal.

— Tu n'aimes pas la vue ?

Je levai les yeux au ciel.

Il sourit, comme s'il avait deviné ma réaction.

— Ma porte est ouverte, chérie. Tu n'as même pas besoin de frapper..., ajouta-t-il en levant les yeux de son journal avec le sourire le plus arrogant que j'aie jamais vu. Tu peux me sauter dessus quand tu veux.

Je levai encore les yeux au ciel, exagérant mes mouvements pour qu'il voie ce que j'en pensais.

— Que veux-tu pour le petit déjeuner ?

— Toi, répondit-il en posant son journal et en cessant de sourire, me fixant avec une intensité qui aurait terrifié n'importe qui.

J'aurais eu plus peur si je n'avais pas été certaine qu'il ne ferait rien.

Il continua de me fixer du regard, sans ciller ni bouger. Ses larges épaules cachaient le dossier de sa chaise et, même s'il n'avait pas de couronne, il possédait un pouvoir qu'on ne retrouvait que dans une famille royale. Quand il me regardait comme ça, cela me paraissait encore plus gênant et plus intrusif que le contact d'Egor. Carter pouvait me toucher sans poser la main sur moi. Il pouvait envahir mon esprit par sa simple assurance.

Refusant de le laisser croire qu'il pouvait me toucher, je me tournai et

entrai dans la cuisine.

— La même chose que d’habitude, donc.

Quand je fus à l’abri dans la cuisine, je poussai un grand soupir et abandonnai mon attitude défensive. Cet homme me faisait marcher sur des œufs sans rien faire. Il avait une présence incroyable. Quand Egor n’obtenait pas ce qu’il voulait, il me torturait pour que je coopère. Mais cet homme n’en avait pas besoin.

— Tu rougis.

— Putain !

Je sursautai, n’ayant pas remarqué qu’il était juste derrière moi. Il avait dû entrer dans la pièce silencieusement, ou j’avais été trop distraite pour l’entendre. Je portai la main à ma poitrine, sentant battre violemment mon cœur sous ma peau.

Il posa les mains sur le comptoir, de l’autre côté de l’îlot central, me fixant du même regard féroce que dans la salle à manger.

— Tu voulais quelque chose ?

Il pencha la tête, plissant les yeux.

— Tu ressembles à une petite fraise. Une jolie petite fraise. Je me demande si ta chatte est de la même couleur.

J’ouvris des yeux comme des soucoupes et restai bouche bée.

— Continue comme ça, et tu n’auras pas de petit déjeuner.

— Ça me va. J’ai déjà dit que je préférais te bouffer.

Il entra dans ma tête, me faisait suer et respirer plus fort. Il s’enfonçait profondément en moi, tel un couteau plongé dans ma chair jusqu’à l’os. Je n’aurais pas dû le laisser me toucher, lui montrer que je rougissais... de partout. Je me tournai vers le frigo et sortis le carton d’œufs.

— Je vais te préparer la même chose qu’hier, dans ce cas.

Je m’emparai des ustensiles et disposai les ingrédients sur le plan de travail, en faisant de mon mieux pour l’ignorer.

Il resta planté là, à me surveiller de près. Tant qu’il resterait dans les

parages, j'aurais les joues rouges comme des rubis. Il y avait quelque chose chez lui qui m'énervait – mais pas comme Egor. Je ne me sentais pas en danger. Je ressentais autre chose.

Je me raclai la gorge.

— Oui ?

Il bougea. Juste au moment où je pensais qu'il allait enfin quitter la pièce, il contourna l'îlot de la cuisine.

Vers moi.

Il s'approcha par derrière, collant son torse contre mon dos. Ses mains se posèrent sur le plan de travail, de part et d'autre de moi. Ses phalanges étaient bien dessinées et les veines sur ses avant-bras bien apparentes. Son souffle me réchauffa la nuque, puis il s'approcha un peu plus, et je sentis la forme de sa queue.

Sa queue énorme.

Je n'avais pas fait attention, la dernière fois qu'il s'était retrouvé au-dessus de moi. J'avais paniqué, terrifiée à l'idée que cet inconnu me baise sur le sol de ma chambre. Cette fois, je me figeai, fixant du regard le bol de blancs d'œufs brouillés devant moi, sentant le colosse sous son jogging. Il était beaucoup plus gros qu'Egor – beaucoup plus gros que tous les hommes que j'avais connus.

Pas étonnant qu'il soit si arrogant.

Il resta là, son torse se collant à mon dos chaque fois qu'il prenait une inspiration. Ses mains agrippaient le plan de travail, et ses phalanges commençaient à blanchir. Je sentais résonner le battement de son cœur dans sa poitrine, martelant son envie de me baiser dans la cuisine.

J'attendis qu'il bouge, mais il avait visiblement l'intention de rester dans cette position tant que je ne le repousserais pas ou que je ne me froterais pas contre lui.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Exactement ce que tu veux que je fasse.

Je le regardai par-dessus mon épaule.

— Je n’ai jamais dit que j’avais envie de toi.

Il posa la bouche contre mon oreille, son souffle audible.

— Mais tu ne m’as pas non plus repoussé.

J’avalai la boule dans ma gorge, les paumes moites sans raison.

— Et nous savons tous les deux que tu n’hésiterais pas à me repousser si tu n’avais pas envie de moi, dit-il en se pressant un peu plus contre moi, m’emprisonnant comme un animal.

Il souffla dans mon canal auditif, effleurant mes cheveux avec ses lèvres.

— Je vois la manière dont tu me regardes. Je vois que tu fais semblant de ne pas me désirer alors que tu as envie de moi. Arrête de te voiler la face.

Il baissa la tête et m’embrassa dans le cou, juste au-dessus de mon poulx. C’était un baiser court et banal – un simple effleurement des lèvres sur ma peau enflammée, mais je sentis la douceur de sa bouche et la rugosité de sa barbe. Un léger tremblement parcourut ma colonne vertébrale – une réaction naturelle que je ne pus contrôler. Tout était arrivé si vite, et je ressentis quelque chose que j’avais presque oublié.

De l’excitation.

Je n’avais pas désiré un homme depuis des années. Le sexe était une corvée à laquelle je devais m’atteler chaque jour. C’était une torture d’avoir un homme comme Egor en moi, qu’il crache sa semence en moi sans mon consentement. C’était douloureux, abrasif. Je saignais toujours parce que je ne mouillais pas assez.

Mais, en cet instant, l’idée de baiser n’était pas écœurante. Au contraire, cela semblait excitant et aventureux, comme autrefois.

Carter avait tout changé d’un simple baiser.

Il resta tout près, absorbant ma réaction comme une éponge. Il lâcha soudain le plan de travail et enroula les bras autour de ma taille, ses muscles durs comme des liens de métal. Il me serra contre lui, et je humai son parfum. Il souffla dans mon oreille à nouveau. Son désir était évident dans le

tremblement de ses mains.

— Ce sera différent avec moi, souffla-t-il en effleurant la conque de mon oreille avec ses lèvres. Je te ferai jouir à chaque fois.

C'était une promesse audacieuse, car les femmes n'avaient pas toujours un orgasme quand elles baisaient. Je n'en avais jamais eu avec Egor, évidemment. Mais mes anciens amants n'avaient pas non plus brillé. Carter avait une confiance en ses talents qui venait peut-être de son gabarit ou de son expérience.

Pendant une seconde, je fus tentée.

Puis ma raison me revint, et je repoussai le brouillard dont Carter m'avait enveloppée. Je ne voulais pas de ça. Je ne voulais pas donner à Carter une raison de raffermir son emprise sur moi, de ne plus jamais me laisser partir. Je devais m'échapper, retourner là où était ma place.

— Lâche-moi, Carter, dis-je d'une voix ferme en faisant de mon mieux pour être convaincante.

Il me serra un peu plus fort, comme s'il n'avait pas l'intention de me laisser partir.

Je retins mon souffle, ne sachant pas ce qui allait se passer.

Puis il se dégagea et retourna s'asseoir dans le salon, obéissant à ma requête comme il me l'avait promis.

— Je t'ai entendue, dit-il en m'adressant un regard par-dessus son épaule. Mais nous savons tous les deux que tu n'en penses pas un mot.

CARTER

J'AVAIS DÉJÀ HÉBERGÉ DES ANCIENNES ESCLAVES CHEZ MOI, MAIS AUCUNE n'avait attiré mon attention. Pas seulement parce qu'elles étaient d'anciennes esclaves, mais aussi parce que je n'avais ressenti aucun désir pour elles. Chaque fois que j'allais dans un bar, je revenais avec une fille. Peut-être les femmes pensaient-elles que j'étais charmant, ou étaient-elles impressionnées par mon argent et mes voitures. Mais la raison n'avait pas d'importance.

Baiser n'était pas difficile pour moi.

Je ne désirais donc pas Mia parce qu'elle était à portée de main. J'aurais pu avoir n'importe quelle autre fille si j'avais voulu tremper mon biscuit. En plus, cette femme avait été victime de viol et de maltraitance. Pourquoi désirais-je une femme avec de tels antécédents alors que j'aurais pu avoir n'importe qui d'autre ?

Aucune idée.

Mais je la désirais.

Certains hommes auraient peut-être vu en elle une femme brisée, mais ce n'était pas comme ça que je la voyais. Au lieu de ça, je voyais une femme qui ne céda pas devant un homme, malgré la cruauté avec laquelle elle était traitée. Elle gardait sa dignité et ne cessait jamais de se battre. Une victime perdait souvent l'esprit quand son corps l'abandonnait, mais elle avait protégé superbement sa raison.

Ils n'étaient pas nombreux, ceux qui avaient traversé autant d'épreuves. Ceux qui auraient supporté d'être le prisonnier d'un homme comme Egor. Mais elle avait gardé la tête haute.

Je l'admirais.

De plus, elle était sublime. Les cicatrices dans son dos la rendaient encore plus belle – sa résilience la rendait belle. Je voulais lui faire du mal, moi aussi, et rajouter moi-même des bleus sur son corps. Mais je voulais aussi lui faire du bien, lui montrer qu'elle pouvait prendre du plaisir en baisant, comme avant qu'Egor ne la capture.

Je savais qu'elle me désirait aussi.

Je le voyais à sa manière de me regarder, d'ignorer mes commentaires et de prétendre qu'ils ne la touchaient pas. Quand je m'étais pressé contre elle, elle n'aurait pas hésité à me repousser si elle n'avait pas voulu de moi. Elle n'aurait pas eu peur de se battre. Comme elle n'avait rien fait, j'avais compris qu'elle aimait ça.

J'avais compris qu'elle aimait sentir ma queue contre ses fesses.

Elle n'avait pas dit qu'elle avait envie de moi, mais elle devait se mentir à elle-même autant qu'à moi. Je n'allais pas la forcer – pas tant qu'elle n'aurait pas enfreint mes règles. Dès qu'elle tenterait quoi que ce soit, je n'hésiterais pas. Elle se retrouverait sur le dos et dans mon lit, les jambes écartées et la chatte pleine de mon foutre. Tant que ça n'arrivait pas, la balle était dans son camp.

Je n'étais pas stupide. Je savais qu'une femme comme elle n'accepterait pas de rester prisonnière bien longtemps. Elle finirait par tenter quelque chose. Elle essaierait de me tuer ou de s'enfuir. Comme je lui plaisais, elle n'essaierait probablement pas de me tuer. J'avais été bon avec elle, comparé à Egor, et elle se sentirait coupable.

Elle n'avait donc plus qu'une solution – s'enfuir.

Et quand elle le ferait, je serais prêt.

J'étais dans mon bureau, la porte fermée, quand j'appelai Conway.

Il décrocha au bout de quelques sonneries.

— Tu vas venir me rendre visite, oui ou merde ?

— Je t'ai dit que j'étais occupé.

— Occupé à baiser ?

À rêver de baiser Mia.

— Je devine que tu es seul ?

— Mon père est dans son bureau, et ma mère a emmené Sapphire visiter des maisons dans la région.

— Tu laisses les femmes prendre une telle décision ? Tu as pris un coup sur la tête ou quoi ?

— J'ai encore mal aux côtes, répondit Conway d'une voix grave. Le médecin dit que ça va mettre du temps à guérir. Je ne retrouverai pas la forme avant quelques semaines. Je ne fais pas d'efforts pour pouvoir être sur pied quand Sapphire accouchera.

Je comprenais mieux. Conway n'était pas du genre à ralentir juste parce que son corps ne lui permettait pas d'être à cent pour cent.

— Pigé.

— Ton petit toutou vit toujours chez toi ?

— Ouais. Encore quelques semaines.

— Toujours aussi chiante ?

— Ce n'est pas si mal. J'ai passé un marché avec elle.

— Quel genre de marché ? demanda-t-il, intrigué.

— Je lui ai dit que, si elle se tenait correctement, je ne la battrais et ne la violerais pas.

Je n'avais jamais frappé ou violé une femme de ma vie, mais c'était différent avec Mia. Maintenant, je cherchais une excuse pour la baiser – d'autant plus que je savais qu'elle me désirait aussi.

— Ça me semble un marché intéressant.

— Mais j'espère qu'elle enfreindra les règles...

Il étouffa un rire.

— Ouais, je m'en doute. Qu'est-ce qu'elle est censée faire ?

— Ne pas essayer de me tuer ou de s'enfuir.

— Elle ne devrait pas avoir de mal à faire ça.

— Elle n'est pas ce genre de femme. Elle a sauté de ma voiture en marche quand je l'ai ramenée pour la première fois, et elle me tient tête. Elle n'est pas du genre à se contenter de moins que ce qu'elle mérite.

— Et tu penses qu'elle fera quoi ? Qu'elle essaiera de te tuer ou de s'enfuir ? Personnellement, j'espère qu'elle tentera de te zigouiller !

— Ha ha, fis-je d'un ton sarcastique. Sans moi, tu ne sauras plus quoi faire.

— J'ai une femme et un enfant. Je suis bien entouré.

— Tu es bien entouré, en ce moment ? Ta femme et ton bébé sont partis acheter une maison.

— Visiter une maison, corrigea-t-il. Et je me fiche de savoir où on vit. Tant qu'elle est heureuse, je suis heureux. Alors, tu penses qu'elle fera quoi ?

— Je ne pense pas qu'elle essaiera de me tuer. Elle ne fait pas le poids, et je crois qu'elle a un faible pour moi.

— Tu as dit la même chose à propos de moi et tu t'es trompé.

Je souris.

— J'ai raison à propos d'elle. Elle a envie de moi. Elle ne veut pas le reconnaître, c'est tout.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Crois-moi, je sais quand une femme a envie de moi.

Elles étaient généralement plus audacieuses et ouvertes que Mia, mais mon instinct ne me trompait pas.

— Si c'est le cas, pourquoi ne l'as-tu pas baisée ?

Après tout ce qu'elle avait traversé, elle ne devait plus aimer le sexe. Elle se sentait même peut-être coupable de me désirer, car je l'avais achetée à une vente d'esclaves.

— Je pense qu'elle n'aime pas ça.

— Pourquoi as-tu envie d'elle ? Tu pourrais avoir n'importe quelle chatte.

Il y avait quelque chose de spécial chez Mia.

— Ouais, je sais. Mais je n'arrête pas de penser à elle. C'est un sacré bout de femme. Je comprends pourquoi Egor a payé si cher pour la récupérer.

— Elle est si sexy ? demanda-t-il d'un ton incrédule.

— Et elle est pleine de feu, de fureur et de passion. Les premiers jours, j'ai dû lui faire peur pour qu'elle se tienne tranquille. Je lui ai arraché ses vêtements et je l'ai plaquée au sol. J'ai vu les cicatrices sur son dos. J'ai l'impression qu'elle a été fouettée jusqu'au sang. Je me suis senti mal pour elle, évidemment... Mais j'ai aussi eu envie de marquer son corps...

Je ne l'aurais avoué à personne d'autre. C'était un désir pervers, mais Conway savait que j'avais des goûts étranges. J'avais toujours aimé les femmes soumises – pas lui.

— Carter, tu sais que c'est ton esclave, non ? Va dans sa chambre et fais ce que tu veux.

Elle était ma propriété en ce moment, donc j'avais le droit de la traiter comme j'en avais envie. Egor s'en moquait, et j'aurais pu prendre du plaisir avec elle en attendant de la lui rendre. Mais c'était mal, et je ne pouvais pas faire ça.

— J'en ai envie... Mais je vaudrais mieux que ça. On a sauvé des centaines de femmes avant elle. Si je passais à l'acte, je deviendrais un connard au même titre que tous ceux qui achètent des femmes comme du bétail.

— On ne le faisait pas pour sauver les femmes. On le faisait pour le fric. Je le sais, et tu le sais.

— Mais je ne suis pas comme ça.

Je ne désirais rien de plus que d'assouvir mes fantasmes secrets – baiser une femme, lui faire du mal et lui infliger tout ce qui me faisait envie. Je ramenaient des femmes coquines à la maison, mais aucune n'aurait voulu faire quelque chose d'aussi tabou. Dans ce scénario, la femme n'était qu'une

prisonnière, une esclave. Il n'y avait rien de plus sombre.

— Tu la rends à Egor dans quelques semaines. Donc, quoi que tu fasses, il n'y aura pas tellement de différence. Ce n'est pas comme si tu l'avais achetée pour toi et dans l'intention de la garder jusqu'à sa mort. Peu importe, vu ce qui l'attend. Et si elle te désire vraiment, ça lui fera des vacances... avant qu'elle ne retrouve son ancien maître.

J'avais une autre raison de ne pas la baiser – surtout si c'était une relation consentie. J'aurais encore plus de mal à la rendre dans quelques semaines. Si elle enfreignait mes règles, je serais obligé de tenir parole et de mettre mes menaces à exécution. Ça ne voudrait rien dire, ce ne serait que du sexe. Je l'enchaînerais à mon lit et je ferais d'elle ce qui me faisait envie. Je ne me sentirais pas mal de la baiser, alors que je lui avais donné les clés pour éviter cela.

— Je ne veux rien ressentir. Je vais devoir la rendre à Egor. Après ce qui s'est passé avec les Skull Kings, je ne veux pas me faire un ennemi de ce type. Il est trop imprévisible. Donc je ne peux pas changer d'avis à propos de notre accord. Ce serait plus facile si elle me défiait et que je devais la punir. Je ne me sentirais pas mal de le faire, parce que je l'aurais prévenue.

— Donc si elle essaye de s'échapper, tu la puniras ?

— Exactement.

Conway se tut, réfléchissant visiblement en silence.

— À quoi penses-tu ? demandai-je.

— Si tu veux qu'elle enfreigne les règles... pourquoi ne fais-tu pas en sorte que ça arrive ?

— Je ne peux pas la forcer à faire quoi que ce soit. Ça n'a pas de sens.

— Réfléchis-y. Fais-lui croire que tu as baissé ta garde, que tu es distrait et qu'elle a une chance. Fais semblant d'oublier d'allumer l'alarme la nuit. Fais-lui croire qu'elle peut réussir.

Ce plan piqua mon intérêt, et une vague de désir enflamma mes veines. Si je la laissais croire qu'elle avait une chance de sortir d'ici et que je lui

donnais un autre avertissement, je pourrais la baiser et l'utiliser sans me sentir coupable. Même si elle montait un plan, je me tiendrais prêt – et je l'attendrais dans l'ombre. Je l'attraperais, je verrais l'espoir disparaître dans ses yeux, puis je la ramènerais dans mon lit – où était sa place.

Et je pourrais enfin la baiser – sans culpabilité.

Je la baiserais fort.

Je lui donnerais des fessées.

Je lui donnerais des gifles.

Et je ferais tout ce dont j'avais envie.

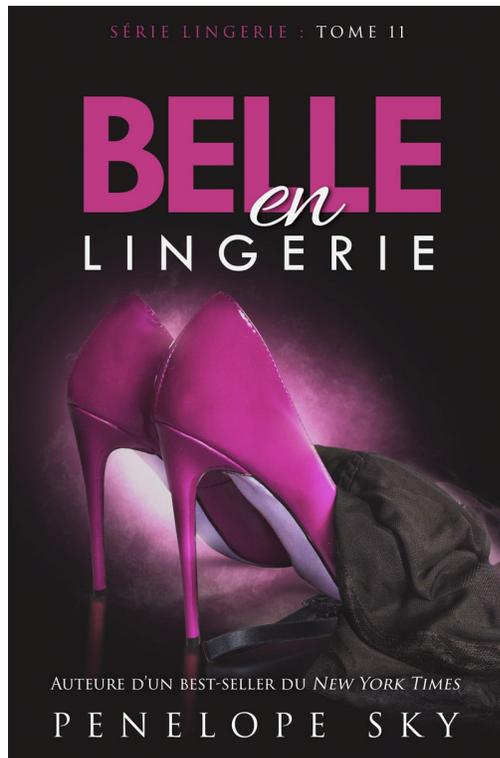
— Qu'en penses-tu ? demanda Conway, ramenant mon attention à la conversation.

Je serrai le poing, l'esprit envahi par le désir. Je ne me considérais pas comme un homme mauvais, mais je savais que je n'étais pas non plus un saint. J'étais le descendant d'une lignée de criminels. Mon père ne prétendait pas être un homme bon – pas même aujourd'hui. Il disait juste qu'il aimait sa famille... et que c'était sa seule qualité.

Je n'étais pas différent.

— Je pense que c'est la meilleure idée que tu aies jamais eue.

DU MÊME AUTEUR



J'ai décidé de la garder.

Je l'ai achetée, après tout.

Je devrais me sentir coupable d'avoir pris une telle décision, mais pourquoi ? Elle me préfère à son ancien maître.

Et ce n'est pas comme si mon père n'avait pas fait la même chose à mon âge.

Je suis riche, puissant et intouchable.

Je suis un Barsetti et je fais ce que je veux.

[Commandez-le dès maintenant](#)